

LA
REVUE INTERNATIONALE
D'EGYPTE

COMITÉ DE DIRECTION

MM. E. BRECCIA — D^r R. CAMERINI — A. LEROUX — Baron JACQUES DE MENASSE
VICTOR M. MOSSERI — V. NOURRISSON — A. PADOA BEY — J. B. PIOT BEY — M. POILAY BEY
G. ZERVUDACHI — ALEX. M. DE ZOGHEB.

Directeur : R. G. CANIVET.

Secrétaire de la Rédaction : GEORGES DUMANI.

SOMMAIRE :

	PAGE
L'Egypte et ses Conquêteurs — Y.	365
Il Sentimento dell'Arte in Italia — M. GIOVANNI MUNDULA	378
Richard Wagner et Mathilde Wesendonck (<i>fin</i>) — M. V. NOURRISSON	389
Le "Struggle for Life" — M. R. FOURTAU... ..	401
Alexandrie (<i>sonnet</i>) — M. J. M.	408
Dark (<i>poésie</i>) — M. LOUIS FLERI... ..	408
"Connais-toi toi-même!" — M. L. MICHAUD D'HUMIAC	409
<i>Sonnets</i> — M. CLOVIS HUGUES	418
Revue Générale :	
L'Inde d'aujourd'hui — M. LOUIS FLERI	420
Correspondances :	
Lettres de Paris : La Vertu Gobinienne — M. ANDRÉ BEAUNIER	426
Lettres Italiennes : Il Fomanzo in Provincia — M ^{me} N. SIERRA.	433
Lettres Allemandes — M. MICHEL DELINES	440
Notes et Critiques :	
La Séparation des Eglises et de l'Etat — R. C.	448
Les Momies Animales de l'Ancienne Egypte — R. C.	449
« Coins d'Égypte ignorés » par M. Albert Gayet. — « Picrate et Siméon » par André Beaunier. — « Le Passé Vivant » par Henri de Régnier. — « Les Nuages » par Yvan Stranjik. — « En Marge des Vieux Livres » par Jules Lemaitre. — « Propos Littéraires » par Emile Faguet. — « Jolie Personne... » par Albert Erlande. — « La Fine della Grecia Antica » di Barbaggio C.	
<i>Revue</i> : Revues Françaises, Revues Suisses, Revues Anglaises.	
<i>Bibliographie.</i>	

ALEXANDRIE - LE CAIRE

LIBRAIRIE L. SCHULER

ALEXANDRIE

LIBRAIRIE F. DIEMER

LE CAIRE

La reproduction et la traduction des matières publiées par LA REVUE
sont absolument interdites.

Les manuscrits ne sont pas retournés.

Prix de l'Abonnement Annuel

Egypte. P.T. 80 | Étranger. Frs. 25

Prix de ce Numéro P.T. 8.

La REVUE publiera dans ses prochains numéros:

- AL. MAX. DE ZOGHEB . Notes pour servir à l'histoire d'Alexandrie.
F. DE MARTINO La valeur économique du coton.
G. DUMANI Maurice Barrès.
P. LESIEUR 1882. Souvenirs d'un Port-Saïdien.
E. BRECCIA Figure e profili... d'Egitto.
M. POILAY BEY. Souvenirs d'un engagé volontaire: Belfort,
1870-1871.
MICHEL DELINES Lettres Allemandes.
GUGLIELMO FERRERO. Lettres Italiennes.
CLOVIS HUGUES Poèmes.
R. G. CANIVET. Quelques épisodes de l'expédition d'Egypte.
Et des articles de MM. G. MASPERO, LOUIS DUMUR, BARZILAI, A. LEROUX,
JUDITH CLADEL, COQUELIN Cadet, MARGUERITE MORENO, MICHEL
DELINES, VICTOR NOURRISSON, FRÉD. NOURRISSON, G. DUMANI,
LOUIS FLERI, ETC.

La REVUE ne publie que de l'inédit.

Chaque auteur ayant sa pleine liberté d'appréciation n'engage que lui-même.

Rédaction: 2, rue Gare du Caire, Alexandrie.

Administration: A. V. HORN (Imprimerie Penasson), rue Général Earle N° 4.
Alexandrie.

MAISON DE COMMISSION

E. RAVAN

FONDÉE EN 1897

— 1, RUE CHÉRIF PACHA, 1 —

ALEXANDRIE, Egypte.

Agent général des Marques :

Cognac Monopole

Vichy-Quina

Whisky Antiquary

Champagne Mercier

Liqueurs Rocher Frères

Mousseux V^{VE} Amiot

Liqueur Célestine

Confiserie Jacquin

Se trouvent dans toutes les bonnes Maisons.

ANGLO-EGYPTIAN BANK, LIMITED.

LONDRES, PARIS, ALEXANDRIE, LE CAIRE, MALTE et GIBRALTAR

(Avec Sous-Agences à PORT-SAID et à TANTAH).

Correspondants

dans toutes les principales villes du monde.

CAPITAL SOCIAL	Lstg. 1,500,000
DONT VERSÉES	» 500,000
RÉSERVE	» 500,000

L'ANGLO-EGYPTIAN BANK, LIMITED se met à la disposition du public pour toutes opérations de banque telles que :

Ouverture de comptes-courants. — Escompte d'effets sur l'Égypte et l'Étranger. — Achat et vente de titres et d'obligations à lots, au comptant et à terme sur place et sur les principales Bourses Européennes. — Emission de lettres de crédit, traites, chèques, versements télégraphiques, payables dans les principales villes du monde.

L'ANGLO-EGYPTIAN BANK fait aussi des avances sur titres et marchandises. — Elle ouvre des crédits sur traites à l'appui de documents d'expédition. — Elle reçoit des fonds en compte de dépôt et délivre des bons à échéance fixe aux taux de 3 % pour un an et au-delà.

BANQUE D'ATHÈNES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL entièrement versé Dr. 20,000,000

RÉSERVE » 1,000,000

OBLIGATIONS FRANCS OR 2,500,000 REMBOURSABLES EN 1924

SIÈGE SOCIAL À ATHÈNES

SUCCURSALES :

LE CAIRE

ALEXANDRIE
CONSTANTINOPLE
PIRÉE
PATRAS
VOLO et SYRA

LONDRES
SMYRNE
CALAMATA
CANDIE (Crète)
LA CANÉE (Crète).

La Banque d'Athènes fait toutes les opérations de Banque, telles que : Escomptes, Recouvrements, Avances sur Titres et Marchandises, Emissions de Lettres de Crédit, Chèques et paiements télégraphiques sur toute la Grèce et les principales villes de l'Égypte et de l'Étranger, Garde de Titres, Achat et Vente d'Obligations à Lots et de toutes autres valeurs, Ouverture de Comptes Courants.

La Banque d'Athènes reçoit des fonds en compte Dépôts aux taux suivants :

3 % pour dépôts à vue — 3 1/2 % pour dépôts de 6 mois ;
4 % pour dépôts de 1 an — 5 % pour dépôts de 2 ans et au-dessus.

Son Service spécial de Caisse d'Épargne reçoit des petits dépôts de P.T. 20 à P.T. 10,000 au taux de 3 1/2 %.

AVANCES SUR TABACS ET AUTRES MARCHANDISES :

La Banque d'Athènes fait des avances sur Tabacs. — Elle reçoit également en Consignation des Tabacs en feuilles qu'elle fait emmagasiner dans ses entrepôts et dont elle soigne la vente aux meilleures conditions.

*Le Président du Conseil
et Directeur Général,*
JEAN G. PESMAZOGLOU.

Directeur,
JEAN JOANIDES.

Cassa di Sconto e di Risparmio

SOCIÉTÉ ANONYME

Autorisée par Firman de S.A. le Khédive
en date du 25 Janvier 1887.

CAPITAL: Francs 5,000,000

divisé en 50,000 actions de Frs. 100 chacune entièrement libérées.

RÉSERVE: Francs 789,146, 15

SIÈGE SOCIAL: ALEXANDRIE

LA CASSA DI SCONTO E DI RISPARMIO fait toutes opérations de Banque, telles que: Escomptes, Recouvrements, Avances sur Titres et Marchandises, Emission de Lettres de Crédit, Traités, Chèques et paiements télégraphiques sur les principales villes de l'Égypte et de l'Étranger, Garde de Titres, Achat et Vente d'obligations à lots et de toute autre valeur, Ouverture de Comptes Courants.

LA CASSA DI SCONTO E DI RISPARMIO reçoit des fonds en compte de dépôt aux taux suivants:

- 2 1/2 0/0 pour dépôts à vue;
- 3 1/2 0/0 » » de 6 mois;
- 4 1/2 0/0 » » de 1 an et au delà.

Son Service de Caisse d'Épargne reçoit des dépôts à partir de P.T. 20 jusqu'à P.T. 20,000 au taux de 3 1/2 0/0 l'an.

REVUE DES IDÉES

ÉTUDES DE CRITIQUE GÉNÉRALE

PARAISANT LE QUINZE DE CHAQUE MOIS

Directeur: ÉDOUARD DUJARDIN.

Rédacteur en chef: REMY DE GOURMONT

Le programme de la *Revue des Idées* embrasse toutes les branches de la connaissance scientifique: philosophie, psychologie, mathématiques, physique, biologie, ethnographie, histoire, sciences religieuses, sciences militaires, sociologie, philologie, histoire littéraire. Son but est de tenir un public d'élite au courant des travaux les plus intéressants, sous une forme accessible à tous les esprits cultivés et non seulement aux spécialistes de chaque domaine. Instrument de culture générale et éminemment synthétique, elle n'a fait double emploi avec aucune autre publication.

PRIX DU NUMÉRO: ÉGYPTÉ **P.T. 7**

Envoi d'un spécimen sur toute demande accompagnée d'un timbre de 25 centimes

ABONNEMENTS:

ÉGYPTÉ, un an. **18 fr.** — Six mois. **9 fr. 50**

ADMINISTRATJON: 7, rue du Vingt-neuf Juillet, à Paris.

Le Courrier Européen

paraissant le vendredi

POLITIQUE, ACTUALITÉ, QUESTIONS SOCIALES, LITTÉRATURE

COMITÉ DE DIRECTION:

Bjærnstjerne Bjærnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron,
Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi

REDACTEUR EN CHEF: **LOUIS DUMUR**

Redaction et Administration: 280, boulevard Raspail, Paris

ABONNEMENTS:

ÉGYPTÉ **15 francs.**

On s'abonne au bureau de LA RÉFORME à Alexandrie.

**Envoi franco d'un numéro spécimen gratuit sur demande
280, boulevard Raspail, Paris.**

LA REVUE INTERNATIONALE D'ÉGYPTE

EMPORIUM

RUE CHÉRIF PACHA
(Immeuble de la Compagnie du Gaz).

Maison Roll
de PARIS

MEUBLEMENTS DE STYLE

TENTURES - TAPIS - Etc.

Entreprises de Décorations
POUR MAISONS PARTICULIÈRES
SUR DESSINS ET PLANS.

Nicola Sabbag
AGENT GÉNÉRAL POUR L'ÉGYPTE

LAMBERT & RALLI

BRUXELLES - ALEXANDRIE - LE CAIRE - MINIEH

CHARBONS - COKES - BRIQUETTES - SPÉCIALITÉ D'ANTHRACITES

**Agents concessionnaires de vente
DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DES CIMENTS D'ÉGYPTE**

MAASARAH

Production annuelle: 30,000 tonnes

Ciment Portland de première qualité

ACCEPTÉ PAR LE MINISTÈRE DES TRAVAUX PUBLICS ET LES PRINCIPALES
ADMINISTRATIONS DE L'ÉTAT.

AGENTS DE: "**THE DIESEL ENGINE Co. Ltd. — LONDON**"

Moteurs à pétrole brut (le plus économique à ce jour)

Consommation: 200 grammes par cheval heure.

AGENTS DE LA "**SPHINX LINE**"

Service régulier et direct entre ANVERS, L'ÉGYPTE ET LE LEVANT.

Représentants exclusifs des Maisons suivantes:

Société Anonyme des Usines
et Fonderies de Baume et Marpent
Haine-Saint-Pierre (BELGIQUE)

**Matériel fixe et roulant pour
Chemins de fer et Tramways
Ponts, Charpentes, Chaudronnerie**
Bureau Technique au Caire.

Société Anonyme d'Ougrée — Marihaye
Ougrée (BELGIQUE)

**Poutrelles, Tôles, Fers et Aciers
Rails et accessoires.**

Société Anonyme des Forges de Clabecq
à Clabecq (BELGIQUE)

Fers Marchands.

Société Anonyme
des Ateliers de Constructions Electriques
Charleroi (Belgique)

**Applications générales
de l'Electricité.**

Société Anonyme
des Ateliers de Constructions H. Bollinckx
Bruxelles (BELGIQUE)

Machines à vapeur.

Société Anonyme de Chaudronnerie
et Fonderies Liégeoises, Liège (BELGIQUE)

Chaudières de tous systèmes.

Fernand Dehaitre — Rue d'Oran, Paris

Matériel de désinfection.

Farcot Frères et Cie, St.-Ouen, près Paris

Pompes centrifuges.

Oelwerke Stern-Sonnerborn, A. G.
Hambourg

Huiles, Graisses, Vaselines.

Société Anonyme des Laminoirs du Ruau
Marcinelle (BELGIQUE)

Boulons, Rivets, Tirefonds.

Compagnie Générale des Conduites d'Eau
Liège (BELGIQUE)

**Tuyaux et accessoires en fonte
pour distribution d'eau.**

Société Anonyme des Carrières
et Fours à Chaux et à Ciment du Coucou
Antoing (BELGIQUE)

Chaux hydraulique.

Veuve J. Lechat & Cie., Gand (BELGIQUE)
Courroies de transmission.

ENTREPRISE DE TRANSPORTS À FORFAIT - DEDOUANEMENT - TRANSIT

Librairie - Papeterie Générale

L. SCHULER

- 4, RUE GHÉRIF PACHA, 4 -
ALEXANDRIE

Fournitures de Bureau, Registres, Presses à copier

SPÉCIALITÉS DE PAPIERS A DESSIN
ET DE REPRODUCTIONS HÉLIOTYPE ET FERRO-PRUSSIATE

BRANCHE LIBRAIRIE

OUVRAGES CLASSIQUES - JURISPRUDENCE - MÉDECINE
GRANDS DICTIONNAIRES, ROMANS, GUIDES DE VOYAGE

◉ *Souscription permanente* ◉

à paiements mensuels aux ouvrages suivants :

Pandectes Françaises : Répertoire, Recueil, Chronologie.

Œuvres complètes de Victor Hugo.

» » de H. de Balzac.

Larousse : Grand Dictionnaire Encyclopédique 17 Vols.

» Nouveau Dictionnaire illustré 7 »

Univers et Humanité : Merveilles de la Nature. . . 5 »

Le Livre d'Or de la Santé, du Prof. Platen 3 »



Ouvrages de Luxe, d'Amateurs, de Bibliophiles

Recherches Bibliographiques sur toutes Matières.

English & American Books, Magazines & Newspapers.

Deutsche Litteratur, Romane und Zeitungen.

L'EGYPTE

ET SES CONQUÉRANTS

I.

L'Égypte, quoique faisant partie du continent africain, appartient politiquement tout autant à l'Europe et à l'Asie.

Sa position exceptionnelle a de tout temps excité la convoitise des peuples enrichis par le commerce maritime et que leur puissance navale a rendus maîtres de la mer Méditerranée.

Il semble bien plus, qu'une loi historique oblige les peuples qui se trouvent dans de telles conditions de richesse, de commerce et de puissance navale, à se saisir de ce nœud stratégique et commercial du vieux monde, pour être à même de conserver la suprématie des mers qu'ils ont su conquérir.

Nous essayerons de développer cette thèse et de démontrer l'existence de la loi historique que nous venons de signaler, en suivant, très sommairement d'ailleurs, les phases successives de l'histoire de l'Égypte, à partir de l'époque d'Alexandre le Grand.

A l'époque où Alexandre, à la mort de son père Philippe, hérita du trône de Macédoine et de l'hégémonie de la Grèce, l'empire des Perses s'étendait sur toute l'Asie antérieure, y compris la Syrie. Depuis plus de deux siècles, l'Égypte elle-même formait une des satrapies de cet immense empire.

La marine des Perses, formée par la réunion de celles des satrapies d'Égypte, de Syrie, d'Asie Mineure et des Iles, avait été détruite ou du moins affaiblie par les défaites que lui avaient infligées les Grecs, en 480 av. J.C. dans l'Artémisium et à Salamine, l'année suivante à Mycale, en 449 à Chypre et en 446 à l'embouchure de l'Eurymidon.

Les dissensions des républiques grecques avaient cependant permis à cette marine de survivre à ces désastres et même de se relever dans une certaine mesure, grâce aux Phéniciens et aux

Egyptiens dont les pays n'avaient pas cessé de faire partie de l'empire Persan.

Carthage n'était pas encore à cette époque la puissance navale redoutable qui dispute un siècle plus tard l'empire du monde aux Romains.

Carthage, d'origine Phénicienne, avait échappé aux mains de Cambyse à cause du mauvais vouloir des Phéniciens dont les marins ne voulaient pas servir contre leurs parents. Mais on ne pouvait pas compter longtemps sur des sentiments pareils et si la marine des Perses n'avait pas été annihilée par les Grecs comme nous l'avons dit plus haut, Carthage eût été soumise comme la Phénicie elle-même.

Alexandre, lorsqu'il entreprit son expédition contre le Roi des Rois, trouva donc la mer libre et fit appuyer sa droite par la flotte grecque, dans sa marche à travers l'Asie Mineure et la Syrie, jusqu'en Egypte.

Une fois ce pays conquis il en repartit à la poursuite de la conquête de l'Orient, sans avoir à craindre d'être attaqué sur ses derrières.

Parvenu aux Indes, Alexandre envoya son amiral Néarque avec une flotte pour reconnaître les côtes du golfe Persique et de l'Arabie.

Néarque arriva par la mer des Indes et la mer Rouge jusqu'en Egypte, ouvrant ainsi aux Grecs la route du commerce avec l'extrême Orient, dont Alexandrie devait devenir l'entrepôt sous les Ptolémées qui recueillirent en Egypte la succession d'Alexandre le Grand.

De tous les généraux de ce conquérant qui se partagèrent son empire, celui qui par son génie sut établir la dynastie la plus forte, la plus durable et l'empire le plus prospère et le plus puissant, fut Ptolémée qui prit l'Egypte en partage.

Grâce à la puissante marine dont il disposait, il s'empara des côtes de la Palestine et de la Phénicie ainsi que de l'île de Chypre, et en l'an 300 av. J. C., son empire s'étendait sur l'Egypte, la Lybie, la Cyrénaïque, l'Arabie Pétrée, la Judée, la Phénicie, la Cœlé-syrie et Chypre.

Son successeur Ptolémée II Philadelphe, 285-247, s'attacha surtout à développer et à faciliter, en l'organisant, la route commerciale maritime des Indes.

Les rois successifs de cette dynastie, habiles et prévoyants

politiques, paraissent avoir pressenti la puissance future des Romains. Dès l'an 273 av. J.C., c'est-à-dire 13 ans avant la première victoire navale remportée par les Romains, commandés par Duilius (260 av. J.C.), Ptolémée Philadelphie envoya une première ambassade à Rome pour féliciter le Sénat et lui demander son amitié.

Pendant la minorité de Ptolémée Philopator, devenu roi par la mort de son père et de son frère, une maladie ayant emporté la régente Cléopâtre (173), les ministres craignirent une nouvelle guerre avec la Syrie. Ils réclamèrent la protection de Rome. Le Sénat députa Marcus Emilius Lepidus. A partir de cette époque Rome commença à exercer sur l'Égypte une influence qui devait aboutir à la conquête définitive de ce pays.

Depuis, les Ptolémées eurent pour principale préoccupation dans leur politique extérieure d'entretenir avec Rome les relations le plus amicales. On sait qu'un d'eux légua même par testament son royaume au peuple romain (1). Ces faits furent sans doute cause que Rome, considérant l'Égypte comme une contrée placée sous sa dépendance, ne l'incorpora à son empire que lorsqu'elle y fut obligée par la force des événements.

Cependant la puissance navale des Ptolémées les rendit au III^e siècle av. J. C. les maîtres du bassin oriental de la Méditerranée et les arbitres des divers Etats Grecs.

Grâce à leur flotte ils s'emparent à cette époque du littoral entier de l'Asie Mineure depuis la Cilicie jusqu'à l'Hellespont. Ils étendent en même temps leur influence sur la Thrace et la Macédoine et même sur les côtes de la mer Noire.

Comme corollaire de cette puissance maritime, le commerce entre l'extrême Orient et l'Europe par la mer Rouge et la Méditerranée ainsi que celui de la Syrie et de l'Arabie, deviennent le monopole des rois d'Égypte. Entre 107 et 82 av. J.C. sous les règnes de Ptolémée XI ou Alexandre I^{er} et celui de Ptolémée X (ou Soter II) se place l'époque la plus brillante du développement commercial d'Alexandrie; cette ville est la reine incontestée du bassin oriental de la Méditerranée, l'entrepôt du commerce entre l'Orient et l'Occident.

Dans la partie occidentale de la Méditerranée la lutte pour la

(1) Ptolémée XII (Alexandre II) (81 av. J.C.) après l'assassinat de Cléopâtre V s'enfuit de l'Égypte. Etant mort à Tyr, il légua l'Égypte au peuple romain par testament.

suprématie maritime s'engage entre Carthage et Rome en même temps que la puissance des Ptolémées dans la partie orientale de cette mer arrive à son apogée (252 av. J.C.).

En 241 av. J.C. une grande victoire navale, remportée sur les Carthaginois aux îles Aegates par le consul romain Lutatius Catulus, met fin à la première guerre punique.

Cette victoire donne aux Romains la possession incontestée de la Sicile (237 av. J.C.); bientôt après ils s'emparent aussi de la Sardaigne.

Après avoir établi sa suprématie sur la partie occidentale de la Méditerranée, l'empire romain se rapproche de plus en plus du monde grec et tend dès lors à se substituer aux Ptolémées comme puissance dominante dans la partie orientale de cette mer.

Enfin, pendant la troisième guerre punique (149 à 146 av. J.C.) les Romains portent les derniers coups aux Carthaginois sur mer comme sur terre et deviennent par la destruction de Carthage les maîtres absolus de la mer et de son littoral en Occident.

En 193 av. J.C. ils avaient défait la flotte d'Antiochus le Grand à Cyssus (Tchesmé) et assuré leur domination sur la partie orientale de la Méditerranée.

A partir de cette époque la possession de cette mer et des contrées qui l'entourent ne peut être disputée aux Romains, puisqu'il n'existe plus de marine rivale de la leur.

L'Égypte, il est vrai, reste encore avec sa marine sous l'autonomie de ses rois, mais l'influence de Rome y est toute puissante. Les derniers Ptolémées n'ont plus de la royauté que le titre et les honneurs.

Une période de guerres civiles qui dure plus de cent ans ensanglante l'empire romain. La puissance de Rome est cependant si bien établie qu'aucune des provinces jadis indépendantes, réduites sous sa domination, n'a la force ni le courage de se soulever sérieusement contre ses oppresseurs tandis qu'ils s'entredéchirent eux-mêmes.

Cette période de troubles intérieurs prend fin avec la bataille d'Actium (31 av. J. C.).

Auguste en détruisant la flotte égyptienne d'Antoine gagnait définitivement le pouvoir souverain et mettait fin aux guerres civiles.

S'il avait été vainqueur, Antoine aurait peut-être joui quelques années de plus de la tranquille possession de l'Égypte,

mais cette contrée devait être fatalement incorporée tôt ou tard dans l'empire romain. Restée seule autonome de tous les Etats riverains de la Méditerranée, son indépendance relative, même entre les mains d'une Cléopâtre, devenait en effet un danger pour l'empire.

Auguste paraît avoir si bien compris la puissance que donne la possession de l'Égypte (1) qu'il transforma ce royaume en province impériale dépendant directement du souverain, tandis que les autres provinces conquises étaient placées sous l'autorité immédiate du Sénat à titre de provinces romaines. Il confia le Gouvernement de l'Égypte à des lieutenants tirés des rangs des chevaliers romains et non de ceux des sénateurs. Enfin il exila hors du pays tous ceux qui tenaient de près ou de loin aux Ptolémées, tout en pourvoyant généreusement à leur bien-être soit en Afrique, soit à Rome.

Au commencement de notre ère la domination romaine régnait souverainement sur les trois anciens continents et sur les mers qui les baignent. Pour garder cet immense empire, le Gouvernement impérial entretenait 400.000 hommes de troupes de terre et 50.000 marins (2).

Il est à remarquer que le nombre des marins s'élevait au huitième de celui des soldats de terre, proportion inusitée dans l'ancien temps. Nous pouvons conclure de ce fait que les Romains attachaient une grande importance à la puissance navale et que leur commerce maritime étant très étendu et très actif, ils entendaient le protéger efficacement. Ils tenaient surtout, sans nul doute, à disposer sur mer d'une force telle qu'aucune velléité de révolte ne s'éveillât dans quelqu'un des pays soumis à leur domination ou à leur influence.

Cette paix universelle, *pax romana*, dura virtuellement du I^{er} au III^e siècle de notre ère. Elle fut le résultat de trois siècles de guerres sur terre et sur mer terminées par la bataille d'Actium

(1) Les Romains employaient 120 navires en Égypte seule, pour leur commerce aux Indes ils y envoyaient chaque année 50.000.000 de sesterces - Strabon, Livre II.

Les marchandises qu'on rapportait des Indes se vendaient à Rome le centuple. — Pline, Livre VI.

(2) Londres, 6 Mars 1897 - Mr. Goschen répondant aux critiques de Sir Ch. Dilke, dit à la Chambre des Communes que l'Amirauté a maintenant: 100000 hommes de service actif; 25000 hommes de réserve; 10000 hommes admis à la pension, en tout 135000, et que le Gouvernement a l'intention de former une réserve de pêcheurs qui seraient exercés près de leurs villages. (Tél. Reuter).

et l'incorporation de l'Égypte dans l'empire romain qui scella la domination de cet empire sur les continents et les mers alors connus.

Après cette longue période de paix, l'Égypte fut incorporée à l'Empire d'Orient à la division de l'Empire Romain entre les deux fils de Théodose, 395, et échut en partage à Arcadius. L'Empire d'Occident succomba vers le milieu du cinquième siècle sous les assauts répétés des Barbares se ruant sur ses frontières du nord.

L'Empire d'Orient comprenant la presqu'île des Balkans, la Grèce, l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte, l'Afrique et les Iles de la Méditerranée, se maintint et conserva son unité grâce à sa puissance navale et à la position géographique de ses divers territoires.

Pendant dix siècles encore cet empire se défend contre les ennemis, Perses, Slaves, Barbares de toutes les races, qui l'attaquent sur terre comme sur mer, mais c'est grâce à sa puissance maritime qu'il n'est pas sérieusement entamé jusqu'au VII^e siècle de l'ère chrétienne.

Au commencement du VII^e siècle, les Arabes enlèvent à l'Empire d'Orient la Syrie, la Mésopotamie, l'Égypte (620-640), et bientôt après tout le nord de l'Afrique tombe en leur pouvoir.

Il est notoire qu'à cette époque les Byzantins n'avaient presque plus de marine de guerre ni de marine de commerce.

En effet, neuf fois dans l'espace de deux siècles (VII^e et VIII^e siècles) les Arabes purent entreprendre des expéditions navales pour s'emparer de Constantinople, qu'ils assiégèrent même plusieurs fois sans rencontrer ne fût-ce qu'un simulacre d'opposition sur mer.

Les Byzantins, à cette époque, avaient mis toute leur confiance dans le feu grégeois tout en négligeant entièrement leur marine. Ils se débarrassèrent des Arabes comme ils firent plus tard de leurs autres adversaires, soit en achetant la paix par des sacrifices pécuniaires, soit en brûlant les navires ennemis lorsqu'ils apparaissaient sous les murs de la ville impériale.

L'Égypte, la Syrie, Chypre, la Crète, la Sicile, la Sardaigne, tout le nord de l'Afrique, tombent les uns après les autres au pouvoir des Arabes, et cela faute d'une marine impériale à opposer à celle que les musulmans venaient de créer en devenant maîtres de la Syrie et de l'Égypte. Ce fut à l'aide de leurs vaisseaux, qui leur permettaient d'agir aussi bien par mer que par terre, que les musulmans purent accomplir en si peu de temps

toutes ces conquêtes, auxquelles il faut ajouter celle de l'Espagne, de la France méridionale et du sud de l'Italie.

En un mot, une fois la puissance navale de l'Empire d'Orient négligée d'abord, puis détruite, les Byzantins cessent, à partir du VII^e siècle, d'être maîtres de la mer, et c'est de cette époque que date le déclin de leur empire.

II.

Les Arabes prennent la place des Byzantins comme puissance maritime, et d'un bout à l'autre de la Méditerranée ils ne rencontrent aucune marine qui leur dispute la suprématie.

La possession de l'Égypte leur assure pendant près de deux siècles le monopole du commerce de l'Orient en même temps que l'empire de la Méditerranée.

Les dissensions qui éclatent au sein de l'empire arabe brisent le Khalifat en deux tronçons; les Abbassides règnent sur l'Orient à Bagdad et les Ommiades sur l'Espagne à Cordoue.

Ni l'un ni l'autre de ces deux empires ne prend soin de conserver la suprématie maritime. Les Arabes d'Espagne, sans cesse harcelés par les chrétiens d'Occident, de même que les Abbassides menacés par l'invasion des Turcs qui commence dès le VIII^e siècle, sont entièrement absorbés par ce pressant danger. Nul péril ne menaçait les deux empires musulmans du côté de la mer, aussi négligèrent-ils l'un et l'autre d'entretenir une flotte puissante, et cette négligence eut pour tous les deux les plus funestes conséquences.

Dès le IX^e siècle, l'Égypte, le Yémen et tout le nord de l'Afrique se rendent virtuellement indépendants et du Khalifat Abbasside et de celui d'Espagne.

Une puissance formidable, celle des Fatimites, surgit au X^e siècle dans l'Afrique du nord et soumet à son influence toutes les contrées comprises entre l'Océan Atlantique et l'Égypte. Maîtres du littoral nord de l'Afrique, les Fatimites s'emparent bientôt des îles de la Méditerranée et de la domination sur cette mer, que tout le monde semble leur abandonner.

Quand l'Égypte fut tombée à son tour au pouvoir des Fatimites, ceux-ci sentirent que Kairouan et Mahdiah ne pouvaient rester le centre de leur domination. Ils le transportèrent

donc en Egypte et établirent leur capitale dans la ville du Caire, fondée par eux, et où ils régnèrent pendant deux siècles.

De là les Fatimites battent en brèche le Khalifat rival des Abbassides, soumettent la Syrie, l'Arabie, la Mésopotamie et pendant quelque temps exercent la suprématie sur tout l'Orient.

En même temps cependant qu'ils grandissent en puissance en Orient, les Fatimites perdent leurs possessions d'Occident. Les Normands de Sicile d'un côté, les Berbères de l'autre, s'emparent des îles de la Méditerranée et de tout le nord de l'Afrique à l'ouest de l'Egypte.

Ne possédant plus de marine, les Fatimites ne peuvent opposer de résistance efficace aux Croisés qui, au XI^e siècle, se rendent maîtres des côtes de la Syrie et de la Palestine.

L'Arabie à son tour se détache des Fatimites, et en Egypte même ils sont supplantés au XII^e siècle par la dynastie des Ayoubites, fondée par Selaheddin Youssef ou Saladin.

Saladin organise son armée et se crée une marine formidable ; il reconquiert Jérusalem sur les chrétiens et transmet la domination sur l'Egypte, la Syrie et l'Arabie à sa famille qui la conserve pendant cent ans.

Au XIII^e siècle les Européens, reconnaissant que la possession de la Syrie dépend entièrement de la possession de l'Egypte, entreprennent la conquête de cette dernière contrée. Le Pape, et plus tard Louis IX de France, arment des escadres, assiègent Damiette, et s'en emparent. Cependant ni leurs flottes, ni leurs armées ne sont assez puissantes ni assez disciplinées pour vaincre les Turcs sur terre et les Arabes et les Berbères sur mer. Définitivement expulsés de l'Orient, les Européens disparaissent pour longtemps comme puissance maritime, des mers du Levant.

L'Egypte passe de la domination des Ayoubites sous celle des Mamlouks et reste en leur pouvoir jusqu'au seizième siècle.

Les Vénitiens s'étant emparés du commerce avec l'extrême Orient à travers l'Egypte, s'érigent en défenseurs de cette contrée contre les autres puissances navales méditerranéennes, et cela afin de conserver le monopole de ce commerce.

La découverte de l'Amérique et surtout celle de la route maritime du Cap de Bonne Espérance ruine ce commerce des Vénitiens en même temps qu'elle détruit une des sources de la prospérité de l'Egypte.

N'étant plus protégée par la marine vénitienne, et trop appauvrie elle-même pour pouvoir entretenir une marine, l'Égypte tombe, au commencement du XVI^e siècle, sous la domination des Turcs Ottomans.

III.

Deux événements d'une importance capitale marquèrent la seconde moitié du quinzième siècle: ce furent la conquête de Constantinople par les Turcs et l'expulsion définitive des Arabes d'Espagne.

Le premier de ces faits mit fin en 1453 à l'empire Byzantin. Le second, accompli en 1492 avec la prise de la ville de Grenade par Ferdinand le Catholique, termine la lutte de huit siècles entre chrétiens et musulmans pour la possession de l'Espagne.

L'histoire de cette lutte offre des exemples frappants de l'immense avantage que donne, soit pour l'attaque, soit pour la défense, la possession de la mer. Ce fut grâce à leur flotte que les Arabes purent envahir l'Espagne et y consolider leur conquête à l'aide des renforts qui leur affluaient sans cesse par mer. Charlemagne, au contraire, lorsqu'il passa les Pyrénées afin de conquérir l'Espagne sur les Sarrazins, ne parvint à s'avancer que jusqu'à l'Ebre; car, bien que puissant sur terre, il n'avait aucune puissance navale, pas plus dans la Méditerranée que dans les mers du nord. On sait qu'il fut condamné dans sa vieillesse à voir les pirates Normands, auxquels il n'avait pas de flotte à opposer, ravager impunément les côtes de l'Europe du Nord, sur lesquelles ils devaient bientôt s'établir.

Ferdinand et Isabelle d'Espagne comprirent que leur royaume devait être aussi puissant sur mer que sur terre. Ils développèrent leur marine et se garantirent ainsi contre tout retour offensif des Arabes expulsés de la péninsule.

Cette marine permit à Ferdinand de conquérir le royaume de Naples et de se rendre ainsi maître absolu du bassin occidental de la Méditerranée.

A l'extrémité orientale de cette mer, les Turcs Ottomans, héritiers de l'empire de Byzance, avaient pris à tâche de faire revivre son ancienne puissance navale. La domination sur la Médi-

terranée fut disputée depuis cette époque entre les Espagnols et les Ottomans, jusqu'à la prise de possession par ces derniers de l'Égypte en 1516, et un peu plus tard des régences de Tripoli, de Tunis et d'Alger.

A partir de ce temps, l'Empire Ottoman peut être considéré comme la puissance maîtresse de la mer, depuis Gibraltar jusqu'à Aden au Sud et jusqu'à Azof au nord-est. Les Ottomans devinrent en même temps les maîtres du commerce des Indes par la mer Rouge et l'Égypte, ainsi que par le Golfe Persique.

Leur puissance maritime n'atteignit cependant jamais un degré tel qu'elle leur permit d'empêcher la concurrence de l'Europe dans le commerce de l'extrême Orient par la voie maritime du Cap.

La suprématie des Ottomans sur mer dura jusqu'à la bataille de Lépante que les Turcs perdirent le 7 Octobre 1571 contre les flottes alliées commandées par Don Juan d'Autriche.

Il ne s'était pas livré dans la Méditerranée depuis la bataille d'Actium d'aussi grande bataille navale, pour l'empire des mers, c'est-à-dire du monde. Si les résultats n'en furent pas aussi immédiats que ceux de la bataille d'Actium, c'est néanmoins de ce désastre que date la décadence de l'Empire Ottoman.

Les alliés chrétiens, Espagnols, Autrichiens et Italiens, ne surent pas, il est vrai, poursuivre les avantages que leur donnait leur victoire. Elle leur apprit cependant que les Turcs pouvaient être vaincus sur mer.

En outre, la marine turque fut annihilée à ce point, à la suite de ce désastre, que les marines européennes eurent le loisir de se former et de progresser sans rencontrer une puissance navale qui gênât leur développement naturel.

Depuis la défaite de Lépante, la flotte turque ne put pendant longtemps se reconstituer ni se hasarder à livrer bataille. Les sultans, malgré tous leurs efforts, ne parvinrent à reformer une marine respectable qu'un siècle et demi plus tard; mais lorsqu'il se présenta une occasion de combattre, l'escadre turque accepta la bataille dans la baie de Tchesmé où la flotte russe, commandée par l'amiral Elphinston et le prince Alexis Orlof, donna le coup de grâce à la puissance maritime ottomane en 1770.

Depuis la bataille de Lépante, le St. Empire Romain, l'Espagne et les républiques maritimes de l'Italie s'étaient affaiblis sur mer par leurs propres compétitions pour la suprématie navale.

Deux autres Etats entrèrent en scène comme puissances maritimes de premier ordre, dès le XVI^e et le XVII^e siècles.

L'Angleterre d'abord, à partir du règne d'Elisabeth et surtout du gouvernement de Cromwell, était entrée en lice pour la suprématie maritime dans l'Océan contre les Hollandais, les Espagnols et les Portugais. Elle avait bientôt montré son pavillon dans la Méditerranée; enfin par la prise de Gibraltar en 1704, elle s'était affirmée puissance navale dans cette mer.

La France, à son tour, sous l'impulsion de Louis XIV, était parvenue au rang de puissance navale de premier ordre.

Pendant le XVIII^e siècle, la compétition pour la suprématie des mers se réduisit à ces deux puissances et parvint à son point culminant à l'époque de la Révolution française.

En 1798, Bonaparte s'empare de l'Égypte, mais Nelson en gagnant la bataille navale de la baie d'Aboukir sur l'escadre française, fait avorter cette expédition et met les Français dans la nécessité d'abandonner leur conquête en 1801.

Le 21 Octobre 1805, Nelson gagne la fameuse bataille de Trafalgar, ce qui rend l'Angleterre maîtresse absolue des mers.

Depuis cette bataille mémorable, la loi historique dont nous avons parlé à notre début oblige l'Angleterre, sous peine de déchéance de sa suprématie maritime, à se rapprocher toujours de plus en plus de l'Égypte.

Les Turcs font, après le désastre de Tcheshmé, des efforts inouïs et des dépenses extraordinaires pour faire renaître leur marine. Cependant cette marine, ainsi que celle créée à grand frais par Méhémet Aly Pacha, est anéantie en 1827 à Navarin par les flottes alliées d'Angleterre, de France et de Russie. C'est là, si l'on excepte l'escadre brûlée par les Russes en 1856 dans la rade de Sinope, le dernier semblant de flotte qu'a possédé la Turquie. Après Navarin, on peut dire que l'Empire Turc n'existe plus comme puissance navale (1).

Précisément depuis cette époque, la marine russe commence à entrer en concurrence avec l'Angleterre pour la suprématie navale dans la mer Noire et la Méditerranée. C'est aussi depuis

(1) « La guerre de 1853 est l'ouvrage des Turcs: il faut qu'ils en subissent la conséquence qui sera la perte de leur nationalité politique pour le présent et l'avenir.

Malgré le mauvais vouloir des Puissances européennes, Constantinople, par la force des choses, sera conquise par les Russes; et les Anglais trouveront leur compensation dans la possession d'Alexandrie ». — Artin Bey, 1857.

lors que, pour contrebalancer la puissance maritime croissante de la Russie, l'Angleterre établit le principe de l'intégrité de l'Empire Ottoman et celui de la fermeture des détroits du Bosphore et des Dardanelles.

Sous l'empire de la compétition pour la suprématie des mers, l'Angleterre dut s'emparer de Gibraltar dès les premières années du XVIII^{me} siècle. A la fin du même siècle elle s'empara de Malte sur les Français et garda cette importante position même après la paix générale de 1815.

Dès que la voie de la mer Rouge fut réouverte au commerce de l'extrême Orient, les Anglais durent occuper Aden vers 1830. Ils s'établirent à Périm en 1855. Ils s'assurèrent de Chypre après la guerre turco-russe de 1878. Ils s'assurèrent également du passage du Golfe Persique et des côtes de l'Arabie du sud (1).

Enfin, en 1882, les évènements agissant avec la fatalité inexorable d'une loi de la nature, obligent les Anglais à occuper l'Égypte.

(1) Le livre du Dr. O. Meara, *Napoléon à Ste Hélène*, qui fut publié en 1822, contient le passage qui va suivre. Le Docteur O. Meara était le médecin particulier du Grand Empereur ; les relations les plus intimes existaient entre ce dernier et le docteur, qui gardait un journal sur lequel il relatait jour par jour les sujets de conversation qu'il avait avec Napoléon.

« Avons eu une conversation au sujet d'Alexandrie : — Vos ministres, me dit Napoléon, ont agi peu sagement en abandonnant la possession d'Alexandrie. Si, alors, vous aviez gardé ce port, ce serait maintenant un vieux larcin comme Malte, qui vous serait resté très tranquillement. Il suffirait d'une garnison de cinq mille hommes et les frais seraient couverts par le gros trafic que vous auriez en Égypte. Vous pourriez interdire l'importation de tous produits, sauf ceux de la Grande Bretagne et par conséquent vous auriez tout le commerce de l'Égypte car il n'y a pas d'autre port dans le pays. A mon avis, ce serait pour vous une acquisition bien préférable à Gibraltar ou à Malte. L'Égypte, une fois en la possession des Français, adieu les Indes pour les Anglais. Ce fut un des grands projets que je voulais réaliser. Je ne comprends pas pourquoi vous accordez tant de valeur à Gibraltar; vous ne pouvez empêcher grâce à lui une flotte d'entrer dans la Méditerranée. Quand je régnais sur la France je préférerais de beaucoup voir Gibraltar entre vos mains qu'entre celles des Espagnols, car tant que vous occuperez cette position vous aurez toujours l'Espagne à dos. — Je fis remarquer à l'Empereur qu'on lui avait prêté l'intention d'en faire le siège et que dans ce but il avait dirigé une forte armée en Espagne, bien que d'autres assuraient que son but était simplement de permettre à ses troupes de prendre pied dans le pays. Il se mit alors à rire et dit : — C'est vrai, la Turquie doit bientôt s'effondrer et il sera impossible de la partager sans en donner une part à la France, et cette part sera l'Égypte. Mais si vous aviez gardé Alexandrie, vous auriez empêché la France de l'obtenir et, par la suite, de prendre possession des Indes, prise de possession qui certainement suivra leur occupation de l'Égypte — ».

De la sorte tout le parcours de la route de l'extrême Orient se trouve jalonné par les établissements de l'Angleterre, qui a dû s'assurer la possession de cette route pour ne pas déchoir de la position qu'elle s'est acquise par deux siècles de travaux, de combats et de victoires.

C'est en vertu de la même nécessité historique que cette puissance dut occuper l'Égypte en 1882, au moment où l'anarchie régnant dans ce pays pouvait le rendre une proie facile pour l'une quelconque des puissances maritimes qui, depuis 1815, étaient entrées en rivalité avec l'Angleterre pour la suprématie des mers (1).

Le Caire, 1897.

Y.

(1) « Thus the ancient law brilliantly expounded by Captain Mahan has received a fresh illustration, and the powers as well as the limitations of fleets — limitations which no one realized more fully than Nelson — have been alike demonstrated » — *The Times*, Monday, April 26, 1897, page 7, col. 2.

IL SENTIMENTO DELL'ARTE

IN ITALIA.

Pochi giorni or sono i giornali ci davano la notizia che il millionario inglese Morgan aveva fatto restituire al Ministro della Pubblica Istruzione d'Italia il celebre e storico piviale che, trafugato tempo fa da una chiesa di Ascoli Piceno, gli era s'ato venduto per una somma cospicua.

A nessuno può essere sfuggito l'atto veramente ammirabile compiuto dal Morgan appena egli conobbe la trista provenienza del prezioso piviale, atto che è degno d'ogni maggiore encomio e che merita anche tutta la nostra riconoscenza.

Ma poichè nel volgere di pochi anni sono accaduti nel nostro Paese altri simili furti di preziosissimi oggetti d'arte i quali, pur troppo, non sono più ritornati, così mi sia lecito affermare una dura e dolorosa verità: — che per impedire il ripetersi di tali sparizioni, vi è assoluto bisogno, in Italia, di una maggiore e più generale cultura artistica. In una parola mi sembra che noi Italiani, che nell'antichità facemmo nostra con sì felici attitudini la splendida arte già fiorita sotto il cielo felice della Grecia, e che poi abbiamo dato all'ammirazione dei secoli gli artisti più grandi, più vari, più universali che mai abbellissero il mondo con lo splendore del loro genio, noi Italiani — mi sia permesso di dirlo — non siamo oggi il popolo che più s'appassioni all'arte e più l'intenda e la studi. Noi oggi non abbiamo e quasi disprezziamo quella superiore cultura di estetica e di storia dell'arte, quella fine educazione dei sensi che viene dalla contemplazione, dallo studio e dal raffronto delle opere dei grandi maestri, senza di che non si possono pienamente intendere e gustare nè le bellezze naturali nè le produzioni dell'arte, e anche negli altri studi e nelle altre attività della vita non si può portare quell'agilità

di spirito, quel gusto delicato, quella suprema gentilezza che l'arte sola può dare e diede infatti nella Grecia e nel nostro splendido Rinascimento, quando non si sapeva concepire un perfetto gentiluomo — quale ce lo delinea nel suo *Cortegiano* l'elegantissimo Castiglione — senza l'ornamento squisito di tutte le arti.

Ora invece, fra tanto moltiplicarsi di studi, abbiamo noi, anche nelle classi più elette, questa cultura e questo amore del Bello?

A me pare di no. — Dalle città popolose e magnifiche in cui si agita tutta la febbre della vita e della operosità umana, ai piccoli, quieti paesi che si adagiano quasi indolentemente fra la lieta verzura o presso le acque correnti delle nostre campagne benedette dal sole; dall'isola del fuoco alla grande cerchia nevosa delle Alpi, l'Italia è tutta uno splendido museo di opere meravigliose, in mezzo alle più smaglianti bellezze della natura, sotto la diffusa letizia di un cielo puro e lucente come uno zaffiro. Ma tra noi oggi si sente molto più l'inquieta e torbida brama di tuffarsi nella vita disordinata e vorticosa e nei godimenti inferiori delle grandi metropoli commerciali, anzichè di ricercare, di studiare e di godere, con puro compiacimento estetico, tutte le meraviglie che ci tramandarono i nostri avi gloriosi e che noi troppo spesso abbandoniamo, quasi non curanti, all'ammirazione, allo studio, e, pur troppo, anche al mercato degli stranieri.

Oggi, in Italia, dinanzi a l'opera d'arte, quando, come spesso accade, non si passi affatto indifferenti, si ammira o si finge di ammirare quasi per fredda convenzione, e si ripetono spesso con beata incoscienza i vecchi errori, o più prudentemente si tace. Pare che da noi le facoltà del godimento artistico siano quasi completamente assorbite dalla musica: ma anche in ciò io temo che una certa sensualità meridionale, piacevolmente inebriata o cullata da dolci ritmi, da soavi melodie, possa simulare o supplire una vera tendenza e cultura artistica. Senza poi d're che quantunque la musica tenga un alto posto nella gerarchia delle arti, la facoltà però di gustarla e soprattutto di esaltarsene, non deriva il più delle volte da una fine educazione, poichè essa è propria anche delle razze più basse e delle persone men colte. Ma per le arti rappresentative è indispensabile condizione di pieno godimento — quan lo non si tratti di nature eccezionali — l'educazione squisita dei sensi e una larga cultura speciale.

A noi, ripeto, questa educazione e questa cultura mancano. Noi siamo ancora troppo pedanti; non abbiamo ancora il coraggio di scuoterci di dosso tanto vecchiume che ci aduggia e ci opprime: noi, che dalla cotta Germania abbiamo accattato quello che forse aveva di meno geniale, abbiamo poi chiuso ogni spiraglio a qualunque raggio della nostra genialità latina, alle più sane e più vivide correnti di vita nuova, di vita rigogliosamente sana, e soprattutto di vita bella. Ed il peccato originale risiede intieramente nel cattivo ordinamento delle nostre scuole. Mi spiego.

Ad un arguto uomo che è stato anche Ministro dell'Istruzione, parve troppo il tempo che si impiega nelle nostre scuole per *non imparare il greco*, ma non solo generalmente non s'impara la lingua greca, che è pur così bella, ma, quel che è assai peggio, non si acquista una sufficiente idea del pensiero greco, della vita greca, della gloriosa arte greca, che vale molto più di una stupefacente disquisizione grammaticale. I nostri giovani, che imparano a odiar Senofonte e Isocrate tra mal digeste pedanterie filologiche, forse non avranno mai veduto un disegno o una ricostruzione, non dico dell'Eretteo o del tempio di Giove a Olimpia, ma dello stesso Partenone, di una, cioè, delle meraviglie del genio umano, e forse da nessuno avranno sentito discorrere i pregi e le attinenze con l'indole e con la religione greca; come certo non avranno potuto conoscere più che il nome di scultori quali un Mirone, un Prassitele, un Policleto, un Lisippo; e dello stesso Fidia non so quanti conosceranno i capolavori che foggìò nel marmo, nel bronzo, nell'oro, nell'avorio.

Tutti, indistintamente, i giovani delle nostre scuole debbono costringere quasi ogni giorno le forze non sempre docili della loro mente su tanta algebra e trigonometria che in molti lascerà la stessa traccia di chi scrivesse sull'acqua, ma non si crede affatto necessario che sappiano dis'inguere una porta etrusca da un arco romano, un severo edificio dorico da un ricco edificio corintio, una basilica romanica piena d'ombre e di mistero da una chiesa gotica che slanci nella gloria del sole i suoi marmorei pinnacoli traforati come una trina. Eppure tutti i giorni si passa innanzi a edifici che suscitano l'ammirazione di tutto il mondo civile!

Sarà bene che un giovane colto sappia anche dov'è la Patagonia e la Papuasìa, ma poi non dovrebbe ignorare, per dire un

qualunque esempio, quando e come sia sorta quella basilica di San Marco che gli stranieri ammirano e ci invidiano, o chi architettò quel celebre Palazzo ducale d'Urbino, nei cui magnifici appartamenti s'accorse tanto splendore d'arte e di vita e di cultura elegante nel nostro felice Rinascimento.

I nostri giovani debbono sapere anche la storia primitiva della Media e di Babilonia, e va bene; ma se, anche avendo sentito nominare il Vinci, Michelangelo, Raffaello, Tiziano, o qualche altro appena degli artisti più insigni, non hanno però avuto modo di conoscere nè la vita, nè le opere, nè le maniere; nè d'imparare per quali caratteri e per quali influenze etniche o tradizionali la corretta scuola toscana, poniamo, si differenzia da quella veneta, tutta smaghiante di colori; o in che la scultura del secolo XV differisca da quella del XVI: se tutta la storia dell'arte si riduce per molti all'aneddoto dell'O di Giotto, o all'amore di Raffaello per la Fornarina, questa è ben altra cosa!

Non sembra che la storia dell'arte debba essere parte integrante di quella cultura generale che è necessaria alle classi migliori della società; come se non fosse anche parte principalissima della storia nazionale, e specialmente di quella storia della cultura che sarebbe così sano elemento nelle scuole; come se non dovesse giovare anche la storia letteraria, e, per non dir altro, si potesse entrare interamente nello spirito della *Divina Commedia* senza avere nessuna idea dell'arte medievale; come se lo spirito e le condizioni di un popolo, e specialmente un popolo qual è il nostro, potessero ben comprendersi ignorandone l'arte che ne è la più diretta, la più genuina, la più alta manifestazione.

La stessa lettura dei poeti e delle opere d'immaginazione, anziché fonte di godimento intellettuale e di elevazione dell'animo, troppo spesso diventa oggi un arido e stolto esercizio di fredde erudizioni da cui i nostri giovani, che vogliono la vita e la luce, escono o ferocemente irritati o indicibilmente seccati, se non anche disseccati nelle più vive sorgenti del cuore e della fantasia: della fantasia, per la quale oggi molti dei così detti uomini positivi ostentano un magnifico dispregio, ignorando che essa è, secondo la bella immagine di Volfango Goethe, « la chiave d'oro che apre le porte dell'intelligenza ».

Insomma, per quanto si riferisce all'arte e al bello, per quanto cioè v'è di meglio nella vita, bisognerebbe darsi molto più pen-

siero nella presente educazione d'un popolo che nell'arte e nella bellezza ha le sue più gloriose e vitali tradizioni. E basti dire che mentre la storia dell'arte è studiata seriamente in tutte le Università della Germania e di altri Stati, da noi nessun Ministro dell'Istruzione ha pensato di far impartire nei nostri Atenei questo importantissimo insegnamento. Ed intanto dalle Università straniere gli studenti, accesi di desiderio e d'entusiasmo, vengono coi loro maestri in Italia, quasi in devoto pellegrinaggio, a visitare e studiare i nostri tesori d'arte, che poi illustrano in riviste e in libri che non sempre giungono tra noi. E come questo non bastasse, a Firenze è sorta da qualche anno, una scuola di storia dell'Arte, fondata da tedeschi, con insegnanti tedeschi, per scolari tedeschi!

Tutto ciò dovrebbe farci arrossire, se si considerasse soltanto dal lato della nostra vanità, o meglio del nostro amor proprio, del nostro decoro nazionale; ma è molto più grave se si consideri anche da un più alto punto di vista: da quello cioè della nostra educazione intellettuale e morale, della nostra vita, dell'avvenire della nostra stirpe.

* * *

Oggi la scienza ha fatto, nei suoi trovati e specialmente nelle sue stupende applicazioni, tali e tanti progressi, da trasformare profondamente molti nostri concetti, da modificare in gran parte la nostra coscienza e il mondo e le condizioni della nostra vita. Ma la sola scienza non basta, e noi oggi forse ne vogliamo troppa, o troppo esclusivamente, e, quel ch'è peggio, spesso facciamo passare sotto la sua bandiera onorata molta merce che scienza non è, e forse non è niente di utile nè di buono, e consuma miseramente il fiore dell'intelligenza e la salute della nostra gioventù. Ora è certo che l'arte, non meno della scienza, conferisce alla più completa e alta integrazione della vita e all'educazione delle nostre facoltà.

Innanzi tutto per quanto specialmente tocca l'essenza e la finalità della vita, inutili o amari sono stati finora i frutti che ha dato l'albero della scienza, e il dubbio è quasi sempre l'ultimo risultato delle più affannose ricerche. Nobile scopo della scienza,

come lo ha determinato uno dei suoi più grandi e geniali cultori, l'Helmholtz, è quello di far comprendere la Natura: senza tale scopo — egli ha detto — sarebbe cosa priva di senso il coltivarla. Ma intanto, mentre qualcuno aspettava da essa la soluzione dei più ardui problemi che da secoli affaticano l'anima nostra assetata di luce, la biologia dichiara la sua impotenza nel cercare le condizioni ultime dell'a vita animale e psichica, e i nostri maggiori fisiologi — cito solo un Mosso e un Luciani — ci dicono una volta ancora che l'origine dell'energia e della materia rimarrà sempre un mistero impenetrabile; che mai ci sarà dato di determinare l'essenza della vita; che la mente umana non arriverà mai a vedere la cornice che inquadra l'universo.

Ora l'Arte con giusto orgoglio ci si fa innanzi e ci dice che se, come la scienza, neppur essa sa determinare l'essenza e la finalità della vita, essa però questa vita sa nobilitarla e abbellirla di tanti splendori; sa farci dimenticare tutto quello che ha di basso, di tristo, di crudele; purificando perfino le colpe, e trovando nel dolore stesso le pure sorgenti della gioia; sa interpretare, con la sapienza del cuore e con la virtù divinatrice della fantasia, molti misteri; sa, infine, creare un mondo superiore, più bello e più puro di quello che ci circonda. E questo non è poco per noi, così stretti dalla ferrea necessità di tanti mali e di tanti turpitudini; per noi che in così grande progresso materiale e in così spaventosa povertà d'ideali vediamo sempre più ingrossare, quasi per sopraffarci e travolgerci, una lutosa fiumana in cui si accumula, gorgogliando oscenamente, tutto ciò che di più tristo e di più vile hanno lasciato i secoli nelle profonde radici del nostro essere. Ora è bene che risuoni alta nei cuori la consolante parola dello Schiller: « Quando il genere umano sta per perdere la sua dignità, l'Arte lo salva: » l'Arte, s'intende, considerata nella sua più vera e più alta funzione.

Infatti, come con la fede si vuol prolungare la vita nell'eternità, e si gode in certo modo di prolungarla anche nel mondo, trasmettendola ai nati del proprio sangue, o affidandola alla gloria del proprio nome, così si vuole prolungare ed accrescere con tutte le possibili forme dell'arte. E siccome lo scopo principale dell'arte, come lo determina lucidamente il Graf, « è per l'appunto di prolungare la vita delle cose, e di ridarla, in qualche modo, a quelle che l'hanno perduta » e « di far vivere

all'uomo quella più alta, più piena, più intensa vita che la realtà da sè sola non può consentirgli, » così l'accrescimento e la perfezione del nostro essere, che è lo scopo e la regola delle nostre azioni, noi l'otterremo con la vita estetica, che perciò è anche essenzialmente virtuosa e morale. Così i Greci, che avevano una umana e serena e alta concezione della vita, pochissima differenza facevano tra il buono e il bello; e ne troviamo un moderno riscontro, assai significativo, nelle nostre liete popolazioni meridionali che dicono appunto bello tutto quello che è buono e giovevole per i loro sensi, per la loro vita; e il Castiglione fa dire a monsignor Bembo che « la bellezza è buona »; che il bello e il buono sono, in qualche modo, la medesima cosa. Ecco perchè tutte le manifestazioni e le arti della bellezza hanno sempre avuto tanta potenza sull'animo umano e tanta efficacia sui destini dell'umanità; ecco perchè, in tanto naufragio di popoli, di civiltà, di leggi, di libri, di opere d'ogni specie, generalmente non sopravvivono nell'amore e nell'ammirazione degli uomini se non le cose a cui le Grazie assentirono il loro immortale sorriso. Ed è bene che sia così. Poichè dove è l'amore e il culto del bello, non può esservi bassezza d'animo, non rudi istinti, non tristi pensieri. Il bello non è immorale, anche quando per gli ipocriti o pei poveri di spirito ne possa aver l'apparenza. Tutte le Veneri dei grandi artisti, da quella dei Medici a quelle del Canova, nella loro perfetta nudità, nella loro pura bellezza, non possono suscitare se non un'estetica compiacenza e un nobile desiderio di perfezione. Tutto ciò che è sovraneamente, perfettamente bello, è anche il più efficace antidoto di ogni turpe pensiero.

Soprattutto l'istinto e l'amore dell'Arte possono preparare forme più alte di vita, destinate a trionfare nei secoli, per la legge naturale della selezione. Ma perchè questo istinto si sviluppi e si affini, c'è bisogno dell'educazione estetica. E noi dobbiamo promuoverla e attuarla con tutte le forze, tanto più che oggi può molto avvantaggiarsi degli studi storici e scientifici. Oggi, infatti, chi vive la vita dell'arte può godere di una straordinaria ricchezza e varietà di sensazioni gradevoli. Lo spirito degli eletti si è fatto più complicato e più fine: vibra, come un'arpa eolia, alle più delicate impressioni; sa arrivare a certe altezze di visioni ignote alla semplicità dei padri nostri; sa trovare un significato ascoso e profondo negli aspetti e nelle voci misteriose della natura.

Oggi noi abbiamo, come è stato ben detto, una maggior « varietà di organi psichici » che ci consentono una maggiore recetività estetica, affatto ignota all'esclusivismo, un po' filisteo, dei tempi andati. E ciò avviene perchè oggi sappiamo renderci ragione di qualunque forma d'arte in relazione coi luoghi, col clima storico, con gli stati d'animo in cui si è prodotta, e che noi possiamo far rivivere nel nostro spirito. Così siamo capaci di comprendere e di gustare tanto una chiesa ogivale, slanciantesi vertiginosamente nell'alto, quasi a seguire il sospiro delle anime verso l'infinito, come un classico e composto edificio palladiano; tanto ci rapisce con mistica soavità un'esile Vergine dell'Angelico o una semplice *Natività* del Perugino, quanto ci fanno rivivere la forte e gioconda vita del Cinquecento le floride, le superbe bellezze di Tiziano o le splendide *Cene* del Veronese. Niente è più estraneo al nostro gusto, neppure il tanto calunniato Seicento, sul quale domina l'ardita figura e l'opera colossale del Bernini.

Tutta questa ricchezza e varietà d'impressioni deve aprire più larghi e liberi orizzonti agli artisti, che, uscendo da questo periodo di transizione, ancora un po' incerto e tumultuario, ci daranno senza dubbio un'arte piena di vita e di bellezza e di elevazione. A noi, intanto, giova per educarci a tutte le manifestazioni estetiche, per abituarci a sentire e a comprendere tutto, e ad essere, per conseguenza, più perfetti. Tutti sappiamo quanto sia grande l'influenza non solo dell'eredità fisiologica, ma anche dell'ambiente. E perciò, come i Greci nelle camere delle loro spose ponevano le immagini degli eroi, perchè durante la gestazione ne derivassero benefiche impressioni pei figli nascituri, così bisognerebbe che tutto quello che ci circonda venisse di mano in mano assumendo le forme più belle e più pure. Qualche elemento deforme potrebbe permanere per ragione di contrasto, come le tenebre per far meglio spiccare la luce; come gli stessi Greci ai giovani che addestravano nelle palestre le agili membra ai begli atteggiamenti scultori mettevano innanzi lo spettacolo obbrobrioso degli Ilioti ebbri, per allontanarli dal turpe vizio. E come per Platone la virtù era musica e la vita del savio armonia, fu bene osservato che anche la nostra vita dovrebbe comporsi e regolarsi ogni giorno come una bella opera d'arte, depurandola sempre più dai torbidi elementi che nei ciechi fondi dell'istinto ha lasciato l'eredità dei progenitori lontani che vivevano di violenze, d'insidie e di sangue.

Così l'arte innalza sempre più l'animo, affinandolo alla sua fiamma purissima e rendendolo più capace e più degno di quel tanto di felicità che può sperarsi nel mondo. Quale altra disciplina può dischiudere così ricche e benefiche sorgenti di vita bella e di vita buona? E la morale stessa, con le sue fredde ammonizioni, potrebbe mai operare sulla mente quello che l'arte sa persuadere all'animo col fascino eterno della bellezza?

*
* * *

E noi Italiani, primi fra tutti i popoli moderni, abbiamo diffuso nel mondo quest'alta e benefica luce d'arte e di educazione gentile. Questa è la nostra più gloriosa tradizione; questa ancora la nostra missione.

Scopo delle nazioni e di tutta l'umanità, come degli individui, è di accrescere e di perfezionare, quanto più sia possibile, il proprio essere, di attingere a tutte le più vitali sorgenti, di assurgere a tutte le più nobili manifestazioni dell'attività umana. Ma ognuno tende naturalmente all'esplicazione di una più che di un'altra facoltà. Questo fu il segreto della splendida civiltà greca; questo dovrebbe essere di ammaestramento a noi, che, in tanto furore di minute ricerche storiche, l'abbiamo, a quanto sembra, dimenticato. Ai Fenici, per esempio, giovò soprattutto la navigazione e l'espansione coloniale e commerciale; ai Romani le conquiste militari e la costituzione del giure: dagli uni e dagli altri tiene oggi l'Inghilterra nella tanto maggiore espansione del suo impero coloniale; la Germania è più propriamente una nazione di scienziati; la Francia, se non la turbi qualche momentanea aberrazione, precorre le sorelle sulla via del progresso sociale e civile; l'Italia, come un giorno la Grecia, deve tendere a integrare e innalzare le più geniali facoltà dell'uomo per mezzo del bello e dell'arte.

Seguiamo la nostra sorte, poichè non ci potrebbe sorridere una gloria più pura. D'altra parte, negli accorgimenti della politica non sembra che il Macchiavelli ci abbia scaltriti abbastanza; l'era dei capitani di ventura s'è chiusa da secoli, e non dobbiamo, credo, addolorarci che Napoleone I° si vantasse francese.

Seguiamo dunque le nostre tradizioni. Siccome l'arte però ha bisogno, per fiorire, di prospere condizioni materia'i, non possiamo essere so'amente un popolo di artisti e di esteti, ma dobbiamo anche chiedere alle molteplici forme dell'operosità moderna e alla ubertà dell'e nostre terre tutta quella ricchezza che ancora non ci danno. Il più perfetto e più gentile fra gli antichi poeti di nostra stirpe ci ha cantato in versi immortali l'arte e la poesia dell'agricoltura, che è fonte di ricchezza e anche di bellezza, ma con ventisette secoli di storia come la nostra, con un'eredità di genio e di cultura quale noi abbiamo, non potrebbe certo sorriderci la sola ambizione di essere un popolo di grassi agricoltori. Ricordiamo ancora che nell'arte è la nostra vera missione, e che l'Italia deve essere ancora, come sempre, maestra di bellezza e di civiltà. Noi dobbiamo resistere con imperiosa volontà ai nuovi barbari sorti, in un triste periodo d'oscuramento, dal limo del nostro stesso terreno; che deturpano in mille modi le nostre belle e gloriose città, che profanano nella febbre dei più bassi istinti ogni cosa più nobile, che vorrebbero risospingerci, come mandre, alla sola vita inferiore.

Ahimè! Quando si pensi che, tanti secoli addietro, re Nicomede avrebbe pagato ai cittadini di Cnido tutti i loro debiti — e pare che fossero molti — purchè gli cedessero solamente la Venere a cui Prassitele aveva spirato la vita nel bianco marmo di Paro, e gli Cnidi risposero che sarebbero andati incontro anche all'estrema rovina anzichè dare, a qualunque prezzo, la Venere di Prassitele: quando si pensi a ciò, e si vede che oggi, tra un popolo che nell'arte ha la sua gloria maggiore, non soltanto i preziosi piviali, ma anche le opere migliori di Raffaello o del Ghirlandaio o del Botticelli scappano da tutte le parti, parrebbe veramente che non ci fosse molta speranza di continuare le tradizioni gloriose. Ma d'altra parte riconforta il vedere come vada sempre crescendo in Italia una nobile schiera d'artisti che dalle volgarità di un malinteso naturalismo e di un verismo idiotamente borghese e plebeo sollevano novamente lo sguardo a una vivida luce di bellezza superiore; riconforta il vedere come in qualche città si siano costituite delle associazioni che mirano a difendere i diritti eterni della bellezza e a diffondere con tutti i mezzi il gusto dell'arte in tutte le manifestazioni, anche più umili della vita.

Verrà quindi il giorno — e mi auguro sia prossimo — nel quale saranno istituiti nelle nostre Università e nelle scuole medie insegnamenti vitali e geniali di estetica e di storia dell'arte, e si condurranno i giovani a visitare e a studiare, con adeguata preparazione e con intelletto d'amore, le nostre gallerie, i nostri monumenti, sparsi da per tutto con tanta ricchezza e varietà. Verrà il giorno in cui la cultura letteraria, storica, estetica, diverrà più intensa e più alta, in cui maestri e scolari cercheranno essi stessi di diffonderla, ferventi apostoli della Bellezza, nelle altre classi sociali.

Solo allora gli spiriti eccelsi dei grandi maestri aleggeranno sulle nostre città per conservare e ravvivare sempre più le gloriose tradizioni della Bellezza; solo allora il popolo italiano avrà il sentimento, la cultura, quasi direi l'adorazione per l'arte nostra, per le tele e le statue stupende delle ricche pinacoteche e dei severi musei, e possa quell'adorazione continuare immutata

..... sin che i fantasimi
di Raffaello ne' puri vesperi
trasvolin d'Italia e tra' lauri
la canzon del Petrarca sospiri!

GIOVANNI MUNDULA

RICHARD WAGNER

ET

MATHILDE WESENDONCK.

IV.

Un des côtés les plus intéressants de ce dernier séjour de Wagner à Paris est celui de ses rapports avec Berlioz. Il y avait entre les deux grands artistes des points de contact, mais aussi de nombreuses et profondes divergences. Berlioz était aigri par l'indifférence générale du public et par la méconnaissance complète de son œuvre de la part des critiques. Irritable, nerveux, il ne professait pas, pour ces misères inséparables de la vie d'un artiste original, la sereine indifférence de Wagner. Et il prenait sa revanche en ses feuilletons spirituels et méchants, du *Journal des Débats*. Wagner et lui s'étaient connus à Londres en 1856, et leurs relations étaient restées cordiales. Mais, vis-à-vis du maître allemand, le compositeur français se trouvait dans la même situation que tous les autres à cette époque, c'est-à-dire que Wagner n'existait pour lui que comme musicien.

Peu après son arrivée à Paris, Wagner se mit à la recherche de l'auteur des *Troyens*.

A la date du 23 Octobre (1859) il écrit à la confidente de ses pensées :

« Il y a quelque temps, j'ai cherché à voir Berlioz. Je l'ai rencontré juste au moment où il rentrait chez lui. Il était dans un état de santé pitoyable. Il venait de se faire électriser, comme moyen suprême contre sa maladie nerveuse. Il m'a dépeint ses souffrances. Elles le prennent au réveil et vont crescendo jusqu'à l'accabler. J'ai reconnu en lui mes propres maux, ainsi que la source où ils s'alimentent jusqu'à satiété... Chez Berlioz, malheureusement, l'estomac est déjà irrémédiablement atteint. Et — si trivial que cela puisse sonner — on peut dire que Schopenhauer a raison, quand, parmi les conditions physiques nécessaires à

l'homme de génie, il place notamment un bon estomac... J'ai quitté le pauvre Berlioz sous une impression de frisson ».

Quatre mois se passent, pendant lesquels Wagner donne ses concerts. Ils eurent le don d'horripiler Berlioz, qui, à ce propos, écrivit dans les *Débats* un manifeste à la fois violent et froid contre « la musique de l'avenir ».

C'est à cet incident, suivi d'autres, que fait sans doute allusion ce passage de la lettre du 3 Mars 1860 :

« Berlioz est victime de l'envie. Mes efforts en vue de rester son ami sont restés infructueux, à la suite du succès, qui lui est insupportable, de ma musique. En fait, il se trouve sensiblement gêné par mon apparition à Paris, à la veille d'une représentation de ses *Troyens*. En outre, sa mauvaise étoile lui a donné une méchante femme, qui se laisse corrompre, pour agir sur son mari, faible et souffrant. Son commerce avec moi a été une constante oscillation entre une tendance amicale et une répulsion devant l'objet de son envie... Ce n'est que très tard, et sans avoir entendu ma musique une seconde fois, qu'il publia son compte-rendu, que vous avez sans doute lu... J'ai cru bon de répondre à son allusion équivoque et même méchante, à la "question de la musique de l'avenir".

En mai de la même année, Berlioz publia dans le *Journal des Débats* un article sur *Fidelio*, de Beethoven. « Je n'avais pas revu Berlioz depuis mes concerts; il s'était laissé aller contre moi à cent grosses méchancetés et à autant d'insinuations perfides. Je pouvais d'autant mieux les pardonner au malheureux, que toutes mes démarches dans un autre sens ne lui auraient paru que des offenses. Son article sur *Fidelio* m'a fait grand plaisir. Aussi, au risque même de voir mes vraies intentions entièrement méconnues, je lui écrivis à peu près ceci: "Je viens de lire votre article sur *Fidelio*. Soyez-en mille fois remercié! C'est pour moi une joie toute particulière d'entendre les purs et nobles accents d'une âme, d'une intelligence, capable de comprendre entièrement et de s'appropriier les secrets intimes de la conception d'un autre héros de l'art. Il y a des moments où de tels actes de vénération me ravissent presque davantage que l'œuvre admirée elle-même, sans doute parce qu'il est par là clairement démontré qu'une chaîne ininterrompue relie les grands esprits et qu'ainsi seulement ils sont soustraits au danger de se voir jamais méconnus." Comme je serais heureux d'apprendre qu'il a fait bon accueil

à mon billet! En relisant l'article, j'ai remarqué, à la vérité, que Berlioz, même dans son appréciation enthousiaste de Beethoven, est encore infiniment loin de moi; il accorde une importance excessive aux côtés extérieurs de l'œuvre d'art... Pourtant, il est encore le seul capable de s'élever à ce degré... Mais l'envie!... Mon Dieu!»

Les deux grands artistes se rapprochèrent, pourtant, car, par une lettre du 12 Février 1861, nous voyons que, l'été précédent, Berlioz assista, en témoin unique, chez Wagner, à une lecture au piano du deuxième acte de *Tristan* par Madame Garcia-Viardot. C'est pour la dernière fois que le nom de Berlioz est mentionné dans le recueil.

Une des lettres les plus attachantes est celle qui porte la date du 29 Octobre 1859. Elle débute abruptement. C'est moins une lettre, du moins dans la première partie, qu'une confession artistique, une sorte de méditation amenée sans doute par un processus intellectuel qui aujourd'hui nous échappe, et que Wagner a heureusement fixée avec sa sincérité coutumière.

« 29 Octobre 1859. De plus en plus, une particularité que j'ai acquise dans mon art me devient consciente, parce qu'elle est aussi un facteur déterminant de ma vie. Le trait fondamental de ma nature, c'est de sauter rapidement et fortement d'un extrême à l'autre des sentiments; les plus hautes tensions, chez moi, peuvent difficilement éviter d'entrer en contact étroit, c'est même là souvent que gît le salut. Au fond, l'art véritable n'a d'autre objet que de montrer ces mouvements, portés à leur plus haute puissance, dans leurs extrêmes rapports réciproques. Ce qui seul est en question ici, la décision importante, ne s'obtient en vérité que par le choc de ces contrastes. Mais, dans l'art, la mise en œuvre matérielle de ces points extrêmes peut facilement donner naissance à une «manière» nuisible, qui risque de dégénérer en une recherche voulue des effets extérieurs. L'école française moderne, notamment, Victor Hugo en tête, me paraît donner dans ce travers..... Or, je reconnais que le tissu particulier de ma musique — naturellement toujours en intimes rapports avec le fond poétique — ce que mes amis considèrent à présent comme quelque chose de si nouveau et de si significatif, puise ses éléments constitutifs surtout dans le sentiment porté à son maximum d'acuité, qui me guide dans la voie à suivre pour concilier et relier intimement tous les moments de transition

entre ces dispositions extrêmes. J'en suis arrivé aujourd'hui à pouvoir affirmer que mon art le plus subtil et le plus profond peut être appelé l'art de la transition, car le tissu de mon œuvre en est formé d'un bout à l'autre. Le brusque, le violent me sont devenus antipathiques. Ils sont souvent nécessaires, indispensables. Mais même en ce cas, ils ne doivent se produire que si la disposition conduisant au changement soudain a été si exactement préparée, qu'elle l'exige de lui-même. Mon chef d'œuvre le plus complet, dans cet art des transitions insensibles les plus délicates, est certainement la grande scène du deuxième acte de *Tristan et Iseult*. Le début de cette scène offre l'image d'une vie débordante, présentée dans ses manifestations les plus violentes ; — la conclusion est une aspiration sacrée, intime et profonde vers la mort. Ce sont là les piliers. Voyez maintenant, enfant, de quelle façon je les ai joints ; comme ce qui repose sur l'un insensiblement s'incline vers l'autre et y conduit ! C'est cela précisément qui constitue le secret de ma forme musicale, dont je puis prétendre hautement qu'elle n'a, jusqu'à présent, à aucun moment, pas même été pressentie avec une telle concordance et un si clair développement embrassant chaque détail. Si vous pouviez savoir combien ici ce sentiment conducteur m'a inspiré de trouvailles musicales en développements rythmiques, harmoniques et mélodiques, que je n'aurais pas été capable de rencontrer auparavant — alors vous comprendriez comment, même dans les branches les plus spéciales de l'art, rien de vrai ne saurait être inventé qui ne sorte de ces grands motifs principaux. — Cela, c'est justement l'art ! Mais, chez moi, cet art tient étroitement à la vie même. Les conflits violents entre dispositions extrêmes resteront sans doute le trait essentiel de ma nature, mais il m'est pénible d'en mesurer les effets sur autrui. Il est si important, si indispensable d'être compris !... De même que les plus violentes émotions de la vie... doivent, pour être comprises, trouver leur expression dans l'art, de même, cette compréhension ne peut être obtenue qu'en motivant les transitions de la façon la plus précise et la plus contraignante, et mon œuvre artistique tout entier consiste précisément en ceci, que cette motivation doit nécessairement produire cet acquiescement spontané du sentiment. Rien ne m'est devenu plus effroyable que de constater des « sauts » dans la représentation de mes opéras, précisément à ces endroits-là ! Dans *Tannhäuser*, par exemple, (où pour la première fois je

procédai sous l'empire du sentiment croissant de cette belle et convaincante nécessité des transitions) entre l'explosion de l'effroi des assistants après la terrible confession de Tannhäuser et le silence solennel avec lequel est enfin écoutée la prière d'intercession d'Elisabeth, j'ai introduit une transition très significative (même musicalement) et très fortement motivée, dont j'ai toujours été fier, et qui n'a jamais manqué de produire un effet saisissant. Vous pensez alors ce que je ressentis en apprenant qu'ici, à Paris, (comme à Berlin) on y a vu des longueurs, et qu'on a tout simplement supprimé une partie essentielle de mon œuvre ? »

Il y a, dans ce passage, de quoi ravir d'aise un esthéticien : il suggère tout un monde d'idées, ouvre des horizons infinis sur le mystère de la création artistique. Wagner, là comme partout, a vu juste et loin. L'art merveilleux avec lequel sont ménagées les transitions d'un sentiment à l'autre, sentiment toujours en fonction directe de l'action dramatique, tel est bien, en effet, parmi tant d'autres, un des aspects les plus admirables de son œuvre. C'est là en particulier ce qui donne au tissu de sa musique cette continuité et cette souplesse, cette unité parfaite dans la variété incessante, cet ordre profond sous l'apparence de la liberté la plus absolue, qui plongent à chaque pas le lecteur dans un renouveau d'émerveillement. Le problème qui se posait devant le poète-musicien, — et qui se pose en réalité devant tout compositeur dramatique — paraît au premier abord insoluble. L'action dramatique, par définition, est essentiellement un conflit de caractères, une lutte de passions opposées. Ce conflit se manifeste à tout instant et donne lieu à des contrastes incessants. Dans le drame parlé, ou dans la tragédie, le poète ne dispose que des mots de la langue pour montrer ces oppositions. Il est donc tenu de les expliquer, de les raisonner, au détriment de l'action. Il ne peut exprimer les sentiments que par des détours, en les faisant passer par le crible de l'expression verbale, laquelle n'est qu'abstraction pure, résidu intellectuel de l'intuition sensible. Ils en sortent toujours dépouillés et décolorés. Le musicien, au contraire, a pour domaine propre le sentiment et pour organe la musique, qui le manifeste directement, par la seule puissance de la mélodie rythmée, soutenue par ses harmonies constitutives. Comment, par ce mode d'expression immédiat, qui ne laisse aucune place à l'exégèse intellectuelle, le musicien parviendra-t-il à tisser, à relier les uns aux autres les sentiments en conflit, de

manière à ne produire aucune discordance ? Comment conciliera-t-il tous ces contraires, qui se présenteront à lui à chaque pas en avant de l'action ? Comment les fera-t-il même servir à réaliser l'harmonie et l'unité, conditions primordiales de l'œuvre d'art ?

L'infinie variété des moyens dont dispose la musique moderne, depuis qu'elle a été pénétrée par la puissante main de Bee'hoven, a permis de résoudre la question au point de vue technique. Mais ces moyens, par eux-mêmes, sont passifs ; ils ne valent que par le souffle de l'esprit qui les fait agir. Et ici nous touchons au mystère, à l'inexplicable. Le génie crée des œuvres immortelles, mais ne livre pas le secret de leur genèse ni de leur enfantement. Dans de pareils cas, il faut se résigner à ignorer.

En Richard Wagner, nous avons un génie unique, chez lequel la conception poétique, en son ensemble comme en ses plus infimes détails, se manifeste extérieurement sous deux faces distinctes, et pourtant indissolublement jointes. L'une, verbale ; l'autre, musicale, à la fois génératrices et résultantes en leurs rapports réciproques. A la base de cet art, il y a l'intuition poétique, la divination. Mais celle-ci trouve elle-même sa source profonde dans l'intuition musicale. Le drame, « conçu dans le sein maternel de la musique, » se concrétise organiquement sous cette mystérieuse et toute puissante influence créatrice ; il s'extériorise en action, laquelle a pour interprètes les mots de la langue, rythmés en vers. Mais mots et vers, fond et forme, sont pénétrés de cette musique encore inconsciente au sein de laquelle ils sont nés et qui aspire à se manifester au jour. Quand le musicien Wagner, donc, son poème une fois écrit, se mettra à la composition, il ne fera en réalité que réveiller la pensée musicale qui a passé, latente, dans les vers de Wagner poète, et qu'il doit en faire sortir. Qui pourra jamais pénétrer dans les régions inconnues où s'opère cette transsubstantiation ?..

A défaut, nous pouvons du moins en étudier les effets dans l'œuvre d'art réalisée. Nous n'avons que l'embarras du choix. Nous prendrons *Tannhäuser*, parce que Wagner lui même y fait allusion dans sa lettre, et parce que cet « opéra » commence à être connu des Alexandrins.—Je ne dis pas « compris » ; c'est une autre affaire. — Si nous examinons le deuxième acte à ce point de vue des gradations et dégradations successives des sentiments, de leur action réciproque, de leurs conflits et de leurs réconciliations, nous admirerons avec quelle sûreté divinatrice

ces transitions sont amenées, depuis l'air innocent et heureux—traversé par une soudaine bouffée de mélancolie laissant pressentir la catastrophe — d'Elisabeth, jusqu'à la reprise finale du chœur des pèlerins partant pour Rome. Entre ces deux extrêmes, le duo rayonnant des deux amants; la scène courte mais exquise entre la jeune fille, toute à son bonheur, et le landgrave paternel et discret; l'éclat tout féodal de l'entrée des invités; le tournoi des poètes-chanteurs — une merveille, à lui seul, dans cet art des transitions délicates; — l'agitation croissante de Tannhäuser repris par le souvenir des délices du Vénusberg; l'explosion de fureur des chevaliers, amenant, par un contre-coup nécessaire, l'intervention d'Elisabeth blessée à mort dans son amour, mais résolue à se sacrifier pour sauver celui qu'elle aime et dont elle a pitié. Quelle gamme d'émotions diverses dans ce seul acte! Quels contrastes! . . . Quelle harmonie! . . . Commencé dans la joie la plus pure, il se termine dans la consternation de la faute irrémédiable, sur laquelle plane la faible lueur d'un pardon espéré.

Chez quel poète dramatique trouverons-nous quelque chose de semblable, ou de seulement approchant? . . .

Le lecteur voudra bien excuser cette longue digression. Elle était utile, pourtant, « pour contribuer à la compréhension de l'œuvre entière du maître », et en particulier de cet aspect si particulier de son art, que lui-même n'a pas jugé superflu d'analyser pour son amie. Il n'est pas trop tôt, en vérité, que le public cherche à voir dans une véritable œuvre d'art autre chose qu'un simple divertissement ou un agréable digestif!

Reprenons maintenant l'analyse des lettres. Le maître raconte, le 11 Novembre 1859, que quelques jours auparavant il fut invité à une soirée musicale, où « des sonates, des trios etc. de la dernière période de Beethoven furent exécutés. La façon de comprendre et d'exécuter cette musique me navra; on ne m'y reprendra pas de sitôt. Pourtant j'en retirai quelque chose. Je m'étais assis à côté de Berlioz. Il me présenta son voisin, le compositeur Gounod. C'est un jeune homme aimable et sympathique, d'aspirations honnêtes, mais comme artiste, pas très hautement doué. A peine sut-on que j'étais présent, qu'on s'empressa de tous côtés autour de Berlioz pour qu'il me présentât. Chose singulière!... Tous, ardents admirateurs, ayant étudié mes partitions, sans savoir un mot d'allemand. J'en étais tout confus ».

Par une lettre du 3 Mars 1860, nous sommes renseignés sur quelques-unes des connaissances que Wagner s'était faites à Paris alors.

« Mes concerts m'ont mis ici en relation avec quelques personnes serviables et intelligentes.

« Gasperini, un médecin très-bien doué, très cultivé, très doux, qui se consacre exclusivement à la littérature et à la poésie. C'est un bel homme, plein de cœur, peut être un peu mou. Il m'appartint dès mon arrivée, et aujourd'hui il est devenu le plus zélé, le plus tenace de mes partisans. Pour cela, il s'est fait ouvrir le " Courrier du Dimanche ".

« En Villot, j'ai gagné une tête excellente, un esprit extraordinairement cultivé, libre de tout préjugé, clair et fin. Il est conservateur des Musées du Louvre, et, comme tel, a la direction de tous les trésors d'art. Il a écrit une œuvre considérable, qui lui a coûté quinze ans de travail assidu : l'histoire des collections du Louvre.

« Songez un peu maintenant à ceci : cet homme, bien avant que j'eusse appris à le connaître, possédait *toutes* mes partitions, les avait étudiées à fond, et fut heureux de pouvoir, par mon intermédiaire, obtenir dès à présent de Haertel la partition de *Tristan*. Il m'a émerveillé par la pénétration de son jugement. Il m'a donné une haute opinion des capacités de la nation française, à laquelle il appartient tout entier par sa façon de sentir et de s'exprimer, mais qu'il dépasse beaucoup par l'intelligence.

« Je vous nommerai encore, entre maints autres, le romancier Champfleury, dont je vous ai envoyé la brochure.

« Son ami, le poète Baudelaire, m'a écrit deux lettres étonnantes, mais il ne veut pas m'être présenté avant d'avoir terminé quelques poésies en mon honneur.

« Je vous ai déjà parlé de Frank Marie. Il a écrit sur moi des choses importantes, mais je ne le connais pas encore personnellement.

« Il y a encore un jeune peintre, déjà célèbre ici, Gustave Doré. Il a exécuté pour « l'Illustration » un dessin où il me représente en une contrée alpestre, dirigeant un orchestre d'esprits... Puis, nombre de musiciens et de compositeurs, qui se sont déclarés pour moi avec enthousiasme : entre autres Gounod, ... Louis Lacombe, Léon Kreutzer, Stephan Heller.

« Rossini s'est mieux comporté que Berlioz envers moi. On

lui avait prêté un trait d'esprit sur mon manque de mélodie... Or, il a dicté en personne un démenti dans lequel il déclare qu'il ne connaît de moi que la marche de *Tannhäuser*, qui lui avait fait le plus grand plaisir. Il ajoute qu'en outre tout ce qu'il sait de moi lui a inspiré la plus grande considération à mon égard. Un tel sérieux chez le vieil épicurien m'a vivement surpris.

« Pour finir, laissez-moi vous annoncer une autre conquête, celle du maréchal Magnan, qui assista à mes trois concerts et y prit le plus vif intérêt.—J'allai lui faire une visite, et il me surprit vraiment par la chaleur de ses expressions. Il avait dû disputer pas mal à ce sujet, et n'arrivait pas à comprendre comment on pouvait trouver dans ma musique autre chose que de la musique, comme en avaient écrit Gluck et Beethoven, mais avec le cachet personnel du génie " d'un Wagner " ».

Le maître décrit ensuite ces trois concerts, et ajoute: « Je n'ai jamais rien éprouvé de semblable... Ce furent vraiment trois soirées de fête ». Et pourtant il n'est pas satisfait.. Quel besoin a-t-il de « fêtes »? « Que suis-je, sans mon œuvre?... » Et ceci encore: « Je ne crois pas à mon opéra traduit en français... Je ne crois ni à un *Tannhäuser*, ni à un *Lohengrin*, encore moins à un *Tristan* français... Avant tout, que m'importent mes œuvres anciennes, qui me sont devenues presque indifférentes? C'est la langue, notamment, qui me rend tout ici étranger.. Et je me sens alors douloureusement sans patrie... ».

« Celui qui est capable d'étudier de sang froid la vie d'une nation aussi bien douée, mais aussi incroyablement viciée que la nation française, et de s'intéresser à ce qui est susceptible de favoriser sa régénération, — celui-là n'a peut être pas tort, quand il voit dans un *Tannhäuser* français une question vitale pour la culture possible de ce peuple. Songez dans quelle misère végète l'art français tout entier; songez que la poésie est à vrai dire entièrement étrangère à ce peuple, qui ne connaît en son lieu et place que la rhétorique et l'éloquence (1). Par suite du

(1) « Les marques constitutives de l'originalité d'esprit sont diamétralement différentes, en France, de celles admises par les autres nations... Les conceptions individuelles qui demandent à la pensée un labeur quelconque sont autant de vices intellectuels que nous stigmatisons du nom injurieux d'excentricités. Rien n'est accepté, n'est compris, qui ne soit, après mille négations, " tombé dans le domaine public ". Alors, nous avons acquis nos titres à l'originalité... Nous habitons un climat tempéré, nous ne sommes ni grands ni petits, nous sommes doués du bon sens gaulois, mais, hélas! la poésie est un excès dont nous ne nous rendrons jamais coupables.. La virtuosité du peuple français est

caractère de complète fixation de la langue française, qui la rend impropre à se pénétrer par des traductions de l'élément poétique qui lui manque, il ne reste, pour faire sentir la poésie aux Français, qu'une voie ouverte : la musique. Or, il se trouve que le Français n'est pas non plus musicien à proprement parler. Toute sa musique lui est venue du dehors. Jusqu'à nos jours, le style musical français ne s'est formé qu'au contact de la musique italienne et de la musique allemande et n'est au fond que le point de transaction de ces deux styles.

« En réalité, Gluck n'a enseigné aux Français que l'art d'accorder la musique avec la rhétorique de la tragédie ; la vraie poésie n'était pour rien dans tout cela. Voilà pourquoi, depuis lors, les Italiens ont pu presque exclusivement disputer le terrain, car il ne s'agissait jamais que de la "manière rhétorique" mais non pas de musique ni de poésie. Il en est résulté une perversion incroyable, toujours croissante, et qui dure encore.... Je trouve ici des hommes qui depuis vingt ans n'ont pas mis les pieds à l'Opéra. Ils ne fréquentent que les concerts du Conservatoire, ne veulent entendre que les quatuors (de Beethoven) et enfin — sans me connaître — ont étudié mes partitions. Et non seulement des musiciens, mais aussi des peintres, des savants, même des hommes d'Etat ! Ils me disent : "ce que vous nous apportez, la poésie avec la musique, est entièrement nouveau. Vous nous apportez l'art complet, sous la forme la plus individuelle, indépendante de toute influence du genre de celle que nos institutions font peser sur nos artistes. Et vous nous l'apportez en même temps sous une forme accomplie, fortement exprimé ; même le plus ignorant d'entre nous ne saurait vouloir y changer un iota ; il doit l'accepter tel quel, ou le rejeter entièrement. Là précisément gît la grande signification que nous attachons à l'événement en perspective. Si votre *Tannhäuser* est rejeté, alors nous savons où nous en sommes, nous n'avons plus rien à espérer... Si au contraire il est accepté d'emblée — car le Français ne peut être impressionné autrement — alors nous respirons tous... Mais nous sommes tous persuadés que votre *Tannhäuser* remportera un grand et durable succès ».

et sera toujours une chimère, car, dans le monde de l'art, le peuple français est aveugle et sourd... Nous sommes une nation routinière, déiste, grivoise et moraliste, fort ignare et vaniteuse au suprême degré, ennemie née de l'art et de la poésie ».

LECONTE DE LISLE, *Les Poètes contemporains*, Paris 1864.

Dans cette même lettre du 10 Avril 1860, Wagner énumère les modifications qu'il a jugé nécessaire d'apporter au premier tableau de *Tannhäuser* pour le rendre digne de sa conception primitive. Le public de l'Opéra exige un ballet, au deuxième acte ! . . . Wagner ne l'écrira pas ; il retirera plutôt sa partition. Mais il reconnaît que la scène du Vénusberg, telle qu'il l'avait conçue en 1845, est la partie faible de son œuvre. Il la reprendra donc, la développera, et cela remplacera le ballet.

Sur les trois fameuses soirées où sombra le chef d'œuvre, nous ne trouvons dans le recueil aucune information particulière. Seule, une lettre du 6 Avril 1861 nous montre le poète sous l'impression d'un sentiment de fatigue. De toute cette aventure, il n'a retiré que la pénible conviction de causer éternellement du souci à ses amis.

La chute de son œuvre l'a, au fond, laissé à peu près indifférent. « Si j'avais compté sur le seul succès extérieur, j'aurais naturellement pris la chose tout autrement. Mais ce n'était pas le cas. Le succès extérieur ne pouvait valoir pour moi que comme une conséquence du succès intérieur de l'affaire. J'étais excité par l'espoir d'une vraiment belle représentation d'une quelconque de mes œuvres. Quand j'eus constaté que ce n'était pas possible, c'en fut fait de moi. Mais ce qui m'est arrivé n'est que la juste punition de mes illusions. Elle ne m'a pas profondément touché. La représentation de mon œuvre m'était devenue si étrangère, que tout ce qui y était contraire me laissa froid, et je pus assister à toute cette histoire comme à un spectacle... Et la suite ? . . . Elle ne me préoccupe pas. . . Tout cela ne m'inspire que de la fatigue et du dégoût . . . »

A partir de mai 1861, les lettres se font plus brèves et plus clairsemées. Wagner a repris sa vie errante ; il est tantôt à Vienne, tantôt de nouveau à Paris, où il remanie le poème des *Maîtres Chanteurs* ; tantôt à Bieberich, où il en écrit la musique. C'est l'époque la plus désolante de son existence agitée. Il est sur le point de rouler au fond de l'abîme, quand l'intervention merveilleuse de Louis II de Bavière vient le sauver.

Sur toute la période qui embrasse les années si remplies 1864-1883, les lettres à Mathilde Wesendonck sont muettes. La dernière, de dix lignes, est datée de Tiefschen, 28 juin 1871.

*
**

« Je ne voudrais pas vivre, et certainement je ne pourrais rien produire, si cet homme incomparable, illuminant tout autour de lui, n'avait pas apparu dans le monde. Son art est le plus haut et le plus complet que possède l'humanité. Plus que tout autre, cet art est ce que Goethe demandait : une révélation instantanée et vivante de l'inscrutable. Celui qui en a une fois, véritablement, fait l'expérience, le croit. Mais, à mon sentiment, la personnalité de Wagner est aussi haute que son art. Certainement il n'était pas parfait, car il était homme, intégralement. Mais cet homme, dans le cours entier de son existence, a toujours été rempli de sentiments si élevés ; il s'est si entièrement sacrifié à son but idéal, avec un si complet désintéressement ; il y a en lui une harmonie si complète entre le vouloir et le pouvoir,—la pensée, non pas un fantôme, mais capable de se transmuier immédiatement en fait—qu'il inspire au même degré le respect, l'amour et l'admiration. Je ne connais, dans toute l'histoire, aucune homme dont on puisse en dire autant. Un tel homme agit sur les autres comme une force naturelle ; il éveille la vie, il communique la confiance en soi ; il excite ce qui inconsciemment sommeillait dans les profondeurs de l'âme. Comme l'a dit Diderot de l'homme de génie : il semble que par lui l'essence des choses ait été transformée — y compris l'essence de son être propre ».

Ainsi écrivait Mr. Houston Stewart Chamberlain en 1901, plus de trois ans avant l'apparition des lettres à Mathilde Wesendonck, qui sont venues apporter au jugement de l'éminent écrivain la plus éclatante confirmation, en grandissant encore pour nous l'artiste et l'homme, tous deux incomparables, confondus en Richard Wagner.

VICTOR NOURRISSON.

LE "STRUGGLE FOR LIFE"

L'un des résultats de mon article sur la fixité de l'espèce a été de soulever de nombreuses protestations au sujet de la façon dont j'envisageais l'influence de Darwin et de sa théorie du *struggle for life* dans la doctrine de l'Evolution. Considérer la lutte pour la vie comme une théorie plus politique que scientifique a paru exagéré à beaucoup de lecteurs, d'aucuns même ne sont pas loin de me traiter d'hérétique. Comme il est du droit de tout accusé de se défendre, je ne crois pas inutile d'essayer aujourd'hui non pas de justifier mon appréciation, mais tout au moins de l'expliquer.

Bien des personnes ont trouvé, en effet, que si la théorie du *struggle for life* peut s'appliquer à la politique, elle n'en est pas moins la loi qui régit la vie sur notre planète, loi que Darwin n'a fait que constater en développant ses observations d'un fait aussi important que naturel.

Il n'entre pas dans ma pensée de refaire ici l'exposé et la critique des théories du savant anglais, mais si nous considérons l'histoire de sa doctrine, nous y verrons la confirmation de ce que je disais dans le passage incriminé de mon premier article.

Il est arrivé, en effet, à Darwin ce qui est arrivé à bien des novateurs, et dès le début ses admirateurs comme ses détracteurs ont exagéré en deux sens différents les idées du savant naturaliste.

On se rappelle encore aujourd'hui les orages à peine apaisés et les discussions acharnées qui suivirent l'apparition de l'*Origine des Espèces*. Nous avons encore présente à la mémoire la réplique d'Huxley à l'évêque d'Oxford, Wilberforce, qui, dans une réunion de la *Linnæan Society*, interpellant le savant zoologiste de Londres, lui demandait si c'était par son grand-père ou par sa grand-mère

qu'il descendait du singe : « Je préfère, répondit Huxley, avoir pour aïeul un singe plutôt qu'un ignorant qui se mêlerait de traiter des questions auxquelles il n'entend rien ! »

Cette réponse dépeint très exactement ce qui arriva après l'apparition du livre de Darwin. Au lieu de laisser discuter la question dans le domaine de la science pure entre Huxley, Lyell, Hæckel d'une part et Agassiz et Flourens de l'autre, tout le monde se jeta dans la mêlée, et les partisans les plus enthousiastes comme les détracteurs les plus acharnés de la nouvelle doctrine se recrutèrent précisément parmi les gens les moins en état de juger l'œuvre de Darwin. Contre lui se dressèrent tous ceux qui croyaient comme Linnée à la création unique et simultanée de l'univers. « *Tot numeramus species quot ab initio creavit infinitum Ens* » disait le savant naturaliste d'Upsala, et, de son temps, ces paroles pouvaient sembler justifiées, puisque la paléontologie n'était pas encore née. A côté de ceux-là viennent se ranger les partisans alors si nombreux de l'orthodoxie cuviérienne et enfin ceux qui croyaient à la révélation et pour lesquels la Genèse et l'arche de Noé suffisaient à expliquer l'origine des espèces. Comme le montre l'anecdote que j'ai rappelée plus haut, ce fut le clergé qui mena la croisade contre le Darwinisme.

Par un contre-coup inévitable, tous les adversaires de la religion se rallièrent avec enthousiasme à la théorie darwinienne et lui donnèrent une prodigieuse popularité. En même temps les adeptes fervents du socialisme, si ardents dans la seconde moitié du siècle dernier, s'emparèrent comme d'un mot d'ordre nouveau des axiomes du naturaliste anglais. Cette brève et saisissante formule du *struggle for life*, où Darwin n'avait vu que la clef de la transformation des espèces, devint pour beaucoup de ses disciples une loi autonome susceptible d'application directe à la vie sociale et l'on alla jusqu'à prétendre faire du Darwinisme l'Évangile des générations à venir. Les plus fougueux partisans de cette nouvelle doctrine, tel par exemple le savant professeur de Leipzig Ernest Hæckel, dans la ferveur de leur enthousiasme allèrent jusqu'à déclarer qu'elle était mieux établie que celle de la gravitation universelle et qu'il était nécessaire, indispensable même, qu'on l'enseignât, en guise de catéchisme, dans les écoles primaires après la lecture et l'écriture.

C'est ainsi que le hasard, si souvent invoqué par Darwin, voulut que les passions religieuses et sociales fussent celles qui

fondassent la gloire du plus modeste et du moins bruyant des penseurs contemporains.

Plus de trente ans ont passé sur l'œuvre de Darwin et en ont montré les lacunes et les imperfections, et ce qui a contribué surtout à cela, ce sont les progrès immenses réalisés dans ce court laps de temps par la Paléontologie. Si, telle que Darwin lui-même la comprenait, cette loi de la lutte pour la vie était vraie, nous devrions nécessairement en retrouver la trace dans les époques disparues que nous révèle la paléontologie; et jusqu'à ce jour ce n'est pas cela que nous sommes à même de constater.

Dans cet hymne immense de la vie dont nous commençons à peine à entrevoir la splendeur, nous voyons, parmi la luxuriance des formes ébauchées, parmi les hécatombes d'êtres sacrifiés, les uns gigantesques et terribles, les autres gracieux et charmants, l'ascension lente et en apparence désordonnée des organismes vers un être qui semble dominer tous les autres par son intelligence. Nous y voyons surtout, comme une grande leçon pour les hommes eux-mêmes, une irrésistible force des choses, instrument sans nul doute de la Divinité tutélaire, mais instrument redoutable broyant sans remords comme sans pitié tout ce qui ne s'harmonise pas avec la marche tantôt lente, tantôt rapide, d'un univers sans cesse en évolution.

Certes, il est naturel de penser que parce qu'il y a eu des êtres gigantesques, la Terre a été autrefois un théâtre de luttes et de carnages. Lorsque, à New-Haven, on contemple les restes prodigieux des Dinosauriens découverts par Marsh, l'on reste saisi de stupeur devant ces reptiles géants dont un seul os de la cuisse a parfois la hauteur d'un homme; mais en étudiant ces monstres l'on voit qu'ils étaient encore plus armés pour la défense que pour l'attaque et que bien certainement l'*Atlantosaurus* et le *Triceratops* avec leurs formes massives et malgré leur redoutable armure n'étaient pas en somme plus nuisibles à leurs contemporains que ne le sont de nos jours les Rhinocéros. Rien ne nous montre que les forts ont pu anéantir les faibles, tandis que nous sommes en droit de conclure avec Albert Gaudry que lorsqu'un type est arrivé à son épanouissement il meurt ou il dégénère, que ce soit une Ammonite, un *Brontosaurus* ou un *Pyrotherium* il meurt, tandis que des types moins perfectionnés perpétuent la vie, en se prêtant mieux que les premiers, par

leur imperfection même, aux nouvelles contingences du milieu ambiant.

Au moment où les Mammifères fossiles atteignaient leur apogée, le roi des animaux était le pacifique *Dinotherium* et ce géant escorté des Mastodontes, de l'*Helladotherium* et de l'*Ancylotherium* paissait paisiblement dans les plaines de l'Attique, sans souci des attaques du *Machairodus* aux canines longues et aiguës comme des poignards. C'était vraiment la personnification de la nature puissante et calme des anciens jours, que seul le changement des conditions d'existence a pu modifier en forçant l'*Helladotherium* à émigrer dans les forêts du Rouwenzori où, dernièrement, sir Harry Johnstone le retrouvait à peine modifié, tandis que les limons de Pikermi recouvraient les ossements épars du *Sinotherium* incapable de résister.

C'est ce qu'un illustre paléontologiste américain, Cope, a mis en évidence d'une façon lumineuse dans *The law of the unspecialized*. Les lignes de descendance n'ont pas été continuées, mais elles peuvent être représentées sous la forme d'un système dichotomique ou d'un arbre généalogique. Le point de départ d'une série progressive de formes dans une période géologique n'a point été un type terminal de la série progressive de la période précédente, mais un type antérieur à ce type terminal et par suite moins différencié.

Cette loi remarquable s'explique par le fait que les types les plus spécialisés d'une période ont été généralement incapables de s'adapter aux conditions nouvelles qui caractérisent l'avènement d'une nouvelle période. Les changements de climat et de nourriture, conséquence des perturbations de la croûte terrestre, ont rendu l'existence impossible à beaucoup d'espèces, difficile à beaucoup d'autres : aussi, les premières ont-elles disparu et les secondes ont dégénéré. De tels changements ont été particulièrement sévères pour les espèces de grande taille qui avaient besoin d'une grande quantité de nourriture, il en est donc résulté pour elles la dégénérescence ou l'extinction. D'un autre côté les plantes ou les animaux qui avaient des besoins moins spéciaux ont survécu. Par exemple des animaux omnivores ont pu vivre là où mouraient ceux auxquels il fallait une nourriture spéciale.

Pour arriver à établir cette loi, il a fallu à Cope des documents paléontologiques de la plus haute importance, et tous ceux qui visitèrent, avant sa mort, la demeure du savant professeur de

Philadelphie, n'oublieront jamais l'entassement fantastique de squelettes étranges, qui de fond en comble emplissait sa maison d'habitation. Il avait rapporté des solitudes du Far-West de véritables cargaisons d'ossements fossiles ; aussi sa collection comprenait-elle plus de 1000 espèces distinctes de vertébrés, dont 600 nouvelles pour la science. C'est ainsi qu'il put décrire de nombreux types, auparavant inconnus, Mammifères, Reptiles et Batraciens. A lui seul, Cope a ressuscité des faunes entières et repeuplé des périodes vides du passé, il sut les grouper en familles naturelles et montrer leurs relations génétiques. Aussi aimait-il à faire parler ses créations en faveur des théories de l'évolution.

Cependant, il ne faut pas conclure de cette *law of the unspecialized* que chaque période a été peuplée à son début exclusivement par les formes les plus simples de la période précédente. Des progrès certains ont été effectués et des caractères hautement différenciés se sont développés graduellement et ont résisté victorieusement aux révolutions géologiques et aux changements du milieu ambiant, mais ce n'a pas été les plus spécialisés de leurs âges respectifs. Pour résister en effet, il leur a fallu présenter une combinaison de progrès effectif et de plasticité qui leur a permis de s'adapter aux conditions nouvelles.

Un exemple frappant de cela nous est fourni par l'histoire des carnivores si peu nombreux au moment où les autres mammifères avaient atteint leur apogée, car ce n'est qu'à l'aurore de la période actuelle que nous les voyons apparaître pour la première fois en aussi grand nombre et laisser dans les cavernes de l'époque glaciaire les gigantesques squelettes que l'on peut admirer aujourd'hui dans la galerie de la Paléontologie du Museum d'histoire naturelle de Paris. Et pourtant, chose triste pour notre espèce, ce ne sont pas eux, mais bien l'homme le dernier venu de la création qui a poussé les premiers cris de guerre, c'est lui qui change les jolies campagnes en champs de carnage. Si loin que nous remontions vers les origines, les premières traces humaines que nous découvrons sont des armes, armes que l'homme n'a cessé et ne cesse encore de perfectionner ; d'abord ce furent les silex et les roches dures, puis vinrent le bronze, le fer et de nos jours l'acier. Le véritable Dieu du genre humain est le Dieu des armées et le premier monument fut le témoignage d'une conquête.

Les carnivores, comme le tigre et le lion, tuent pour se nourrir ;

l'homme, au contraire, massacre pour son plaisir encore plus qu'il ne tue par nécessité. La légende de Caïn et Abel est là pour nous montrer que, des premiers temps jusqu'à nos jours, l'histoire de l'homme n'est qu'un perpétuel recommencement.

C'est de la nécessité d'expliquer cela qu'est né, en grande partie, l'enthousiasme qui accueillit dès son apparition la théorie du *struggle for life*. La lutte pour la vie ainsi comprise explique en effet bien des choses, quand bien même elle ne les justifie pas. Ce ne sont plus, comme au début de l'apparition de la vie sur la terre, les modifications du milieu ambiant ou les transformations des continents qui font disparaître les espèces; ce sont les besoins ou les caprices de l'homme. Que ces besoins soient naturels ou factices, celui-ci pour les satisfaire ne recule devant rien: ruse ou force, tout lui est bon, pourvu qu'il arrive au but. Et l'intrépide sportman qui, armé du rifle le plus perfectionné, va pour son plaisir et par orgueil tirer l'éléphant dans les steppes du Soudan n'excite pas plus mon admiration que le nègre qui, armé d'une mauvaise lance, s'en va lui aussi, relancer l'énorme pachyderme pour s'emparer de l'ivoire qui lui servira à obtenir des traitants l'alcool frelaté dont il veut avoir l'ivresse. Jamais les squales et les marsouins n'ont dépeuplé la mer aussi vite que la cartouche de dynamite du pêcheur avide de faire bonne pêche à peu de frais.

Ce qui est vrai pour l'homme pris individuellement, l'est encore plus pour ce qui concerne les nations. Comment justifier sans le *struggle for life* les exploits sanguinaires des *conquistadores* qui, à la suite de Cortez et de Pizarre ont envahi le Nouveau Monde et envoyé sur le gril ou au bucher Montézouma et les derniers Incas. C'est encore en vertu du même principe que disparaissent de nos jours les Peaux-Rouges et les Australiens. *Homo homini lupus* disaient, trois siècles avant Darwin, Bacon et Hobbes, voilà la véritable explication de l'enthousiasme qui accueillit l'apparition de la loi du *struggle for life*.

Après cela n'étais-je pas en droit de dire que la théorie Darwinienne était une théorie plus politique que scientifique au point de vue de l'évolution des êtres vivant sur cette terre? Son histoire même nous le prouve.

Quant à son influence positive sur la doctrine de l'origine des espèces, elle ne fut que passagère. Il n'est plus guère de naturaliste aujourd'hui qui s'imagine trouver dans les théories

de Darwin une solution définitive de ce grand problème biologique ; on a même abandonné l'hypothèse darwinienne de la concurrence vitale pour reprendre les idées de Lamarck sur l'influence prépondérante du milieu et les soumettre au contrôle de l'expérience. C'est qu'aussi la solution proposée par Darwin est trop compliquée en ajoutant à la sélection naturelle l'hypothèse de la sélection sexuelle et par cela même elle pêche par la base, car elle suppose en effet que tous les caractères utiles, c'est à dire tous les caractères de toutes les espèces vivantes, ont été produits une fois par hasard. Il faut une foi bien robuste pour accepter un pareil postulat, autant vaudrait admettre que tous les animaux se sont produits tels qu'ils sont par hasard, ce qui supprimerait le problème.

Malgré cela, et quel que soit, au reste, le sort que l'avenir réserve aux idées de Darwin, il est certain que son œuvre eut un retentissement immense non seulement dans le domaine de la biologie mais encore dans toutes les sciences et qu'elle fut le signal d'un mouvement dont on trouverait peu d'exemples dans l'histoire de la pensée humaine. Et ceux qui, comme moi, préférèrent à cette théorie, les vues de Lamarck auquel Darwin a oublié de rendre justice, doivent cependant avoir de la reconnaissance pour ce savant, car sans lui, sans son ample moisson de faits et son ingénieuse interprétation de la variation progressive, les doctrines de Lamarck et l'évolutionisme ne seraient probablement jamais sortis des oubliettes où les partisans de l'orthodoxie cuviérienne espéraient les avoir ensevelies pour jamais.

R. FOURTAU.

ALEXANDRIE

SONNET

Alexandre est bien loin, et Cléopâtre aussi,
 De leur grandeur passée, il n'est d'autre vestige
 Que le vague fragment de calcaire noirci,
 Qu'en un vague musée, à grands frais on néglige.

L'antique Alexandrie est enterrée ici
 Nous piétinons son corps. — La ville qu'on érige
 Sous le marbre et le fer, écrase, sans merci,
 Les vieux membres épars de la Cité Prodiges.

Mais, qu'importe, après tout ! Le vieil esprit d'antan,
 Cet esprit n'est pas mort, et c'est là l'important :
 On refait les creusets, tant que brillent les flammes !...

La jeune Alexandrie a foi dans l'avenir.
 Sa devise est toujours : « Du labeur au plaisir »,
 Ses armes : Un essaim qui butine des femmes.

J. M.

D A R K

I hear the silent hands closing the latest door
 and the returning step is so moving before
 that our night is darker and our heart is dead.

I feel the sleepy eyes closing my latest dream
 and its deceitful fate can never be redeemed
 so that the night is darker and our heart is dead.

But Thee! Remove the twisting hands from the dream denied
 I'll stand crying for life and light in force and pride
 even if the Night 's darker and our Heart be dead.

LOUIS FLERI.

“ CONNAIS-TOI TOI-MÊME ! ”

On soupait chez Aspasia, veuve de Périclès.

Il y avait, autour de la table, des convives familiers, mais assez dissemblables : le sage Socrate ; — le stratège Alcibiade ; — le thesmothète Onomarque ; — le statuaire Kléophas ; — le poète Kratès ; — Gorgias, trésorier général de l'administration de l'Etat ; — Peltaspidès, le riche fabricant de boucliers — et enfin quelques-unes de ces courtisanes, dont on vantait l'esprit élevé non moins que la beauté resplendissante : Laïs, Timandra, Bacchis, Daphné, Rhodeia...

Comme c'était l'heure des libations, le thesmothète Onomarque leva, le premier, sa coupe :

— Evohé!.. dit-il, — voici un vin de Maronée dont il convient de féliciter Aspasia!.. Je ne me souviens pas d'en avoir bu de pareil, depuis les fêtes où nous convia Timon, au temps de son faste.

— Tu ne pouvais mieux dire, répliqua Aspasia ; il s'agit d'un présent de Timon lui-même... Si bien que, depuis la ruine de cet homme, j'ai eu longtemps des scrupules à en profiter... Quelque saveur que possède ce vin, il s'y mêle l'amertume du malheur qui a frappé notre ancien ami.

— Tes scrupules avaient tort, — déclara le poète Kratès. — Certes, il y a quelque gêne apparente à se réjouir, en buvant le vin d'un ami jadis fortuné et qui maintenant n'habite qu'une caverne, obligé de bêcher la terre pour en tirer une maigre nourriture... Mais le meilleur moyen d'honorer encore le malheureux Timon, c'est de remplir les coupes avec le même vin qui animait ses fêtes. Rien n'est pire que l'oubli. Tandis qu'avec cette liqueur délicieuse, voici évoqué le souvenir charmant d'un des hommes les plus généreux d'Athènes.

— Par Kypris!.. cela est vrai, — s'écrièrent en chœur les hétaires. — Nul n'a su égaler Timon, en générosité...

— Si ce n'est Alcibiade, — ajoutèrent-elles, en se tournant, souriantes, vers le plus élégant des convives.

Sensible à la flatterie, le beau stratège se leva un peu de sa couche ; — et abandonnant la taille de sa maîtresse Timandra :

— Je vous remercie, dit-il, de l'honneur que vous me faites en me comparant au fastueux Timon, d'autrefois. Peut-être ai-je l'avantage de lui ressembler par quelques points, car cet homme nourrit à mon égard de l'affection. Mais cette affection est très spéciale, car chaque fois qu'il me rencontre, au cours de ses apparitions dans Athènes, il ne manque pas de me réserver quelques-unes de ces chaudes invectives où se déverse sa haine contre le genre humain. « Je t'aime, — me crie-t-il, — je t'aime parce que je suis sûr que tu causeras de grands maux aux Athéniens ».

On rit un instant ; — puis le statuaire Kléophas demanda :

— Faut-il croire que la misanthropie de Timon est sincère ou bien qu'elle est une attitude, un besoin de continuer à attirer l'attention publique ?

Les opinions furent diverses.

Celle de Socrate prévalut :

— La misanthropie de Timon est sincère, — affirma-t-il. — La misanthropie a ceci de particulier, qu'elle atteint surtout les âmes généreuses. C'est le cas de Timon, qui fut tout le contraire d'un égoïste, s'il fut aussi tout le contraire d'un sage. Je me souviens de lui avoir entendu dire : « J'ai donné imprudemment, jamais ignoblement ». Cela atteste sa noblesse d'âme ; mais cela démontre aussi qu'il n'eut pas conscience de la valeur de ses actes. Car il fit un usage, — sinon ignoble, — du moins, pitoyable de ses richesses ; — non parce qu'il les dissipa, sans compter, — mais parce qu'il les laissa comme proie aux coquins. Or, sa déception fut de voir qu'au jour de la ruine, ceux qu'il avait obligés se dérobaient au lieu de lui venir en aide ; — et de là sa haine contre les hommes. Ce sentiment est condamnable non-seulement par son excès, mais surtout par son injustice, car Timon a confondu l'humanité avec la tourbe des fripons qui le circonvenait. Le grand tort de cet homme fut de manquer de raison — et je répète que ce n'est point parce qu'il fut prodigue, mais parce qu'il ne donna aucune direction heureuse à ses prodigalités. L'étude de la philosophie lui a fait manifestement défaut. Elle eût ajouté à sa générosité un jugement sain, éclairant le choix de ses amitiés — et

elle lui eût inspiré quelques-uns de ces nobles gestes qui apportent un bienfait au monde et défendent à tous l'ingratitude.

— En somme,—conclut Peltaspidès, le fabricant de boucliers,— Timon est tout simplement un fou.

Et il vida sa coupe, avec la tranquillité d'un homme, dont les opinions sont rapidement établies.

Mais Aspasia se récria :

— Ton langage est brutal comme le marteau de tes forgerons, et il n'est en rien la conclusion des paroles de Socrate. Nous devons reconnaître que tu ne les as pas du tout comprises.

— Et puis, tu affirmes trop vite, ajouta Socrate. Tu devrais au moins distinguer qu'il y a démenche et démenche. J'ai critiqué Timon relativement à ses anciennes folies ; mais il est fort possible que le malheur, en forçant son esprit à la réflexion, l'ait orienté aujourd'hui vers la sagesse.

— J'ai donc mal compris et je m'incline, fit Peltaspidès. Timon est un sage. La subtilité socratique me fait trop défaut pour que j'entreprenne de te contredire. Tu serais homme à me prouver tout ce que tu voudrais, — même que je fabrique mes cuirasses avec du mauvais métal.

Ce fut une gaieté générale. Le métal des cuirasses devait être évidemment suspect. Les rires se prolongeaient même tellement que le riche forgeron commença à s'émouvoir.

Alcibiade, — qui en sa qualité de stratège était le mieux renseigné sur les cuirasses — vint cependant, généreusement, au secours de Peltaspidès.

— Toutes les opinions à l'égard de Timon sont admissibles, — déclara-t-il — et il y en a une qui nous met tous d'accord, c'est l'excellence de son vin de Maronée.

Et les esclaves emplirent, de nouveau, les coupes.

Mais un convive, qui jusque-là s'était tu, sembla se réveiller de son indifférence. C'était Gorgias, le trésorier général de l'administration de l'Etat.

— Il y aurait, dit-il, une expérience curieuse à faire. Supposez que Timon, redevenne, demain, possesseur d'une nouvelle fortune.... Dans quel état d'esprit le retrouverions-nous ?

Pour le coup, les dissentiments éclatèrent :

— Sa misanthropie serait bien vite disparue...

— Au contraire, -- il dépenserait ses nouveaux biens en représailles féroces. .

— Il se montrerait avare comme un usurier...

— Il redeviendrait tout simplement insouciant, joyeux, irréflechî et prodigue.

— Faisons l'expérience ! — lança, tout-à-coup, Aspasia, dans le brouhaha de la dispute.

— Et comment ? — s'écrièrent tous les convives

— Voici mon idée... Vous me faites souvent l'amitié de venir ici discourir des choses d'Athènes et quand les conversations s'épuisent, nous achevons la nuit dans le jeu. Les dés favorisent tantôt l'un, tantôt l'autre d'entre nous ; mais celui qui jouit des faveurs de la Fortune, emporte toujours des sommes importantes. Convenons que désormais, pendant une période de trois ou quatre mois, les gagnants verseront leurs bénéfices au profit de Timon. Nul doute que, dans ce délai, nous n'ayons amassé un nombre de talents constituant une fortune appréciable, — surtout si viennent se joindre à nous quelques-uns de ceux qui furent, d'autres fois, mes convives. Nous aurons, il me semble, fait un excellent emploi de nos nuits, puisque le résultat sera d'arracher un ancien ami à l'infortune.

La surprise, l'enthousiasme ou l'hésitation apparurent, ça et là, sur les visages.

Mais Aspasia reprit aussitôt, avec fougue :

— Oui, il faut faire cela. L'inspiration est bonne, puisque c'est le vin de Timon qui nous l'a fournie. Il ne sera pas dit que nous aurons bu de son vin, sans lui rendre quelque chose du plaisir qu'il nous a procuré... Voyons, sommes-nous d'accord ?

— Certes, dit Alcibiade, je m'associe, avec enthousiasme, à cette action généreuse et je suis prêt à jouer un jeu effréné pour la réaliser mieux... Mais si j'entrevois la possibilité d'amasser pour Timon une nouvelle fortune, je ne vois guère le moyen de la lui faire accepter.

— Il est vrai, reconnut Aspasia ; mais cependant... ..

Elle se tourna vers Gorgias :

— Voyons, toi qui as l'habitude des choses de l'argent et qui connais son effet sur les hommes, ne pourrais-tu pas trouver une combinaison habile ?...

Le trésorier réfléchit quelques instants.

— Ecoutez, dit-il, voici un moyen très simple, mais qui m'apparaît encore comme le plus sûr. Deux ou trois d'entre nous pénétreraient dans la caverne du misanthrope pendant qu'il en serait

absent. Ils glisseraient la somme amassée sous quelques pierres susceptibles d'être déplacées par les allées et venues de Timon. De telle sorte qu'il découvrirait un jour le trésor, sans qu'il lui fût possible d'en soupçonner la provenance. Et il n'hésiterait pas, sans doute, à s'en croire légitime propriétaire.

— L'idée est ingénieuse, déclara Aspasia. Mais si Timon allait refuser le trésor, soit qu'il eût des scrupules à se l'approprier, soit qu'il préférât rester pauvre ?

— Nous le verrons bien, — répartit Gorgias ; — et là est précisément l'intérêt de la tentative.

Le plan du trésorier-général de l'administration de l'Etat ne tarda pas à rallier tous les suffrages.

Quelques temps après, une partie de dés formidable était engagée. Alcibiade y perdit une somme assez forte ; mais Aspasia surtout fut victimée par le Destin, qu'elle déclara clairvoyant puisque c'était à elle qu'il appartenait de donner l'exemple. Ce fut Gorgias, qui, à l'aurore, se trouva détenteur de tous les bénéfices. A ce titre et en raison des aptitudes spéciales qui lui valaient sa haute fonction dans l'Etat, il fut justement élu comme trésorier de l'entreprise qui devait sauver Timon.

Et cette entreprise fut désormais poursuivie, avec un magnifique entrain, aidée chaque nuit par le concours de nouveaux amis. Tous ceux qui avaient souci d'un renom d'élégance se disputaient l'honneur d'aller perdre des sommes chez Aspasia. Jamais on n'avait vu un tel élan de générosité, qui ne recouvrait en somme, chez beaucoup, qu'une lutte de vanité sans noblesse.

Quoiqu'il en fût, deux mois ne s'étaient pas écoulés encore, qu'il y avait au bénéfice de Timon, plus de cent talents.

On résolut alors de clore l'opération et de porter la somme au bénéficiaire.

Et un jour où le misanthrope fut signalé dans les rues d'Athènes, Gorgias, Alcibiade et Pestalpidès se dirigèrent en hâte vers sa caverne du mont Hymette — et ils y cachèrent le trésor de la façon convenue.

*
* *

Le lendemain même, dès la prime lueur de l'aube, Timon descendait de sa montagne et se mettait en marche vers Athènes.

Il était accompagné du petit âne, qui était devenu le compagnon de sa solitude et son seul ami.

Le baudet portait la nouvelle fortune de son maître et celui-ci l'activait, de temps en temps, de la parole :

— Courage, mon mignon ! courage ! — Ta charge, j'en conviens, est lourde — Mais songe que tu portes la vengeance de Zeus, dont Timon est devenu l'instrument. Car j'ai compris, vois-tu, pourquoi le Souverain des Dieux m'a fait découvrir ce trésor. S'il m'a fait de nouveau riche, c'est pour que j'aie punir ceux qui m'ont dépouillé, — arracher leurs masques aux fourbes, — presser à la gorge les voleurs, — renverser ceux qui sont devenus puissants par ma ruine. Mon premier mouvement a été de repousser le trésor ; mais la réflexion me l'a fait accepter, car elle m'a permis de saisir l'intention divine. Ne pas m'y soumettre serait une impiété.

Déjà l'Aurore s'élançait de la cime de l'Hymette. D'un bond, à travers les brumes matinales qui s'étiraient comme des voiles roses, elle atteignit le sommet de l'Acropole. Le Parthénon sublime rayonna, soudain, dans le ciel, comme le palais même des Dieux.

Timon eut vers lui un geste magnifique :

— Oui, les Dieux sont justes, les Dieux sont dignes qu'on les honore et je m'incline devant leur admirable sagesse. Si naguère je me suis répandu en invectives et en blasphèmes contre eux, je reconnais aujourd'hui mes torts. Parfois, il est vrai, les desseins de cette sagesse divine restent obscurs aux yeux des hommes. Il nous faut le temps de les pénétrer. Pour moi, je fus coupable d'impatience et je m'en accuse. Aujourd'hui je comprends et j'obéis. Je sais la mission pour laquelle Zeus m'a réservé et en son nom, je vais châtier tous les coquins d'Athènes.

La lumière joyeuse magnifiait maintenant toute la Cité de Pallas. Au-dessus des lauriers-roses de l'Illissos, Timon en distinguait déjà les hautes murailles — et près du Stade, où couraient des chars guerriers dans une mouvante poussière d'or, il percevait aussi la porte Itonienne, par laquelle il se réjouissait de pénétrer dans Athènes. Car ainsi il allait traverser immédiatement les quartiers les plus peuplés de la ville : le faubourg d'Agroë et le dème de Kydathénon. D'avance, il s'enorgueillissait de la façon dont il allait regarder la foule et répondre à ses moqueries habituelles. Et une sorte d'ivresse enfiévrant les paroles dont il continuait à stimuler son âne.

— Nous arrivons, ami, nous arrivons !.. Redresse l'encolure

avec fierté, porte haut la tête, et pousse des hennissements de victoire!.. Tu portes l'Or tout-puissant, l'Or bienfaisant et corromp-
 teur, l'Or aimable et maudit, l'Or radieux et sinistre, dispensateur
 de la gloire, esclave de l'amour, agent et impunité du crime...
 Ah! quelle rentrée triomphale nous allons faire dans Athènes,
 au milieu de tous les lâches humiliés de nouveau sur notre pas-
 sage!.. J'entends d'ici le bruit se répandre dans la ville: Timon
 revient, Timon est revenu avec une fortune nouvelle!... Hardi!
 toute la meute avide, qui se ruait autour de moi, l'échine basse,
 mais apprêtant des crocs rapaces!.. Hardi! les parasites, les louches
 intrigants, les voleurs! Hardi! hardi! une nouvelle curée se
 prépare... Timon vous prépare de belles fêtes... mais aussi de
 cuisantes surprises!.. Car aujourd'hui commence l'ère des repré-
 sailles... Et par la foudre de Zeus dont je suis l'envoyé, je jure
 que chacun recevra sa part équitable de récompense, suivant
 son mérite et sa fonction.

Mais en dépit de cette éloquence enthousiaste et vengeresse,
 l'âne porteur du trésor commençait à sentir la fatigue et trébu-
 chait à chaque pas. Il fallut se résigner à une petite halte. Le
 site d'ailleurs y invitait; car la route côtoyait maintenant les
 rives de l'Ilissos, dont le lit s'enfonçait sous les lauriers-roses
 et les myrtes. Timon laissa son âne se coucher au pied d'un
 arbuste et l'y attacha. Puis il descendit jusqu'au torrent, pour
 rafraîchir ses pieds souillés de poussière.

Or, comme il regravissait la berge, il entendit, non loin de
 lui, une plainte:

— Pitié! Pitié! gémissait une voix faible.

L'instinct de curiosité le poussa à la découverte; et il aperçut,
 entre deux rochers, une malheureuse fille qui était tombée là,
 épuisée.

La pauvrese joignit les mains:

— Aie compassion!. Toute force et toute espérance m'aban-
 donnent.. Mon corps grelotte de fièvre;.. ma tête se perd dans
 le délire... J'ai voulu descendre jusqu'à la rivière pour y apaiser
 la soif qui me brûle... et je suis si faible que je n'ai pu en
 remonter.

Timon haussa les épaules:

— En un mot, tu es une mendicante.. La profession que tu
 exerces n'est pas sans profit, quand on l'exploite habilement.

Mais tu t'adresses mal. Trop de mendiants ont jadis consommé ma ruine pour que d'autres puissent prétendre encore à me faire dupe.

— Hélas ! il ne s'agit point de tromper ta pitié, — fit la misérable. Regarde-moi attentivement. Puis-je être accusée de ruse ?.. Vois mes membres décharnés et tremblants...

Timon affecta la cruauté :

— Si tu es dans la misère, en suis-je responsable ?... N'est-ce pas plutôt la faute de ta paresse et de ton inconduite ?

Mais la jeune fille tressaillit sous l'outrage ; l'indignation mit un éclair dans ses yeux :

— Tu es lâche de m'insulter !.. C'est parce que je fus honnête, au contraire, que j'en suis réduite à tendre la main.

Cette fois, l'homme au cœur farouche considéra plus attentivement la pauvre. La révolte de cette femme ne lui déplaisait pas. Il se rapprocha d'elle avec une nuance de sympathie :

— Y a-t-il longtemps que tu mendies ?

— C'est la première fois.

— Et comment en es-tu venue là ?

— Ce n'est pas une histoire qui puisse l'intéresser.

— Tu te trompes, — déclara Timon.

Et affectant de railler encore, par défiance vis-à-vis de sa trop prompt commiseration :

— S'il est vrai que tu te sois condamnée à la pauvreté, par vertu, il n'y a pas de conte milésien dont la donnée soit aussi extraordinaire... Voyons ! qui es-tu ?.. Quels sont tes parents ?

— Je n'ai plus de parents, vieillard, et je suis étrangère dans Athènes.

— Il est certain que si tu n'es pas Athénienne, cela me permet de croire plus facilement à ton honnêteté... Ainsi, ta mère...

— Ma mère était une pauvre femme de l'île de Rhodes, qui gagnait péniblement sa vie à raccomoder des filets de pêche et à tresser des corbeilles d'osier.

— Je connais cette île de Rhodes et j'ai souvenir d'y avoir rencontré de superbes filles. Voilà qui explique tes beaux yeux, ton visage délicat et les belles lignes que ton corps amaigri n'a point perdues... Mais quelles sont les raisons qui te firent quitter cette île heureuse pour venir dans Athènes ?

— C'est ma mère qui me conseilla, — qui me fit jurer même, en mourant, d'entreprendre ce voyage.

— Conseil peu sage, en vérité ! Qu’espérait-elle pour toi dans cette cité que Pallas protège, mais que la Perversité gouverne ?

— Elle espérait que j’y retrouverais mon père, que je n’ai jamais connu.

— Ton père est sans doute quelque marin, obligé sans cesse de naviguer ?

— Non ! mon père est Athénien et il a été même un des hommes les plus fortunés d’Athènes. Dans un voyage qu’il fit à Rhodes, pour distraire sa jeunesse oisive, il rencontra ma mère et la séduisit par de mensongères promesses, puis il repartit brusquement et l’oublia. Ma mère était la fille d’honnêtes artisans, qui la chassèrent de chez eux après sa faute et elle dut aller vivre, misérable et cachée, au milieu d’une population de pêcheurs.

Timon affecta, de nouveau, de masquer sous l’ironie la sensibilité généreuse de son âme :

— Voilà, dit-il, un récit qui a des qualités d’émotion... Il est regrettable que la fable n’en soit pas très-neuve et ait été souvent exploitée.. Peut-être, cependant, la fin en sera-t-elle moins banale. Continue ! —

Mais la mendiante, avec découragement, se laissa retomber sur le sol :

— A quoi bon ? puisque auprès de toi, comme auprès des autres, mon histoire ne rencontre que raillerie... Ah ! quel homme es-tu donc ?... Tu sembles un instant, plus pitoyable que les autres et ce n’est que pour te montrer ensuite plus cruellement dédaigneux... Eh bien ! soit ! je t’ai fait un conte... Haussé les épaules, poursuis ton chemin et laisse-moi mourir !

Ayant ainsi parlé, elle ramena son voile sur son visage et demeura sans mouvement.

(à suivre)

L. MICHAUD D’HUMIAC.

SONNETS

LA PATRIE.

Je ne veux pas savoir, pour aimer ma patrie,
Si sa main a broyé des sceptres et des fers ;
Si la gloire a sacré les maux qu'elle a soufferts ;
Si la terre s'émeut, quand elle tonne ou crie ;

Si sa noble poitrine, injustement meurtrie,
Sent battre dans son cœur le cœur de l'univers ;
Si le vent fait flotter entre ses bras ouverts
La gerbe des lauriers à jamais refleurie ;

Si l'astre du matin se lève dans ses yeux ;
Si ce sont des géants qui dorment dans ses tombes
Si la tour qu'elle habite est blanche de colombes ;

Si son geste est sacré comme celui des Dieux,
Même quand elle lutte au nom d'une chimère ;
Je l'aime simplement parce qu'elle est ma mère.

MA RUE.

A Ed. Reyer

Parce qu'on vient d'inscrire à l'angle d'une rue
Mon nom deux fois royal et pourtant peu guerrier,
Vous effeuillez pour moi le myrte et le laurier
Sur la lande pierreuse où mon Fégase rue.

La Mort étant la sœur de l'Oubli meurtrier,
Ma fierté ne s'est pas subitement accrue :
Le Souvenir s'éteint, quand l'œuvre est disparue,
Et plus d'un a sombré qui fut bon ouvrier.

J'espérerais du moins, si la rue était mienne,
Car j'aurais assez d'or pour être mon Mécène,
Et quels coups d'encensoir à mon alexandrin!

Tout ce qui reste, hélas! au vieux barde sincère,
C'est qu'on n'ait pas trop faim, dans les jours de misère,
Sous les toits mansardés dont il est le parrain.

LA VIPÈRE

Libéré du métier par la rente opportune,
Cet écrivain pourrait, noblement inspiré,
Ciseler avec soin dans le verbe sacré
Quelque œuvre dépassant la mesure commune.

Pour coudre avec le fil doré de sa fortune
Un tout petit bout d'aile à son nom ignoré,
Il rime à tout venant le flonflon délivré,
Plus vain qu'un feu follet aux blancheurs de la lune.

Puis, quand un pur artiste, en proie à tous les maux,
A chastement taillé dans le granit des mots
L'œuvre qui lui vaudrait le bon gîte et la miche,

Il se dresse, bondit et lui crache son fiel;
Et c'est ainsi qu'on voit s'étonner dans le ciel
L'aigle pauvre sifflé par la vipère riche.

CLOVIS HUGUES.

L'INDE D'AUJOURD'HUI.

La merveilleuse aventure du Japon, s'égalant d'un bond aux premières puissances d'Europe, absorbe l'attention contemporaine. Par elle, la question d'Orient s'est déplacée tout en devenant plus menaçante. Celle-ci se résume désormais dans le problème de l'avenir du peuple nippon, de son extension future, de ses projets probables. Ce problème inquiète les ethnographes pessimistes qu'épouvante le péril jaune: leur vision est épique: le Japon vainqueur s'unit à la Chine, réveille l'âme de toute une race endormie, met en mouvement plusieurs millions d'hommes, chasse le colon étranger et conquiert l'Asie pour les Asiatiques. Nous avons retracé ici même (1) les principales phases de la guerre qui a ouvert la volière de ces prophéties; on ne saurait conclure, selon nous, à la proclamation d'indépendance de l'Asie, grâce à la seule action japonaise. L'immense continent qui fut le berceau des peuples, d'où sortirent les conquérants barbares et les héros, où naquirent les civilisations, renferme dans son sein d'autres germes d'émancipation, d'autres foyers d'activité politique dont la force est tout aussi inconnue que l'était hier celle du Japon. Il convient de les étudier tour à tour.

Il y eut naguère une question de l'Inde. Cela voulait dire, en jargon politique, que l'immense péninsule qui s'étend des Himalayas au cap Comorin était le théâtre d'un conflit. Conflit douloureux et complexe dont on ne démêlera jamais que quelques éléments épars: tyrannie des gouvernants, extension de la famine et de la peste, réveil, aussitôt étouffé, de la conscience nationale, protestations dernières d'un peuple exploité avec usure. On s'en émut durant quelques mois, mais le temps et le silence, éternels fossoyeurs de toutes les émotions, ne tardèrent pas à accomplir leur œuvre.

(1) V. numéro de Mai: *La guerre russo-japonaise*.

L'Europe assista au drame sud-africain, et puis au drame russo-japonais qui orientèrent sa pensée vers ailleurs. Elle n'en est pas encore revenue.

Cependant, une voix s'est élevée. Un livre, modeste comme tous les bons livres, et qui se distingue — chose rare parmi les ouvrages politiques — par sa belle tenue littéraire, est venu rappeler à l'Europe distraite, effrayée par de lointains malheurs, la présence vivante et occulte de l'Inde aux portes mêmes de ses mers, et au cœur, peut-on dire, de sa richesse commerciale. On ne saurait laisser passer sans les transcrire les renseignements qu'il nous donne. Il n'est pas possible qu'on veuille que soit surprise une fois de plus l'ignorance où l'on est de la vie et des aspirations de quelques peuples par les événements vertigineux, toujours prêts à éclater. Il faut donc combattre cette ignorance. C'est la tâche que s'est donnée M. Ernest Piriou dans son volume sur *l'Inde contemporaine et le mouvement national*.

Il nous apprend que la croissance du mouvement national dans l'Inde, mère des castes, est chose bien neuve, mais nullement imprévue. Ce qui existe aujourd'hui, c'est-à-dire un régime fortement centralisateur, existe pour la première fois. « Imaginez, si vous le pouvez, un immense grouillement humain, chaotique, confus et amorphe, une multitude de villages autonomes et fortifiés qui ne connaissaient leur maître lointain que par le percepteur de l'impôt: telle fut l'Inde, que ni la domination mogole, ni les invasions antérieures ne réussirent à organiser. Aujourd'hui, le pays a un centre, un maître, un seul gouvernement. Et les conditions nouvelles de la vie: le chemin-de-fer, la poste, le télégraphe, aux Indes comme ailleurs, sont les collaborateurs quotidiens et irrésistibles de l'unité. Naguère, l'homme naissait, vivait et mourait au village, attaché à la glèbe: le village était la petite patrie; naguère, l'homme vivait et mourait dans sa caste: la caste était son unique société. Maintenant il entrevoit une société plus étendue dont il est membre et à laquelle une solidarité naissante et mystérieuse, de gré ou de force, le lie. Le long du rail ou du fil télégraphique, les nouvelles circulent vite et partout. On sait aujourd'hui qu'au delà du village, il y a l'Inde, et même au-delà de l'Inde, l'Asie ».

Tel le langage de M. Piriou, qui s'écrie: « Dieu me garde de prêter aux masses ignorantes de l'Inde un sentiment trop net de leur existence collective! Je crois pourtant que la nappe souterraine existe et que du jour où les forages seront pratiqués, elle jaillira

en source vive ». Pierre Loti avait formulé une opinion très proche de celle-ci et Camille Mauclair avant lui (1).

Dans l'Inde le parti national existe; il est organisé solidement et logiquement; il formule avec netteté ses revendications que le gouvernement britannique est bien forcé d'entendre. Mieux que cela. Il tient ses Congrès auxquels prennent part des délégués venus de tous les coins du pays et il exerce sur le peuple une pression de plus en plus grande. Dans l'Inde urbaine, unifiée par la suppression des distances, les races diverses qui peuplent la péninsule ont été mises en contact; la caste s'est émancipée; les superstitions religieuses elle-mêmes s'effacent petit à petit; la condition de la femme, toujours misérable en Orient, s'est améliorée; le sentiment national est né, a pris corps, se manifeste. Par lui, s'ouvre une ère nouvelle pour une société nouvelle qui s'occupe de politique, acclimats les mœurs parlementaires, discute du haut des tribunes et dans la presse, lutte contre le conservatisme abstentionniste de la masse ignorante et contre l'opposition musulmane.

Car il y a une opposition musulmane. Les rapports entre la population hindoue et la population mahométane sont des plus tendus. Cette dernière se désintéresse complètement du mouvement national dans lequel elle ne voit qu'un danger de plus pour son avenir. « C'est nous qui nous brûlerions les doigts, déclare un ami de Mustafa Kamel, et les Hindous croqueraient les marrons. Ils ont leurs degrés, ils sont intelligents, beaucoup plus instruits que nous, parcequ'ils n'ont pas craint de profiter de l'enseignement anglais. Ils sont bacheliers, maîtres ès arts, tandis que la plupart d'entre nous, soit pauvreté ou préjugé, n'ont pas su tirer parti de l'instruction offerte... Les Hindous plus cultivés ont les emplois et, pour peu que cela continue, ils seront nos gouvernants. Et que réclament-ils tous les jours dans les journaux et au congrès? Que l'entrée des carrières civiles soit ouverte au concours, et, pour qu'il n'y ait pas de duperies, que le concours ait lieu dans l'Inde comme à Londres... Ils ont cent fois raison, je vous le répète... Mais nous, c'est autre chose: nous arriverions bons derniers, et, en conséquence, les quelques emplois, des miettes que la générosité britannique nous abandonne, nous seraient enlevés du coup...

« Voulez vous mon dernier mot? Les Hindous sont riches et

(1) Loti, *L'Inde (sans les Anglais)*; Mauclair, *L'Orient vierge*.

nous sommes pauvres. Ils sont habiles, je ne le nie point; mais le Coran nous défend le prêt à intérêt, et nous n'avons d'ailleurs nulle aptitude pour les affaires d'argent... Les Hindous n'ont pas de scrupules. Ce sont les Juifs de l'Inde ».

Cette opposition musulmane, dans son égoïsme, est logique. Si les ambitions du peuple hindou réussissaient, les musulmans ne feraient que changer de maîtres. Malgré eux cependant, et contre eux parfois, le Congrès travaille. Il s'est réuni à Lahore le 27 Décembre 1900 pour la seizième fois, et c'est en suivant les diverses revendications qui y ont été formulées, que nous pourrions nous faire une idée de la force et des intentions de la nouvelle société indienne.

Il est curieux de constater en passant que dans ce pays mystique et bouddhiste malgré le régime anglais, fleurissent merveilleusement les usages parlementaires. L'Inde ne manque pas d'orateurs et, quand on songe au rôle que peuvent jouer les orateurs dans tout réveil populaire, on ne peut s'empêcher de réfléchir sur les conséquences d'une aussi extraordinaire anomalie.

Chez eux les Hindous se voient, sous le régime actuel, obstinément écartés de l'Administration et des emplois dont leur budget fait les frais. La création de l'enseignement anglais en 1836, la promesse de la reine en 1850, renouvelée en 1875, que « nul sujet indien ne serait écarté des emplois pour raison de naissance, de caste, de couleur », cette charte solennelle de l'égalité, suscitèrent dans le pays des espoirs trop vite déçus; 1838 et 1850 c'était l'âge d'or du libéralisme. Il s'étendait jusqu'aux colonies... Depuis les choses ont changé. L'impérialisme montant amène la réaction. Considérées maintenant comme des « chasses gardées » contre l'étranger et contre le « natif », les colonies sont razziaées. Et l'on bouche soigneusement toutes les brèches imprudemment ouvertes, par où l'indigène se glissait dans la place. Le concours pour les emplois dans le *Civil Service*, a lieu à Londres; songez comme il est aisé aux jeunes Hindous de s'y préparer et d'y prendre part...

L'un des buts que le Congrès se propose d'atteindre a trait à cette situation; il s'agit d'obtenir pour « les natifs » l'accès aux emplois civils et militaires et leur admission dans les listes spéciales. Les autres buts ont trait à la crise agricole dont meurt le pays, à la réorganisation de l'administration, et aux diverses réformes sociales. Suivons, pour ces derniers, l'exposé de M. Pirion qui a assisté au Congrès de Lahore :

La première revendication du Congrès a trait à la crise dont meurt le pays. Qu'une seule récolte vienne à manquer, et la famine entre en scène. Ce n'est point faute de riz ou de millet, — puisqu'il y en a dans la province à côté et que les spéculations sur les grains continuent leur train; — c'est faute d'argent pour acheter la poignée de millet, que le paysan meurt. Le Gouvernement répond: « il ne pleut pas », et laisse tomber ses bras, découragé. Mais il faut être aveugle et sourd, — comme le confirme chaque orateur à la tribune, — pour croire qu'il s'agisse d'un accident météorologique, d'un malheur inévitable, tel qu'une inondation ou une éruption volcanique. Invoquer les caprices de la mousson? Plaisanterie. Ce qui est vrai, c'est que le petit cultivateur, appauvri jusqu'à l'épuisement, est toujours à deux doigts de la famine, parce qu'il vit au jour le jour; ayant son gâteau de millet si la mousson souffle, réduit à mendier si elle manque, faute de réserves, faute d'économiser. Economisez, et vous verrez la prospérité revenir.

Le Congrès vote donc une commission d'enquête, qui fasse en toute indépendance la lumière. Il faut que le Gouvernement comprenne enfin, que, si le mal est profond, il n'est pas sans remèdes, et qu'il dépend de lui, et de lui seul, de les appliquer. Sans doute, — et le Gouvernement le sait, — les sources de richesse d'un pays, à force d'être détournées et captées, se tarissent. C'est le cas de l'Inde. Il faudrait l'héroïsme d'arrêter les détournements.

La seconde revendication est du même plan que la première. Le Congrès insiste de toutes ses forces pour que le Gouvernement sépare enfin le pouvoir judiciaire du pouvoir exécutif. Il y a beau temps que cette réforme souvent promise, toujours ajournée, est mûre. Les jours sont meilleurs pour elle. Elle rallie aujourd'hui les suffrages officiels et indépendants, tant dans l'Inde qu'en Angleterre, où lord Habhouse, sir W. Wedderburn ont signé en sa faveur une pétition que le secrétaire d'Etat a transmise au vice-roi. Comprenez bien l'intérêt de cette réforme pour l'Inde. Un administrateur anglo-indien réunit en ses mains les pouvoirs d'un préfet, d'un procureur, d'un juge sans appel. Il accuse, condamne, exécute. C'est l'état de siège en permanence. Je ne parle pas des fantaisies de satrape qui, en l'absence de contrôle, ont libre cours. Le danger, c'est l'ignorance du fonctionnaire. Parti pris ou dédain, il se garde du « natif » comme d'un être immonde, ou inexistant. Il le connaît, par la police! Et le voilà livré pieds et poings liés aux rapports faux, aux délations, aux maladroites d'agents subalternes!

Le Congrès s'occupe ensuite des réformes sociales et du problème de l'enseignement. Sur le premier point, l'Inde a beaucoup à faire. Les Congressistes sentent le profond contraste qu'il y a entre leurs aspirations et la condition véritable de la société indienne. Ils sentent qu'il ne sera possible de parler d'émancipation politique que lorsque l'émancipation des mœurs rétrogrades et retardataires aura été un fait accompli. Aussi, travaillent-ils activement dans ce sens. Le président du Congrès lui-même, Chandavarkar, a prêché d'exemple en négligeant toutes les superstitions matrimoniales du peuple hindou. D'autres personnes ont imité son mépris, et quelque petite que puisse paraître cette réforme elle est très significative: la vieille société indienne est attaquée à sa base.

L'enseignement technique et professionnel est presque nul dans l'Inde. Les Anglais qui considèrent la colonie comme un débouché naturel des produits de la métropole, n'en veulent point. Aussi, lord Curzon n'a-t-il jamais donné suite aux innombrables plaintes qui lui sont parvenues à ce sujet. Mais le Congrès provoque des événements inattendus: un riche indien de Bombay prend à sa charge les frais de construction d'un Institut scientifique; il fait don au Gouvernement de plusieurs millions; il institue une commission pour l'élaboration du programme d'études à suivre. L'enseignement technique se trouve ainsi fondé.

* * *

Cette agitation ces revendications, cette orientation vers le besoin d'agir d'un peuple encore fataliste et mystique, pétri d'indifférence et d'apathie, ne peuvent pas passer inaperçues. L'Inde remue. Au lendemain des victoires japonaises l'exode assez notable d'étudiants indiens vers le Japon s'accroît et Lord Curzon, dit-on, s'en inquiéta. Il faut bien, n'est-ce pas? que le Gouvernement britannique surveille l'éclosion et la croissance de tant de tendances nouvelles qu'il affectait d'ignorer hier, qu'il dédaigne aujourd'hui et qu'il combattra systématiquement demain. S'il ne s'en émeut pas encore outre mesure c'est qu'il connaît la lenteur légendaire du peuple hindou sur lequel rien ne saurait avoir d'action hormis les siècles... et les cataclysmes. En vérité, ce que les Anglais devraient combattre c'est moins l'agitation intérieure des Indes, que le périlleux impérialisme de leurs alliés d'Extrême-Orient.

LOUIS FLERI.

LETTRES DE PARIS

LA VERTU GOBINIENNE (*).

Il est fâcheux pour Gobineau que son œuvre soit devenue célèbre chez nous au moment même où la philosophie des races n'est plus guère en faveur. Les sociologues aujourd'hui s'efforcent de substituer à la notion de *race* la notion de *peuple*; les mentalités collectives leur semblent résulter de la coexistence actuelle d'individus soumis aux mêmes conditions psychologiques beaucoup plus que des prédispositions anciennes. Si vous leur objectez la persistance opiniâtre de la race juive, ils vous répondent que cette apparente exception ne fait que confirmer la règle. Les Juifs, en effet, — consultez l'histoire — n'ont pas été accueillis par les autres peuples; ils n'ont pu se fondre avec les autres collectivités: aussi ont-ils gardé après l'éparpillement quelques-uns des caractères qui les constituaient jadis à l'état de peuple.

La philosophie des races s'est peu à peu détraquée, en ces années dernières. On lui a fait de terribles objections. Elle n'est plus à présent défendue que par des polémistes qui l'exploitent pour des travaux étrangers à la sociologie et par des politiciens médiocres.

Ainsi, notre époque n'est pas favorable à Gobineau. Il y a, dans son œuvre, un déchet considérable. Le Gobinisme en souffrira. Mais, d'autre part, il n'est que juste de constater que, si l'*Essai* contient l'affirmation la plus catégorique de l'ethnologie, on y trouve aussi la plupart des arguments les meilleurs qui puissent être formulés contre

(*) Voir la *Revue Internationale d'Égypte* du mois dernier.

la permanence des caractères ethniques. En effet, Gobineau affirme l'excellence absolue des races pures ; mais il démontre que les races ne restent pas pures, qu'elles s'altèrent incessamment et que leur mélange, l'oblitération de leurs qualités natives, leur progressive et perpétuelle corruption sont les lois mêmes de l'Histoire. Il y eut des races ; il n'y en a plus. Gobineau le proclame avec tristesse, mais il le proclame. C'est la raison de son pessimisme, mais il est pessimiste résolument.

Aux races anciennes se substituent des groupements nouveaux où les races sont mêlées. Ces groupements sont des peuples. A bien lire l'*Essai*, un sociologue y aperçoit une philosophie des peuples mélancoliquement établie sur le regret des races disparues.

Gobineau paraît avoir de plus en plus renoncé aux races. Après l'*Essai*, qu'on étudie par exemple les *Pléiades*. On verra que l'essentiel n'était pas, pour Gobineau, de formuler une doctrine ethnologique. L'essentiel était, pour lui, de donner une base solide à une philosophie inégalitaire. Il a cru, d'abord, opportun d'expliquer et de légitimer l'universelle inégalité des hommes par l'inégalité des races ; mais il en vint à n'attribuer d'importance qu'à l'inégalité des individus.

« Il y aurait,—dit Laudon, dans les *Pléiades*,—il y aurait, aujourd'hui, de par le monde, un certain nombre de personnes, hommes, femmes, enfants, de toutes nations possibles dans l'individualité desquels les atomes les plus précieux de leurs plus précieux ancêtres auraient réussi à se réunir, en expulsant ce que des intrus ns fâcheuses y auraient apporté de mélanges stupéfiants ou énerstants pendant des séries plus ou moins longues de générations précédentes, et il en résulterait qu'en fait ces gens-là, dans quelque situation sociale que le Ciel les ait fait naître, seraient les vrais survivants des hommes de Rolton, et voire des Amâles et des Mérovinges ? ... »

« Evidemment ! ... » répond Nore.

J'aime beaucoup l'intrépidité de cet « évidemment ».

L'explication que donne Laudon n'a guère d'autre intérêt que de rattacher, coûte que coûte, la philosophie des *filz de rois* (et la morale du *surhomme*) à la philosophie des races. Le stratagème est ingénieux ; mais il n'est qu'un stratagème dialectique. Gobineau se contente d'avoir trouvé cette transition. Je ne me figure pas qu'il ait jamais songé à développer scientifiquement cette théorie. Ce n'est pas une théorie ; ce serait plutôt un mythe, un symbole, une hypo-

thèse quelconque. Il ne veut que poser la doctrine de l'inégalité des hommes.

Cela, c'est le fond essentiel de son système.

Les philosophes du XVIII^e siècle ont affirmé, ont ressassé que tous les hommes naissent égaux. Ils ont déploré les circonstances ultérieures qui introduisent l'inégalité parmi les hommes. La déclaration des droits de l'homme et du citoyen décida que tous les hommes seraient dorénavant égaux devant la loi, parceque d'abord les philosophes avaient dit que tous les hommes étaient égaux devant la nature.

Pendant le cours du XIX^e siècle, l'idée égalitaire, en dépit de quelques tribulations, a fait d'immenses progrès. Elle a suscité le fouriérisme et le saint-simonisme ; elle a produit le socialisme qui aujourd'hui se croit à la veille de triompher et qui, en tout cas, est menaçant.

Les adversaires les plus résolus de la propagande socialiste n'osent pas, en général, démentir le principe égalitaire qui est le point de départ du socialisme. Ils répondent que cette doctrine, fort belle, n'est qu'une utopie, dangereuse à ce titre. Ils refusent d'admettre que, dans la pratique, le communisme soit réalisable. Ils en indiquent les périls et les inconvénients. Ils insinuent que l'humanité n'est point encore mûre pour une telle réforme,—et que nous ne sommes pas prêts ! ... Mais n'osent pas objecter que substantiellement tout cela est faux, vu que les hommes sont, par nature, inégaux entre eux.

Gobineau, lui, l'a osé. Il eut cette vaillance,—ou ce cynisme, si l'on veut.

Et l'on s'explique, pour peu que l'on y songe, le mauvais accueil que reçut son œuvre. Il formulait une doctrine aristocratique au moment où se répandait la démocratie. Il allait à l'encontre de l'idéologie qui avait alors le plus de faveur. Il n'était pas de son temps.

Pour lutter avantageusement, ou seulement pour être entendu de ses contemporains, il eût fallu que Gobineau entrât dans la querelle des partis, qu'il fût orateur et politicien. Il eût fallu qu'il groupât autour de lui des intérêts et des foules. Encore risquait-il d'être débordé. Mais il se contenta d'écrire et de publier des livres. Ses livres n'eurent pas de succès ; presque personne ne les lut et sa pensée y demeura négligée de tous, inefficace.

*
* *

Quel avenir attend le gobinisme? Il serait difficile de le dire. Les prophéties ne se réalisent pas souvent.

Mais, ce qu'on ne peut nier, c'est qu'à l'heure actuelle Gobineau a ses lecteurs, ses partisans, sa clientèle. Il les doit au progrès inquiétant de l'idée égalitaire, comme jadis le progrès de l'idée égalitaire rendait inévitable son insuccès.

Pourquoi? C'est que l'idée égalitaire, — si j'ose employer cette expression triviale, — va un peu loin! Comme elle séduisait, naguère, elle effraye aujourd'hui.

De bons esprits et des cœurs généreux virent avec satisfaction que l'on se préoccupait du sort des classes laborieuses, que l'on améliorerait la vie ouvrière, que l'on protégeait par de prudentes lois sociales les pauvres gens. Mais ils voient avec épouvante la surenchère électorale exagérer ces intentions excellentes; ils voient l'idée égalitaire sévir redoutablement, briser toutes les hiérarchies, affoler les masses. Ils voient un pays, — le nôtre, — s'éprendre si bien de cette idéologie aventureuse qu'il en omet les réalités concrètes, les conditions impérieuses de la vie d'un grand peuple.

Il n'est pas encore démontré que l'idée égalitaire, si jamais elle réalise son programme, établisse l'ordre. Mais, en attendant, elle produit le désordre. Si tous les hommes sont égaux, qu'allez-vous me parler d'obéissance, de respect, de subordination? ... Je ne dis pas que ce raisonnement sommaire soit valable et j'entends que les socialistes le repousseront comme une caricature de leur système. Mais ce raisonnement, bon ou mauvais, on le fait; comment ne le ferait-on pas, quand il est spécieux et quand il favorise si commodément les vellétés d'un chacun?... Le socialisme, s'il aboutissait, organiserait l'universelle régularité; provisoirement, il ne crée que l'anarchie.

Secundo, il n'est pas encore démontré que l'idée égalitaire réussisse jamais à faire régner une admirable entente de tous les peuples. Mais, en attendant, elle menace d'affaiblir singulièrement la nation où elle se propage par trop. Si tous les hommes sont égaux, tous les hommes sont frères; et qu'allez-vous me parler de frontières, de traditions nationales de patrie? ... Ce raisonnement vaut ce qu'il vaut. Il a de quoi plaire: le patriotisme exige de tous les citoyens de durs et coûteux sacrifices; comment n'y

pas renoncer, de cœur allègre, si les philosophes en outre vous affirment que ce n'est là que préjugé ? ... Alors on néglige la défense nationale, — sans seulement songer qu'un peuple qui aurait une belle idéologie ferait bien de construire autour de formidables fortifications et d'y mettre des canons protecteurs !...

Désordre à l'intérieur, affaiblissement au dehors, voilà les conséquences fâcheuses de l'idée égalitaire pour une nation qui lui permet de s'exalter.

Eh ! bien, parmi mes contemporains et mes compatriotes j'en connais qui savent bon gré à Gobineau de démentir l'idée égalitaire. Ils ne sont pas nietzschéens pour cela et ne réclament pas effrontément leurs droits de surhommes ; ils ne disent pas qu'ils sont des fils de rois ; mais ils constatent les dangers — et la niaiserie peut-être — de l'égalitarisme à outrance et ils considéreraient comme avant'ageux qu'un sage gobinisme se répandit en France pour contrebalancer les effets de la propagande socialiste.

*
* *

Un second mérite de Gobineau, si je ne me trompe, est celui-ci. Nous souffrons d'une fausse idée évolutionniste. Certes, Darwin fut un savant circonspect ; et il suffit de lire ses mémoires pour vérifier qu'il se gardait, quant à lui, des imprudences que ses successeurs ont commises. Il désirait que l'on ne vit en son système qu'une hypothèse d'histoire naturelle, et il insistait sur le caractère hypothétique de la chose. Mais nous eûmes les Darwiniens, naturalistes ou philosophes ; et, eux, ne furent pas circonspects. Autant Darwin était précautionneux, autant ils furent hasardeux. Ils ont transformé cette hypothèse d'histoire naturelle en une loi universelle, catégorique, souveraine.

Parceque la cellule primitive (et notons, en passant, que Darwin ne s'est jamais aventuré jusqu'à cette cellule primitive unique), parceque la cellule primitive a fait un si beau chemin dans le cours des âges et parceque le singe est devenu homme, on pose en principe que l'histoire humaine évolue, elle aussi, vers le plus flatteur avenir.

La notion du progrès s'est métamorphosée sous l'influence de l'évolutionnisme jusqu'à n'être plus reconnaissable, tant nous la voyons aujourd'hui intolérante, dogmatique, sûre d'elle-même et insolente.

Ce que n'aiment pas nos idéologues, ils le nomment gaillardement préjugé d'un autre âge. Et, quand ils disent « d'un autre âge », ils entendent que c'est fini bel et bien, qu'il n'y faut plus songer, que c'est englouti dans les profondeurs du temps ainsi que les espèces disparues sont à jamais encloses dans le terrain tertiaire ou quaternaire. De là à regarder son adversaire politique comme un fossile, on devine qu'il n'y a pas loin. Les évolutionnistes ne sont pas des causeurs agréables.

Et puis, ce brillant avenir qu'ils annoncent à la pauvre humanité et qu'ils ornent de mille gentillesses les tente; et ils devancent les époques. Ce sera si beau que la patience leur manque. Et c'est si peu douteux, qu'on croit y être, en vérité!... Alors, l'humanitarisme, le pacifisme et tout ces doux rêves fleurissent.

Doux rêves périlleux!...

Remarquons-le, nous n'avons aucune raison sérieuse de penser que le pacifisme universel soit à la veille de régner sur la planète. Le souverain qui prit l'initiative très cordiale de réunir la conférence de La Haye s'est bientôt mis en guerre et n'en sort pas. Il n'était pas évident, l'autre jour, que l'Allemagne, l'Angleterre et la France n'allaient pas incendier et ensanglanter l'Europe: est-ce évident aujourd'hui?...

Mais qu'importe? En vertu des lois de l'évolution, la guerre en condamnée, — disent nos chers idéologues; — l'ère de la paix générale et définitive approche...

— Désarmons!... concluent-ils.

Ils recevront de terribles « roulées », qui les rappelleront à la conscience immédiate de la réalité vraie.

Gobineau a très bien noté les défauts d'un béate idée du progrès. Comme on l'ennuyait avec cette idée, il a décrit le progrès à rebours; il a opposé au fade tableau de l'humanité qui se bucolise le sinistre et peut-être plus authentique tableau de l'humanité qui s'avilit. L'homme descend du singe, — lui disait-on; — mais il répliquait avec impatience que non, que l'homme va au singe!...

*
* *

Je lui sais gré finalement d'avoir été pessimiste sans peur. Ah! qui énumérera les torts de l'optimisme?...

Le premier tort de l'optimisme, c'est, hélas! de ne correspondre pas à la réalité des faits. Eh! oui, si les choses humaines

étaient organisées le mieux du monde en vue de notre bonheur délicieux, il conviendrait alors d'être optimiste. Et même, il serait inutile de l'être: nous n'aurions qu'à jouir de notre félicité sans faire avec cela des doctrines. Mais, puisque les choses humaines sont organisées tout autrement, ou bien ne sont peut-être pas organisées du tout et, en tout cas, le sont indépendamment de nos commodités, nous sommes optimistes en pure perte; et, nous avons beau l'être, notre situation n'en est pas du tout améliorée.

La plupart des sottises que nos contemporains commettent, c'est l'optimisme qui les leur fait commettre. Il n'existe pas de doctrine plus sotte, plus pitoyable.

En résumé, Gobineau me paraît avoir démêlé dans l'idéologie de son temps les principaux sophismes qui, depuis lors, ont causé de graves dégâts. Il les a dénoncés; il a réagi contre eux autant qu'il lui était possible de le faire. Il ne les a pas détruits, et c'est dommage. S'il les avait détruits, il serait le plus grand homme des temps modernes. Il lui reste l'honneur de les avoir, ces sophismes-là, connus et combattus avec talent et avec abnégation.

Son œuvre, qui n'a point encore eu de résultats pratiques, sera peut-être efficace, un jour: elle le serait utilement.

ANDRÉ BEAUNIER.

LETTRES ITALIENNES.

IL ROMANZO IN PROVINCIA :

Aprile (GUICCIARDI FIASTRI). — *La felicità nel sonno* (GORGIERI CONTRI).

Firenze, 15 Giugno.

STIMATISSIMO SIG. DIRETTORE,

Le ho promesso qualche apprezzamento sul movimento letterario in Italia e, tardi ma a tempo, mantengo la parola, per non espormi a meritati rimproveri al mio arrivo costì.

In questi due ultimi più prolungati soggiorni a Firenze, ho potuto costatare un fatto già vagamente avvertito nei miei viaggi antecedenti: si sono fatti molti progressi, da noi, nel campo letterario.

Una pleiade di giovani autori—spesso giovani per modo di dire—lancia da ogni parte d'Italia una ricca messe di produzioni degna di lode; non più pallide e servili imitazioni di modelli stranieri, ma frutto genuino di semente nostrale. La lingua ha acquistato scioltezza e semplicità, e quella nitidezza di strumento forbito dall'uso quotidiano che le mancava, liberandosi a un tempo dalle pastoie del dialetto e dalla ricercatezza di chi non è abituato a parlare come scrive.

Data la decentralizzazione unica del nostro paese, quella sua conformazione speciale che ha creato tanti tipi diversi nelle varie regioni della penisola, gli scrittori, raccontando ciò che hanno veduto intorno a loro, hanno composto un vero caleidoscopio di quadri variopinti. E così abbiamo potuto conoscere la vita ligure e lombarda, napoletana o calabrese, l'ambiente veneto e toscano, l'animo siciliano e sardo. Ogni angolo, ogni lembo d'Italia, ha avuto i suoi illustratori.

Le grandi città, naturalmente, vantano maggior numero di novellieri e hanno ispirato maggior numero di opere importanti. Ma più interessanti ed istruttivi riescono gli autori che ci descrissero città di secondo o terzo ordine, racchiudenti costumi e tradizioni antiche e, per conseguenza, più caratteristiche e meno cosmopolite,

Alcune fra queste città conservano vestigia di grandezza passata, di tempi in cui erano capitali di ricchi stati principeschi—come Ferrara, Mantova o Modena—o si reggevano a repubblica indipendente—come Lucca, Siena, Pisa—e ne traggono un riflesso di gloria di cui si inorgogliscono i loro abitanti. Ma in quelle, come nelle altre di più modesto passato, la vita quotidiana conserva i caratteri particolari della provincia, variata solo in ciò che l'autonomia di secoli ha recato di speciale in ogni regione.

Istruttivo sarebbe studiare l'Italia dietro la scorta di questi libri, o piuttosto dei loro autori; studiare le caratteristiche di ogni provincia, le idee e le consuetudini dei loro abitanti, le assomiglianze e le divergenze, e trar fuori dall'insieme il tipo comune dell'Italiano formato da tali elementi. E basterebbe per giungere a questo scopo, leggere molti libri recenti, molti dei romanzi che incontrarono favore in Italia in questi ultimi anni.

Fra questi libri desidero farne conoscere due che mi han colpito per qualità intrinseche fuor del comune.

Gli autori, probabilmente sconosciuti l'uno all'altro, e diversi in tutto, sesso, ambiente, città nativa, si sono incontrati in questo, che hanno dato un medesimo sfondo di vita provinciale alla medesima storia d'amore.

Diversi sono i due racconti e diversamente si svolgono i fatti; ma l'amore e le sue pene, il contrasto fra il dovere e la passione, la tentazione e le sue lotte, formano la trama dell'uno e dell'altro, e l'ambiente della provincia la completa, poichè senza le aspirazioni insoddisfatte delle due eroine, senza il loro istintivo bisogno di atmosfera morale più ossigenata, meno violenti sarebbero riusciti gli assalti, meno gravi le conseguenze.

La provincia è la dimora più adatta per le nature calme e senza originalità, per quelle che amano la regola, il sentiero battuto, le limitazioni imposte dalla pubblica opinione, e che infine si attengono sempre alla lettera, non allo spirito di ogni legge promulgata. Ma per le altre, le anime dotate di forte individualità, le pastoie del convenzionalismo riescono insopportabili. Esse soffrono dello spirito livellatore che tarpa le ali alla fantasia e pone barriere all'espandersi di ogni iniziativa personale.

Poichè la provincia, depositaria gelosa delle tradizioni del passato, segue un codice di morale pratica che considera perfetto e combatte istintivamente tutto ciò che lo avversa, quasi che ne venisse minacciato l'edifizio sociale a cui serve di base. E perciò fu

sempre malmenata e detestata da novellieri e poeti, nemici naturali di ogni laccio o restrizione, nè valse a salvarla dai loro anatemi il fatto che, dopo tutto, essa compie una funzione non inutile di economia sociale, quella di frenatrice dei troppo focosi destrieri del progresso.

Aprile, il romanzo della Sig^{ra} Guicciardi Fiastri, ci conduce nella città di Reggio Emilia e nei suoi dintorni, e ci descrive con egual maestria la vita cittadina e campestre. Romanzo di simpatica attraentissima lettura, e co-ì fresco, così suggestivo dell'aprile da cui prende il nome, da lasciar quasi dietro di sè un profumo di primavera.

La Nonna dell'eroina potrebbe esser detta la provincia personificata. È una vecchia massaia borghese, ancor vegeta, robusta, attivissima; ha tutte le qualità e tutti i difetti del suo ceto e del suo centro. Onestà, rettitudine, operosità, economia, ristrettezza di vedute e intransigenza spietata per tutto ciò che non quadra esattamente col suo angusto concetto della vita. Essa non rispetta che la regola e il lavoro, detesta tutto ciò che le sembra ozio o sperdizio di denaro di forze o di tempo; e così disapprova non solo il lusso ma anche l'eleganza, non solo il dolce farniente ma lo studio di cose che giudica inutili, come la letteratura, la poesia e soprattutto l'arte della musica e del disegno, che considera un ozio elegante e perciò doppiamente biasimevole. È senza pietà per tutte le debolezze del cuore, e si mostra implacabile verso Giulia Lanza, l'amica di Rita, che dopo dieci anni di martirio presso un marito bisbetico e prepotente, abbandona con un amante il domicilio conjugale.

Rita, l'eroina, è una creatura bella e gentile, vera figlia prediletta dell'aprile, e così fresca che « sembra intrisa di sole... La pelle rosata, l'oro dei capelli, la dolcezza della bocca, lo splendore della sua giovinezza, e soprattutto quell'ovale paradisiaco delle guance, la facevano assomigliare all'angelico suonatore di liuto di Vittore Corpaccio ».

La Nonna l'ha raccolta orfanella nella sua prima infanzia, l'ha cresciuta con immenso amore, l'ha maritata a 17 anni col buon Emanuele Baggi, un giovane ingegnere in buone condizioni di fortuna, e l'ha poi sempre tenuta presso di sè. Nel nido caldo e ben riparato che le han formato l'amore della Nonna e del marito essa si è conservata fresca e semplice come una bambina. Intorno a lei tutti l'adorano, non le chiedono che di esser bella, sana e sorridente, di irraggiare la gioventù e la gioia intorno a sè.

Eppure tutta questa felicità riposa sopra una base falsa ; la sua vera natura è compressa, annichilita. Figlia di un pittore geniale che la Nonna ha malvolentieri accettato per genero e sempre detestato, tutto ignora del padre suo e non le è stato permesso di studiare il disegno per il quale ha ereditato disposizioni straordinarie. La sua istruzione è stata delle più sommarie malgrado le doti d'ingegno non comune che possiede, e tutte le sue energie sono state volte a lavori donneschi di cucito e di casa, senza però lasciarle la soddisfazione e la responsabilità della direzione domestica che la Nonna ha conservata tutta per sè.

Ma le forze latenti in quella natura ricca e vivace devono affermarsi al loro giorno e alla loro ora.

La Contessa Ronchetti, proprietaria della ricca tenuta di Bianello della quale si occupa il buon Emanuele, invita la giovane donna a farle visita ; Rita si trattiene due settimane nello splendido castello ; e in quell'ambiente tanto diverso dal suo, tanto più elevato per intelligenza eleganza raffinatezza di modi e di pensieri, essa ritrova il suo elemento naturale.

Incontra colà Aldo Ricci, giovane pittore di talento e gentiluomo compito... e la scintilla basta a sviluppare l'incendio.

L'amore irrompe in quell'anima conservatasi vergine e quasi infantile, l'amore invincibile e prepotente che l'avvolge tutta di una fiamma viva e penetrante, che risponde a tutte le aspirazioni indefinite della sua natura, che risveglia tutte le ataviche idealità assopite in lei ...

Se la seducono le qualità naturali e acquisite dell'avvenente ed elegante gentiluomo, se l'affascina la sua conversazione ben nudrita e brillante, la sua intelligenza coltivata, è soprattutto l'arte sua che la conquide, che l'avvicina a lui, quell'arte del pittore per la quale era nata e della quale ode per la prima volta parlare con rispetto e competenza.

Da Aldo Ricci apprende che suo padre era stato un artista di grandi promesse, troppo presto rapito alla sua gloria, e che il Comune di Reggio aveva acquistato un suo quadro per il Museo nel quale essa mai aveva messo il piede.

Uniti da queste memorie e dalle affinità elettive delle loro nature, Aldo Ricci e Rita sono presi l'uno per l'altro di una profonda passione; quella stessa passione che aveva costretto 30 anni prima la Nonna ad accettare per genero il detestato pittore.

Ma ahimè! in Rita questo sentimento è un delitto ; essa non può,

come la madre sua, ascoltarne la voce prepotente, nè lasciarla scorrere nel suo cuore quale un fiume maestoso nel suo letto profondo; può solo lasciarla precipitare come un torrente impetuoso che tutto atterra sul suo passaggio e porta seco la rovina e la morte...

Permetterà essa, la dolce e mite creatura, il dilagare del torrente minaccioso, addenserà tante rovine intorno a lei?

La lotta tra l'amore e il dovere è descritta con arte provetta; noi contiamo i palpiti di quel povero cuore straziato, seguiamo ogni passo della *via crucis*. E intanto Bianello prende il posto della provincia ed è lumeggiato in pieno, Bianello la bellissima terra Matildica, venuta per diritto di eredità a donna Francesca, una Matilde rediviva di alte, eccelse, rare virtù—e impariamo a conoscere tutta quella regione sulla quale l'antico Castello di Canossa si erge ancora maestosamente, pieno delle memorie della grande Contessa, di Enrico IV, di Papa Gregorio.

« Chi vuole intendere la terra emiliana, dice l'antrice, la riguardi a primavera, al suo primo schiudersi. L'Aprile ne è il Dio vivificatore... ».

Rita personifica l'Aprile della terra emiliana, come la Nonna ne personifica la provincia, ne ha l'ingenua freschezza, il fascino ammaliatore, ed anche il fuoco latente che si sprigiona in lampi e saette all'ora della tempesta.

Ma essa è nobile e generosa; non può, non deve addolorare coloro che l'amano tanto! La Nonna l'ha, in realtà, sacrificata; il marito non può comprenderla, ma ambidue sono così buoni con lei, l'han sempre circondata di tanta tenerezza! Essa non ha la giustificazione di Giulia Lanza, l'abbandono per parte sua sarebbe un tradimento, una vera ingratitudine...

La morale di Rita, o piuttosto della Sig^{ra} Guicciardi Fiastrì, è larga e umana; non si appoggia su doveri convenzionali nè leggi scritte, non teme nè il peccato nè l'opinione pubblica. Ma se scusa tutti gli oppressi che rompono le loro catene, condanna severamente chi manca a doveri reali e sacrosanti...

Rita non cederà. Ma se l'anima è forte, la carne è debole; può resistere alla tentazione, ma muore di questa resistenza. Il cuore che ha appreso ad accelerare i suoi palpiti nell'incanto della nascente passione, continua a palpitare con morbosa frequenza nello strazio della lotta e della rinuncia... La prova è troppo aspra per lei, l'idolo di tanti cuori cresciuto nella bambagia, l'ingenua e fresca figlia dell'Aprile... E al primo anniversario della sua visita a Bianello, al

ritorno della primavera, essa cade morta sulla olezzante terra fiorita, il grembo pieno di violette colte poc'anzi da lei...

...Tutt'altrimenti si svolge, ma con eguale maestria e talento, il romanzo di Gorgieri Contri, *La Felicità nel sonno*.

Essa ci trasporta a Lucca e non più in mezzo alla bonaria, volgare borghesia che circonda la Nonna di Rita, ma in piena aristocrazia, una delle più chiuse e più antiquate d'Italia.

La Contessa Simonetta, l'eroina, si aggira in una società tra feudale e monacale, tutta dedicata a pratiche religiose, nemica di ogni innovazione, ove le figlie baciano ancora la mano alle madri e danno loro del lei, ove ci si sforza in ogni modo di marcare, non di diminuire, le distanze che corrono tra classe e classe, di conservare quanto più è possibile le gerarchie antiche. Qui la provincia comincia dalle classi superiori e forse più provinciali vi appaiono i nobili che i plebei.

La Contessa Simonetta ha 33 anni ed un marito di 55; ha trascorso una vita uniforme e vuota nella nativa città, e quantunque ci si annoi mortalmente, non ha osato nemmeno desiderare di cambiarla quando l'occasione se ne è presentata. Si è sempre rinchiusa macchinalmente in una pietà austera e nei doveri fastidiosi che nessun raggio di amore ha illuminato. Nata Alderinghi, di nobiltà antichissima e cresciuta nello storico palazzo della sua famiglia, ne è stata scacciata, adolescente, per la rovina e il suicidio del padre, e la povertà l'ha indotta ad accettare la mano del prefetto, tanto più vecchio e meno nobile di lei. Nel suo salotto si riceve molto e ci si annoia anche di più, nè essa sa trovare distrazioni di alcun genere; per esempio: « La sua pietà le interdiceva la lettura di certi libri, il suo ingegno vivo e arguto le faceva spiacere quelli che avrebbe potuto leggere ».

In quell'ambiente antidiluviano capita a un tratto un giovane segretario di prefettura, di 22 anni: « Mai avrebbe potuto immaginare una città così cheta, così spirante un alito di rinuncia e di pace... »

Per ozio, per noia, per vanità, seduce la Contessa Simonetta e questa cede con incredibile, fulminea facilità...

Eppure è pia e onesta, animata da sentimenti retti e generosi, eppure è per natura casta e fredda... Ma la sua virtù è fatta di ritrosia e di ignoranza, forse soprattutto di assenza di tentazione; la vita non le ha dato nessuna forza reale, non l'ha armata per nessuna lotta. E la sua caduta ha qualcosa di incosciente e di fatale.

Gli è che egli, il giovane segretario forestiero, porta seco un soffio di aria primaverile, egli parla con vivacità e colore, sa ridere di un riso schietto e gaio, sa muoversi con giovanile baldanza e soprattutto osa parlare di amore...

L'idillio si svolge alla Gigliola, la villa antica degli Alderinghi ricomprata dal prefetto, e per la Contessa Simonetta come per Rita, la campagna fiorita compie l'ufficio di tentatore e toglie le ferze col languore dolce e voluttuoso delle sue aiuole odorose.

Breve però l'illusione, tremendo il risveglio; ben presto essa comprende il suo errore! Essa ha amato un essere immaginario, foggiate dalla sua fantasia; l'essere reale, quello che l'ha perduta, non ha nessuna delle qualità che essa gli prestava, è un egoista, cinico e vanitoso, che non l'ha mai amata.

Allora, presa da un immenso scoraggiamento, essa vuole cercare « La felicità nel sonno » e chiedere alla morte l'eterno oblio...

Ma l'arma che impugna, la pistola stessa con la quale si è ucciso suo padre, è guasta e arrugginita. Il colpo fallisce, non le trapassa il cuore ma le porta via l'anulare della mano destra. — Essa non attenderà di nuovo alla sua vita, la sopporterà ormai, col marchio visibile del suo peccato nella mano mutilata, con la ferita più profonda in cuore, espiando un momento di errore e di passione con una intiera esistenza di dolore e di rimorso.

N. SIERRA.

LETTRES ALLEMANDES.

*Le culte de Schiller cent ans après sa mort. — Les éditions du centenaire.
La philosophie de Zarathustra devant la critique scientifique.*

Lorsque Schiller écrivait en 1795, comme les lecteurs de cette revue ont pu le voir dans les *Notes et Critiques*, « je suis sûr que dans cent ans on me lira comme aujourd'hui ! » il s'abusait singulièrement.

Schiller n'a prévu, pour son bonheur, ni l'Allemagne de Bismarck, ni celle de Nietzsche, car rien n'est plus contraire à l'expansion des sentiments humains qui débordent dans l'*Ode à la Joie*, que la glorification de la force brutale qu'ont professé pendant un demi-siècle le plus grand homme d'Etat de l'Allemagne et le plus suivi de ses philosophes. Il en résulte que, dès la seconde moitié du XIX^e siècle, l'auteur de *Wallenstein* et de *Guillaume Tell* n'a été tenu nulle part en si médiocre estime que dans sa patrie. L'enquête ouverte par *Das Literarische Echo*, l'excellente revue littéraire qui consacre au centenaire tout un brillant *Schiller-Heft*, est on ne peut plus suggestive sur ce point. Un grand nombre d'esthètes allemands ne se gênent pas pour traiter l'auteur des *Brigands* en petit monsieur dont on n'a pas à tenir compte, et, ce qui est plus grave, des écrivains et des artistes sérieux, comme Léo Berg, Mauthner, Bleibtren, Muther etc. ne reconnaissent plus à Schiller qu'une valeur historique.

Rien d'étonnant d'ailleurs à ce que le bismarckisme soit l'ennemi de l'inspiration humanitaire et libérale du génie de Schiller ; nous le voyons dans les aveux de M.M. Busse, Rodenberg, Von Wollzoden et autres qui avouent avoir longtemps méconnu l'auteur de la *Cloche*, pour lui revenir tardivement.

Je regrette beaucoup que l'*Echo* littéraire ne nous ait pas donné l'avis de Sudermann et surtout de Hauptmann, qui ont depuis longtemps secoué le joug de la philosophie de la poigne...

Et en effet, à mesure que l'homme deviendra de plus en plus un frère pour son prochain, plus il se rapprochera du noble génie de Schiller, plus il sera capable de comprendre sa poésie enthousiaste et son théâtre épris de liberté.

Georges Sand a eu l'intuition de la vérité lorsqu'elle a dit à la fille du poète : « Nous avons tous en nous quelque chose de l'enthousiasme de Schiller ! ».... La poésie sera enthousiaste ou elle ne sera pas. Celle de Schiller ne se refroidira point, et c'est pourquoi elle ne peut mourir. En vain les esthètes allemands se flattent-ils de pallier leur ignorance de l'œuvre de Schiller en exaltant le culte qu'ils portent à Goethe. Le poète olympien eût d'ailleurs repoussé un hommage qui lui est rendu au détriment de l'émule qu'il a prisé si fort, ainsi qu'on le voit dans sa correspondance, et il eût protesté en faveur du grand méconnu.

Sainte-Beuve ne dit-il pas explicitement : « Une statue élevée à Weimar et due au talent de Rietschel, nous montre Goethe rayonnant et heureux, imposant et doux, discernant la couronne à Schiller, qui debout à côté de lui la reçoit de sa main, presque sans y penser, le front inspiré et rêveur. Schiller a mérité la couronne, mais c'est Goethe qui la lui donne, et à quiconque la mérite, il la donnera ». Il est certain qu'il ne la donnera jamais à celui qui se vante de n'avoir pas lu une seule ligne de Schiller... Du reste quelle est l'œuvre née sous le régime bismarckien et inspirée par la philosophie de Nietzsche qui puisse supporter la comparaison avec la moindre des poésies de l'auteur de *Kabale und Liebe* ?

Je ne vous parlerai pas des fêtes du centenaire dont les détails vous ont été communiqués par la presse quotidienne, mais tous ceux qui aiment le chantre de *Jeanne d'Arc*, me sauront gré de glaner un peu dans la *Schiller Litteratur* que les fêtes en l'honneur du poète ont fait naître.

En premier lieu, je dois signaler l'édition du centenaire des œuvres du grand poète publiée par la librairie Cotta (1). D'emblée le regard est attiré et charmé par la simplicité de bon goût de cette édition ; pas de luxe criard ; l'œuvre du grand poète n'apparaît point revêtue d'une couverture flamboyante, ainsi qu'il arrive trop souvent dans ces publications de circonstance, comme si l'im-

(1) *Schillers Saemtliche Werke, Saekular-Ausgabe in sechzehn Baenden*. Stuttgart and Berlin, J. G. Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger.

portant n'était pas le verbe du maître, mais les ornements dont on surcharge le texte.... L'édition du centenaire s'attache au contraire à donner le texte dans toute sa pureté tel qu'il est sorti de la plume de l'auteur. Chacun des seize volumes qui la composent est accompagné d'annotations dues aux critiques les plus versés dans la connaissance des œuvres de Schiller, tels que M.M. von der Hellen, Richard Weissenfels, Erich Schmidt, Julius Petersen, Jacob Minor, etc. etc... Ces commentateurs distingués, loin de nous fatiguer par des détails fastidieux, nous font entrer plus profondément dans la pensée de l'auteur par d'intéressantes monographies qui nous permettent d'assister à l'éclosion de chaque pièce. Non seulement l'érudit y trouve son compte, mais le simple lecteur pénètre plus facilement une œuvre quand il connaît les événements qui l'ont fait naître, la place qu'elle occupe dans l'ensemble des productions du poète et dans la littérature allemande.

Si je n'aime pas les fioritures graphiques dans une édition complète et jubilaire qui doit satisfaire à des exigences littéraires d'un autre ordre, je goûte beaucoup au contraire l'illustration, quand elle accompagne une œuvre isolée et surtout le « Guillaume-Tell » de Schiller. Ainsi les 59 reproductions d'après les fresques de la chapelle de Tell, les études et les tableaux du peintre balois Ernst Stückelberg, qui ornent l'édition de « Guillaume Tell » publiée à l'occasion des fêtes (1), ne sont nullement des fioritures mais des documents qui complètent et commentent le texte. C'est une étude littéraire en images. Ce beau livre me transporte à Altdorf, et devant ces illustrations si vivantes, en lisant les vers de Schiller, je me crois de nouveau dans la patrie de Tell, assistant à une de ces représentations que les compatriotes du héros légendaire s'entendent si bien à organiser dans le décor où il *vit encore*, si problématique que soit son existence au point de vue rigoureux de l'histoire.

*
* *

J'ai dit plus haut combien la philosophie de Zaratoustra est opposée à l'idéal moral et esthétique de Schiller. Je reviens là-dessus pour vous communiquer une admirable exposition de cette « métaphysique ressuscitée », que donne un savant russe, M. Dobrokhotoy, un de ces nombreux hommes de la pensée qui, en Russie, font tant

(1) *Wilhelm Tell*. Bielefeld-Leipzig, 1905. Verlag von Velhagen et Klasing.

d'efforts pour se délivrer des surhommes de la bureaucratie. On sait que la poétique « volonté de vivre » de Schopenhauer est devenue chez Nietzsche « la volonté de dominer », qui n'est autre chose qu'une tendance à s'élever au-dessus des autres, à s'efforcer de devenir un surhomme. On sait aujourd'hui que Nietzsche a emprunté sa célèbre théorie du surhomme à Gobineau. Cependant Goethe déjà parle de surhomme; et, avant lui, Herder.

Le seul but de la civilisation, selon Nietzsche, est l'existence de ce surhomme qui pour assurer sa suprématie ne doit s'arrêter à aucun des scrupules de la morale des esclaves. Eh bien! cette métaphysique n'est ni neuve, ni originale. La force de la volonté, l'individualisme ne sont nullement de nouvelles valeurs. Toutes les doctrines éthiques depuis Socrate jusqu'à Kant ont été fondées sur ces valeurs. Ce qui est nouveau chez Nietzsche, c'est que selon lui l'homme est gouverné non par la raison et la réflexion, mais par les instincts qu'il oppose à la raison.

Il ignore, ce métaphysicien, qui ne savait pas le premier mot des sciences naturelles, que les instincts en général sont nés et ont évolué sous l'influence de la raison et de l'expérience: Lamarck, Darwin, Wallace et d'autres nous en ont donné de nombreux exemples. L'instinct seul ne peut jamais sauver du danger et de la destruction. Où manquent l'expérience et la raison, nulle clairvoyance instinctive ne peut servir à rien. Les oiseaux, dans une des îles que Darwin a explorées, venaient se poser sur la bouche du canon de son fusil. L'instinct ne leur avait nullement révélé ce nouveau péril. On peut parler des limites de cette influence, des rapports entre l'instinct et la raison, mais toujours les opposer l'un à l'autre, c'est ne pas comprendre les plus simples choses, c'est professer une ignorance sereine.

On sait que d'après Nietzsche notre morale de troupeau de Panurge a engendré notre vie sociale servile au détriment de l'individualité et de l'originalité, que seule pourrait ressusciter une vie instinctive effrénée. Là encore Nietzsche manifeste une ignorance complète du sujet qu'il traite. Ce qui distingue les actes instinctifs, c'est précisément qu'ils sont entièrement dépourvus d'individualité et d'originalité, ils sont les mêmes pour tout un groupe d'animaux ou d'individus. Ainsi à l'époque des Védas, de la Bible et de l'Iliade nous voyons des représentants de races, de castes, de communes, mais nous ne voyons pas cette diversité de caractères individuels des temps modernes.

La physionomie intellectuelle des anciens surhommes, des despotes, n'a pas changé. De siècle en siècle les potentats héréditaires, de la Syrie, de Babylone, de la Perse, amoindris par l'excès du pouvoir et la satisfaction de leurs instincts, ne pouvaient se plier à aucune modification de leur manière de vivre.

Les bêtes féroces périssent par ce qu'il leur manque cet élément d'enlurance et de bonté que Nietzsche méprise. Les loups qui combattent vigoureusement pour avoir le droit de satisfaire librement leurs instincts de nutrition et de reproduction, sont exterminés partout, tandis que notre excellent ami le bon chien qui appartient à la même race que le redoutable carnassier, s'est conquis une situation privilégiée, et l'emporte partout sur les loups, grâce à son alliance avec l'homme.

Sans doute la civilisation n'offre pas uniquement des avantages, elle a des côtés fâcheux, mais il n'y a dans la vie humaine rien d'absolu.

Enfin l'aristocratie, devant laquelle Nietzsche est à genoux, n'est-elle pas aussi un troupeau, une caste, vouée, selon sa théorie, comme tous les troupeaux, à la dégénérescence? La civilisation a tout nivelé et empêche l'apparition de grandes individualités de sur-hommes. Pourtant, quelle que soit la force d'un Zoulou, il reste toujours un sauvage, et il serait ridicule de chercher de grandes individualités originales parmi les Peaux Rouges ou les peuplades de l'Afrique? C'est que l'apparition d'un génie n'est pas l'œuvre du hasard; sans les travaux de ses prédécesseurs et de ses contemporains, ses inventions ne pourraient pas se produire. Lavoisier n'aurait pas pu naître dans la France mérovingienne, ni Jean-Jacques Rousseau chez les Papous ou les Hottentots.

La machine à vapeur représente la somme totale de toute une série d'inventions dont chacune a demandé d'énormes efforts à plusieurs générations. Un Grec du temps de Périclès, fût-il encore cent fois plus génial qu'Archimède, n'aurait pas pu inventer la locomotive. Les grands hommes regardent l'avenir seulement de la hauteur où les a placés le passé, et ils élèvent des édifices de pierres qui, pendant de longs siècles, ont été travaillées par leurs obscurs ancêtres. Le facteur du progrès n'est pas l'individu isolé mais l'ensemble de tous les individus.

Dans son mépris de la foule, Nietzsche ne comprend pas que l'individu sans cette foule ne vaut rien, et que seulement cette dépendance multiple garantit l'indépendance individuelle, car aban-

donné à lui-même l'individu n'est pas capable de défendre son individualité.

Nietzsche se plaint de la domination de la religion de la pitié et de la compassion, de la morale des esclaves, mais quand cette morale d'esclave a-t-elle prédominé et joué le premier rôle en Europe? Maintenant comme autrefois, en Europe et partout, le pouvoir a toujours appartenu au maître, au sur-homme et jamais encore les esclaves n'ont eu la possibilité de faire triompher leur morale pour qu'on puisse la juger à l'œuvre. Il n'est pas exact non plus de dire que la morale de la pitié a été inventée par les esclaves à leur propre avantage. Les bases de cette morale ont leur origine dans le bouddhisme; elle est née aux Indes, non chez les esclaves, mais chez les maîtres, chez des conquérants qui ont soumis d'autres peuples et elle n'a pas été prêchée par un esclave, mais par un fils de roi, Bouddha.

Puis combien absurde est la thèse de Nietzsche que la vie, c'est la volonté de dominer! La nature ne connaît pas le pouvoir, c'est une idée abstraite qui n'a aucun sens en dehors de la civilisation humaine.

« Rien n'est vrai » dit Nietzsche. Fort bien, mais alors, pourquoi appeler la morale des esclaves, fausse, et la morale des maîtres, vraie? Et pourquoi dire qu'il faut inventer de « vraies » valeurs éthiques, et pourquoi engager l'humanité à réaliser l'idéal du « vrai » homme, c'est-à-dire du sur-homme?

En réalité, la philosophie de Nietzsche est ancienne et réactionnaire; le chantre du sur-homme, sorte de fauve humain, de la guerre et de la force, a concentré en lui tous les préjugés de caste de l'Allemagne féodale du XIX^e siècle; avec lui, le bien devient le mal, le vrai devient le faux, la moralité devient l'immoralité. Pour être conséquent avec lui-même, il aurait dû refaire les commandements, mettre « tu voleras » « tu tueras » au lieu de « tu ne déroberas point » et « tu ne tueras pas ».

Puis, si les thèses de notre morale de troupeau sont des erreurs, pourquoi les antithèses de Nietzsche seraient-elles des vérités?

Mais comment expliquer le succès de cette philosophie? Avant tout par l'individualisme poétisé et exalté que Nietzsche oppose comme système philosophique au collectivisme, à cette doctrine en laquelle a mis son espoir la foule, cette « matière première de la nature ».

En Allemagne comme dans toute l'Europe, le socialisme s'est

développé, a reçu une base scientifique, et, ce qui a paru surtout dangereux aux Junkers et à la bourgeoisie, il a conquis la confiance des masses. Aussi la classe dominante a-t-elle cherché une philosophie qui justifie ses prérogatives. Nietzsche a donné cette philosophie. Il dit aux exploités et aux exploités que la dépendance des uns et la domination des autres sont l'expression d'une loi naturelle en dehors de la volonté des hommes, et la lutte contre cette loi est inutile et absurde.

Les hommes de bon sens ont tout de suite vu dans cette philosophie une rhétorique exubérante, un flot d'abstractions clinquantes, des théories vides de sens, d'images chimériques, de prétentions téméraires. Mais, en même temps, par ses allégories mystérieuses, ses problèmes et ses paradoxes, Nietzsche a troublé beaucoup de cerveaux qui n'ont pas été fortifiés par la rigoureuse discipline de la science. Plus d'un a trouvé commode d'abriter la pénurie de ses idées et la bassesse de ses appétits sous le manteau étincelant de cette philosophie paradoxale. Les ignorants, les flâneurs boulevardiers, les faiseurs d'esprit, les snobs et les snobinettes s'extasièrent et s'ébaudirent : « la science a fait faillite, et l'on peut en prendre à son aise avec cette gêneuse ».

Autrefois, il fallait dissimuler son éloignement pour elle, il fallait témoigner hypocritiquement de l'intérêt pour les vérités scientifiques, pour les découvertes des savants, et du respect pour les grands porte-paroles de l'humanité. Les aphorismes de Nietzsche, qui furent déclarés poétiques et inspirés, allèrent au cœur des dilettantes et les délivrèrent de cette gêne. La bourgeoisie rassasiée accepta cette théorie comme une alliée dans sa lutte contre les égaux et partagea le superbe mépris de la foule que professait le philosophe. Là réside la signification de cette philosophie et la raison de son succès. Elle est le dernier feu follet d'un passé qui se meurt, et que ceux qui se cramponnent à lui ont pris pour le flambeau de la vérité.

Non moins significatif est l'engouement des snobinettes pour ce philosophe dont la haine de la femme résume la misogynie de tous les âges : « Tu vas chez la femme ? dit ce nouveau Salomon, n'oublie pas ta cravache ! »

Et tout en prêchant la cravache pour la femme, on nous reproche notre morale d'esclave, à nous, qui avec le poète dont on fête le centenaire, proclamons tout haut :

« Ehret die Frauen ! Sie flechten und weben
Himmlische Rosen ins irdische Leben,
Flechten der Liebe beglückendes Band,
Und in der Grazie züchtigem Schleier
Nahren sie wachsam das ewige Feuer
Schoener Gefuehle mit heiliger Hand » (1).

J'ai consacré une grande partie de cette lettre à l'exposition de la philosophie de Zaratustra, car rien n'indique mieux la distance qui sépare « le pays des poètes et des penseurs », l'Allemagne de Schiller et de Kant de l'Allemagne nouvelle, celle de Bismarck et de Nietzsche.

MICHEL DELINES.

(1) Honorez les femmes ! Elles tressent et entrelacent les roses du ciel dans la vie terrestre ; elles tressent le lien fortuné de l'amour et sous le voile pudique de la grâce, elles nourrissent d'une main vigilante et sainte le feu éternel des nobles sentiments ».

(Poésies de Schiller, traduction de Régner. Paris, Hachette).

NOTES ET CRITIQUES.

LA SÉPARATION DES EGLISES ET DE L'ETAT.

Jamais sans doute une réforme aussi profonde n'a été discutée et votée avec autant de calme et de tranquillité que la séparation des Eglises et de l'Etat en France. Les opposants, ayant à leur tête M. Ribot qui a déployé un immense talent, ont lutté avec énergie devant la Chambre, mais jamais le ton de la discussion n'a dépassé les limites de la courtoisie. On a discuté la séparation de la même façon qu'on aurait discuté une loi budgétaire ou une loi commerciale et non pas comme s'il s'agissait de défendre ce que beaucoup considèrent comme un intérêt essentiel et vital pour la nation. On sentait déjà la résignation à l'inévitable.

C'est cependant le bouleversement complet dans les habitudes séculaires des Français, en même temps qu'un exemple pour les nations, exemple à suivre ou à éviter, selon le point de vue auquel on se place. Une étape décisive de la sécularisation de l'Etat.

Chose plus étrange encore il s'est trouvé des catholiques pour proclamer que la loi telle qu'elle était sortie des délibérations de la Chambre ne pouvait être considérée comme dangereuse pour le clergé et M. de Mun a célébré le vote par un *de profundis* éloquent. Si bien que le rapporteur M. Briand s'est vu appuyer par M. Deschanel au vote final, moqué par M. de Mun et blâmé par M. Clémenceau. C'est, on l'avouera, une singulière fortune pour le jeune et brillant député socialiste de la Loire.

M. Drumont a résumé ainsi son appréciation :

« La séparation de l'Eglise et de l'Etat est votée, du moins à la Chambre.

« C'est un gros événement social, et j'avoue franchement que je n'aurais pas cru les hommes qui nous gouvernent capables de commettre une bêtise pareille, un acte aussi préjudiciable à leurs intérêts.

« Théoriquement, on connaît nos opinions. Avec des catholiques comme Lacordaire et Montalembert, j'ai toujours pensé que la séparation pourrait être un bienfait pour l'Eglise, à laquelle elle rendrait cette liberté que le Concordat lui avait enlevée, en échange d'avantages matériels tout à fait disproportionnés avec ce que l'Etat exigeait de nos prêtres.

« C'est dire que la loi nouvelle m'apparaît surtout comme une manifestation de plus de l'affaiblissement de tout sens gouvernemental chez les représentants du régime actuel ».

Certes l'opinion de M. de Mun et de M. Drumont n'est pas celle de tous les catholiques ; tous n'estiment pas que « la bêtise » des républicains en cette occasion ne sera préjudiciable qu'à leurs intérêts, mais que de telles manifestations aient pu se produire aussi bien à la Chambre, au moment du vote final, que dans la presse, après le vote, démontre que les amendements introduits dans le texte primitif de la Commission ont donné à la loi de séparation une allure libérale que l'on reconnaît comme M. Deschanel, ou que l'on affecte d'exagérer comme M. de Mun et M. Drumont.

Enfin il n'est pas moins piquant de constater que ceux-là même qui ont réussi par leurs discours et par leurs votes à amender le fameux article 4 relatif aux pensions ecclésiastiques, c'est à dire ceux qui, en somme, ont donné à la loi le caractère qui la rend suspecte à M. Clémenceau, ont faussé compagnie au rapporteur au moment du vote sur l'ensemble. Eux qui ne voulaient pas la séparation ont fait la loi aux républicains qui la voulaient.

C'est une tactique dont peut-être un jour ces gens habiles n'auront pas lieu de s'enorgueillir devant leur parti. Quoi qu'il en soit et au milieu des circonstances les plus graves la Chambre a terminé son œuvre et le Sénat est appelé à en délibérer. Dans l'assemblée du Luxembourg on veut en finir avant le 1^{er} Janvier et ceux qui connaissent le terrain affirment que le vote ne fait aucun doute, malgré la nuée d'amendements qui vont pleuvoir de tous les côtés. Il y a plus de chance d'ailleurs pour que le Sénat suive M. Clémenceau qui veut atténuer le libéralisme de l'article 4 plutôt que les orateurs de la droite et du centre qui combattront le principe même de la réforme.

La séparation des Eglises et de l'Etat peut donc être considérée comme un fait à peu près accompli et lorsque le nouveau régime sera appliqué, l'expérience démontrera qui avait raison de M. Briand, de M. Clémenceau ou de M. de Mun.

Beaucoup de personnes, en attendant, se rallient à la formule de M. Anatole France : « *il n'y a pas pour l'Etat de mauvaise séparation ; il n'y en a pas de bonne pour l'Eglise* ».

+ + +

LES MOMIES ANIMALES DE L'ANCIENNE EGYPTE.

Pourquoi les anciens égyptiens, après avoir inventé la momification de leurs concitoyens en vue d'une conservation indéfinie qui leur permit d'attendre la résurrection ou la transformation future, momifiaient-ils avec autant de soin et par des procédés presque aussi parfaits, tous les animaux morts qui avaient vécu autour d'eux et non pas seulement certaines espèces considérées comme sacrées au dire d'Hérodote. Il leur fallait sans doute pour se livrer à de telles pratiques de sérieuses raisons religieuses ou philosophiques. Mais lesquelles ?

C'est la question que s'est posée M. le Docteur Lortet, Doyen de la faculté

de médecine de Lyon, qui depuis plus de vingt ans s'occupe de rechercher sur place les momies animales d'Égypte entassées par milliards dans les puits funéraires et les hypogées, ou bien dans les sables des nécropoles.

Une telle étude a, en outre, un intérêt au point de vue du transformisme, car il n'est pas indifférent de constater que la morphologie des êtres vivants, et notamment celle des vertébrés est restée la même, depuis des milliers d'années dans une région terrestre dont la climatologie paraît n'avoir subi aucun changement depuis l'époque reculée que les géologues appellent quaternaire.

Plusieurs fois M. le professeur Lortet a entretenu l'Institut du Caire de ses découvertes; il vient de les résumer dans un remarquable article paru dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 Mai 1905).

Grâce à l'appui précieux de M. Maspero et des autorités égyptiennes M. Lortet a pu examiner une énorme quantité de momies animales et grâce à lui une salle du nouveau musée du Caire est consacrée aux animaux contemporains des anciennes dynasties. Rien de plus curieux que les détails donnés à leur sujet par le savant français que nous ne pouvons malheureusement pas suivre dans tous les développements qu'il donne à son travail.

Résumons seulement quelques notions qui donneront, sans doute, à nos lecteurs une idée suffisante du sujet traité par M. Lortet.

Tous les animaux, avons nous dit, se retrouvent dans les fouilles, tous sauf les vaches dont les corps étaient jetés au Nil, et les ânes qui avaient sans doute le même sort sans qu'on puisse s'en expliquer la raison.

Les quantités des momies animales sont fabuleuses et pendant longtemps elles ont servi de combustible dans les sucreries de la Haute-Égypte où l'on a brûlé une foule de bœufs momifiés. Une nécropole de singes a été découverte par M. Lortet cette année même dans les nombreux vallons situés au Sud de la vallée des Reines.

De tout cela il résulte bien que les Égyptiens momifiaient tous les animaux qui vivaient autour d'eux, sauf les exceptions signalées. Ce qu'il a été dépensé de toile de lin pour entourer les momies humaines ainsi que celles des animaux représente des chiffres fantastiques. D'après M. Lortet pour habiller une momie humaine, il faut au moins 70 mètres d'une toile large de 30 centimètres. Pour les momies des bœufs, on employait près de 200 mètres d'une toile de même largeur. Les tisserands de ce temps-là ne risquaient guère de chômer.

A quelle fin ce peuple si intelligent s'est-il donc livré à cette pratique?

M. Lortet croit avoir trouvé la clef de l'énigme et il paraît être dans la vérité.

Les Égyptiens croyaient à la transmigration de l'âme humaine dans le corps des animaux et là dessus Hérodote est très explicite: «Les Égyptiens, dit-il, sont les premiers qui aient parlé de cette doctrine selon laquelle l'âme humaine est immortelle et, après la destruction du corps, entre toujours en un autre être naissant. Lorsqu'elle a parcouru tous les animaux de la terre, de la mer, et tous les oiseaux, elle rentre dans le corps humain; le circuit complet dure trois mille ans.

L'âme restait à côté du corps du riche momifié selon les rites, caché profondément sous terre dans une chambre funéraire admirablement dissimulée, à l'abri des atteintes de l'air et des tentatives criminelles des hommes.

Quant aux pauvres gens grossièrement momifiés et insuffisamment protégés, leurs âmes passaient dans un animal quelconque et successivement pendant un cycle de trois mille ans. Hérodote a dit : « l'âme entre dans un être naissant » et alors s'explique la momification d'êtres à peine nés tels ces jeunes alevins du poisson *lates* soigneusement embaumés dans des sphères creuses retrouvées par M. Lortet.

Mais notre savant compatriote se promet de poursuivre ses travaux dans la Haute-Egypte, à Abydos, à Behnesa, l'antique Oxyrrhynchos, à Thèbes surtout où les galeries souterraines doivent renfermer des richesses inconnues, parmi lesquelles se trouveront certainement d'autres espèces animales momifiées.

C'est avec passion que M. le professeur Lortet se livre à ces études ; c'est avec le plus vif intérêt que nous suivrons ces découvertes. Il nous est particulièrement agréable de constater que la terre d'Egypte, si féconde en richesses scientifiques, n'a jamais cessé d'être fouillée par des savants français continuateurs de leurs illustres devanciers de l'Expédition d'Egypte.

Et puisque nous évoquons le souvenir des savants de l'Expédition, ajoutons ce complément à l'article de M. Lortet.

Dans le rapport présenté au nom du Muséum d'histoire naturelle par Lacépède, Cuvier et Lamarck sur les collections zoologiques et zootomiques recueillies en Egypte par Etienne Geoffroy de St. Hilaire de 1798 à 1801, on lisait ceci :

« On ne peut maîtriser les élans de son imagination, lorsqu'on voit encore, conservé avec ses moindres os, ses moindres poils, et parfaitement reconnaissable, tel animal qui avait, il y a deux ou trois mille ans, dans Thèbes ou dans Memphis, des prêtres et des autels. »

Et les rapporteurs ajoutaient ;

« Comme il sera intéressant de voir un jour rangés sur trois lignes, et ces animaux d'aujourd'hui, et ces autres déjà si anciens, et ceux enfin, d'une origine incomparablement plus reculée, que recèlent des tombeaux mieux fermés, ces montagnes qu'étendirent sur eux les épouvantables catastrophes de notre globe. »

« Depuis longtemps on désirait savoir, disaient-ils enfin, *si les espèces changent de forme par la suite des temps.* » Là, le rédacteur du rapport Lacépède, placé entre Cuvier et Lamarck, s'arrête prudemment sans oser conclure.

« Il a fallu, écrivait Isidore Geoffroy, le fils d'Etienne, tous les travaux de Geoffroy Saint Hilaire de 1828 à 1835, ajoutés aux matériaux qu'il rapportait en 1802, pour que nous soyons en droit de dire : — Non, les animaux de l'Egypte n'ont pas sensiblement varié depuis trois mille ans ; et pourtant les espèces sont variables ».

M. Lortet est en train de réaliser le vœux des savants de 1802. Il continue et complète l'œuvre d'Etienne Geoffroy Saint Hilaire,

R. C.

+ + +

Coins d'Égypte ignorés, par M. ALBERT GAYET.

M. Albert Gayet travaille à mettre l'Égypte à la mode. Il ne néglige aucun moyen de réclame — dans le bon sens du mot s'entend — et de séduisantes danses de l'Opéra lui ont prêté leur concours suggestif pour faire revivre, devant des auditoires choisies, les mystères des cultes de l'antique Égypte. Et puis M. Albert Gayet a retrouvé la momie de la célèbre courtisane Thaïs, il l'a emportée sans que le service des antiquités du Caire se soit montré le moins du monde jaloux de cet enlèvement, de sorte que Paris la possède aujourd'hui. Bien des gens doivent penser, sur les bords de la Seine, que cet égyptologue spécialiste fera bientôt pâlir la gloire de Mariette et la renommée de M. Maspero. Quoi qu'il en soit, grâce à son activité, M. Gayet a trouvé des fonds — pas assez certainement — pour continuer ses fouilles intéressantes à Antinoë et on peut compter sur lui pour de nouvelles trouvailles capables d'exciter l'intérêt des savants et la curiosité des parisiennes. Dans tous les cas l'Égypte ne perdra rien aux travaux du ravisseur de Thaïs, car beaucoup de ses auditeurs voudront sans doute venir, pendant la favorable saison, visiter Antinoë et autres lieux consacrés.

Pour ces touristes et aussi pour tous ceux qui aiment l'agrément dans la science, M. Albert Gayet vient de donner la seconde édition d'un livre dont nous recommandons la lecture aux gens du monde pour lequel il est spécialement écrit.

Les *Coins ignorés d'Égypte* renferment une série d'études sur les demeures des anachorètes et sur l'itinéraire des croisades.

L'auteur possède un don extraordinairement développé de vision. Il ne décrit pas, il évoque ; de telle sorte qu'après avoir lu son livre on peut se demander si des désillusions n'attendent pas les voyageurs qui seraient tentés de vérifier sur place ses descriptions.

Voici un exemple de cette méthode toute intuitive. M. Gayet est à Assiout et de là il se dirige vers les carrières :

« Ce que je suis venu demander à ce désert, c'est une retraite de silence, où personne ne se hasarde, et où je me suis complu déjà, la grotte de Saint Jean Lycopis ». Suit le récit de l'excursion à travers les rochers, puis M. Gayet arrive dans une sorte de caverne ; je transcris :

« Pourtant la caverne s'enfonce plus avant encore, sous la montagne et par une nouvelle brèche je me trouve soudain dans une salle attenante à l'un des hypogées voisins.

« Le temps de m'arrêter pour m'orienter et voilà que, par une petite lucarne percée sur une galerie latérale, j'entrevois une pièce, baignée de clair obscur, au plafond bas, porté sur des piliers rectangulaires, méthodiquement espacés. Ce n'est pas la grotte abrupte des ermites, bien que l'un d'eux ait, à n'en pas douter, habité là ; mais l'appartement funèbre d'un Osirien, à peine modifié par la

présence du solitaire. L'ordonnance première *n'a subi d'autre remaniement* que l'établissement d'absidioles, dont la principale se creuse juste au dessus de moi. Des gradins la précèdent et se prolongent en larges bancs, *qui furent sans doute* le lit de repos de l'anachorète ».

L'auteur se demande ensuite « quelles impressions éprouvait ce dernier à cette place ? »

Vous allez le savoir si vous suivez cet attachant récit, car M. Gayet devine que l'anachorète n'a pu manquer d'éprouver les impressions qu'il a, lui même, ressenties ; ces impressions les voici :

« Un rayon semblable à celui de tout à l'heure arrive, si pâle, qu'il parvient à peine à trouer l'obscurité. Il s'allonge cependant ; il touche à la paroi du fond, que je n'avais pas encore distinguée. Il ondule, apportant la vie. Et voilà que sur la muraille une forme se détache ; une figure de femme, comme transparente sous des voiles de gaze blanche, d'où sa gorge émerge nue, surchargée de lourds colliers. Dans le halo de lumière tremblotante d'où elle se dégage peu à peu *elle semble se mouvoir* ; un bras, visible tout à l'heure, a disparu ; *un autre* maintenant *s'avance* en un geste d'accueil, tendant une fleur... ».

« Et la vie du saint s'évoque à son tour, à cette fenêtre... cette même lueur venait renouveler pour lui le mystère des résurrections journalières... ».

Un autre exemple de la manière de M. Gayet. Il s'agit cette fois de l'itinéraire des croisades : Damiette, Mansourah.

« De quels regards avaient-ils contemplé ces sanctuaires et ces images, les preux qui ne croyaient rencontrer dans ce pays d'infidèles que temples d'idolatrie ?

« ... Je crois le revoir encore le défilé des prisonniers, Dancœns, Tyrnésiens, Tuecriens... ».

« Oui je crois revoir toute cette fantasmagorie... ».

« Et je crois les revoir à leur tour les péripéties des batailles... ».

« J'ai tenu du moins à refaire le chemin parcouru par le Saint Roi, après sa reddition, et à explorer, une fois encore, dans cette Mansourah, témoin de sa captivité, la trace de sa présence. »

Hélas la rage du modernisme a tout bouleversé. M. Gayet le constate avec amertume. Fort heureusement il n'en est pas autrement gêné dans ses évocations :

« *Selon toute vraisemblance* ces salles à demi écroulées, où grouillent des teinturiers et des tisserands, firent partie du palais de Chadjarat-ed-Dorr et avec elles *ressuscite* l'une des pages de l'histoire des croisades . . . ».

Il faut s'arrêter ; nous en avons assez cité pour montrer quel magicien est M. Gayet. Ou s'expliquera mieux le titre de son livre *Coins d'Égypte ignorés*. Ignorés pour tous, mais non pour lui. On comprendra aussi quel attrait exercent ses récits tout à fait personnels où il est, seul, toujours en tête-à-tête avec les paysages d'Égypte qu'il interroge et qui lui répondent avec une docilité que rien ne lasse.

Pour lui le sable s'anime ; les pierres parlent ; les tombeaux s'entrouvrent et livrent les secrets de la mort ; les palais sortent réédifiés des ruines ou même

du néant; les longues théories des danseuses, des prêtres, des guerriers défilent devant ses yeux éblouis; il cause avec les anachorètes dont il connaît les pensées; il a devisé avec les courtisanes et assisté à leur conversion, prenant en pitié les romanciers qui les ont indignement travesties en vulgaires amoureuses, et pour éveiller et faire revivre tout ce monde il lui suffit de la clarté d'un rayon de soleil qui se joue à travers une fenêtre; ou même de la lueur de la lune enveloppant de sa symbolique pâleur le long ruban du fleuve qui reçut le corps dépecé d'Osiris et qui porta la barque d'Isis poursuivant les lambeaux épars du cadavre de la victime de Set, jusqu'à ce qu'elle eût repêché le cœur du dieu.

Combien devons-nous savoir gré à M. Gayet de n'avoir pas gardé pour lui seul ces impressions de l'Égypte ignorée des gens sans imagination!

Quel impresario pour le comité des fêtes du Caire et quel metteur en scène pour les représentations à organiser dans les ruines de la Haute Égypte!

D'aucuns pourront prétendre — nous sommes incompetents — que tout cela n'est qu'une science de fantaisie, nous répondrons que c'est en tout cas de la science amusante et bien personnelle.

R. C.

+ + +

Picrate et Siméon, par ANDRÉ BEAUNIER, Eug. Fasquelle, édit.

Parlant pour la première fois d'André Beaunier dans cette Revue dont il a certainement fait une partie de la fortune, on comprendra que je saisisse l'excuse de l'apparition de son dernier livre pour présenter à ceux qui l'ignoraient dans ce pays son œuvre toute entière. Si je ne fais que mentionner pour y renvoyer le lecteur curieux des ouvrages tels que les *Dupont-Leterrier* et les *Bonshommes de Paris*, je voudrais m'attarder davantage sur un livre de critique poétique, *La Poésie nouvelle* qui contient, bien plus que les testaments anecdotiques des déserteurs du Symbolisme, l'appréciation la plus compréhensive et la plus probe de l'œuvre des poètes d'aujourd'hui. On ne discute plus le Symbolisme: il a produit des œuvres qui n'ont laissé survivre glorieusement de tout le Parnasse que les *Trophées* et de tout le Romantisme lyrique que *la Légende des siècles*; à lui se rattachent Alfred de Vigny, Gérard de Nerval et Baudelaire; il a ravivé la poésie qui se mourait d'anémie et de fatigue; il a détrôné le Naturalisme; enfin, il a institué le vers-libre. Il faut lire les pages sincères que Beaunier consacre à l'œuvre du Symbolisme en général et au vers-libre en particulier. D'autres, certes, ont compris comme lui; d'autres n'ont pas montré la naïve intransigeance de Catulle Mendès et de Sully Prudhomme; mais nul parmi ceux qui furent en butte aux sottises et aux inepties des critiques officiels n'oubliera les exégèses intelligentes, intuitives et enthousiastes d'André Beaunier. Depuis, il s'est plaint d'avoir trop espéré du vers-libre; le vers-libre, a-t-il avoué, disparaît peu à peu. Mais il ne faisait là que se calomnier gratuitement en calomniant les jeunes poètes qui partout, à Paris, à Lille, à Toulouse, à Lyon,

à l'étranger, ont adopté la prosodie symboliste, ont accentué ses qualités, l'ont émondée de quelques-uns de ses défauts.

Le dernier ouvrage de Beaunier, *Pierate et Siméon* est un livre d'hier. Il a paru il y a déjà quelques mois, mais il ne semble pas qu'on puisse lui préférer aucun des ouvrages similaires qui ont vu le jour depuis. Similaires? Vaguement. Ce roman d'idées fait partie d'une littérature restreinte et encore très originale. Egalement éloigné de toutes les conceptions actuelles du roman, du conte, de l'aventure, de la nouvelle et du dialogue philosophique, dédaigneux de l'étiquette psychologique, n'admettant que l'intrigue strictement nécessaire et englobant, par contre, l'illustration de la presque totalité des pensées modernes, on ne saurait dignement le comparer qu'aux ouvrages de Camille Mauclair. D'une fréquentation plus saine, cependant, parce que moins métaphysique, plus au courant des derniers faits scientifiques, moins enclin par cela même à tout expliquer, *Pierate et Siméon* porte, néanmoins, même dans son fond, la marque d'une originalité indiscutable. Un souci de faire neuf, d'esquiver la banalité commune, soutient l'œuvre entière de Beaunier. Ce livre en est la preuve spéciale. Qu'un cul-de-jatte et un cocher, élevés différemment au-dessus du niveau de la mer, plus bas et plus haut en même temps que le reste des hommes, se fassent deux conceptions qui se complètent de la vie, cela n'est pas seulement l'histoire refaite et amplifiée de *l'Aveugle et du Paralytique*, ni une trouvaille spirituelle et ingénieuse, ni encore un symbole trop clair. Cela a une des proportions d'un véritable événement littéraire, car s'il a fallu du courage pour rompre naguère avec les personnages dont le cœur à compartiments faisait les délices des Bourgets de la fin du siècle dernier, il fallait beaucoup d'audace imaginative pour rompre avec les esthètes, les déséquilibrés, les exaltés, les immoralistes, les impulsifs et tous les héros maladroits qui leur succédèrent. Cela, sans redescendre dans l'ornière du naturalisme pour y relever les lessiveuses à jamais mortes et les mineurs qui couvrent leur gloire. Si *Pierate* est cul-de-jatte, si *Siméon* est cocher, sachez qu'il ne faut en accuser que l'inégalité sociale, car l'un et l'autre possèdent une instruction générale digne d'un meilleur sort et discuteraient fort bien, tel jour, avec M. Brunetière. Voilà enfin un pauvre et un automédon comme on les voudrait; objets de notre désir, ils ne peuvent guère être invraisemblables: la démocratie nous les devait bien. Disons-nous qu'ils sont authentiques, pris sur la vie, puisqu'aussi bien ils ne manquent pas d'avoir leurs faiblesses et leurs défauts, leurs ignorances, leurs intraséances, leurs ridicules et leurs douleurs. Ils sont pétris en tout cas d'humanité moyenne et réelle. S'ils pleurent, ils versent des larmes; s'ils sont en colère, ils gesticulent et jettent de hauts cris; s'ils sont trahis par l'amour, ils deviennent tragiques; ils sont, devant le spectacle de la mort, fortement et irrémédiablement impressionnés. Ils n'ont pas des qualités ni des travers subtils. Est-ce qu'ils sont sceptiques, ironiques, dilettantes? Pas le moins du monde; ils ne sont qu'instruits et s'ils en savent aussi long que M. Bergeret ils ne s'expriment guère comme lui. On ne saurait d'ailleurs sérieusement les comparer avec ce dernier, mais le moins vraisemblable d'entr'eux n'est pas celui qu'on pense.

*
* *

La stérilité littéraire est une vertu bien démodée. Nous sommes loin des « affres » de Baudelaire et de « ce labeur de linguistique par lequel, quotidiennement, sanglotait de s'interrompre » la faculté poétique de Mallarmé. Chacun écrit partout, sème aux quatre vents, de janvier jusqu'à décembre; puis, sitôt l'an passé, les pages éparses sont réunies en volume. Le moindre écrit assume ainsi une importance imméritée, a la prétention de survivre, prend de faux airs de chef-d'œuvre. La dignité littéraire se perd, le souci de bien faire de même, comme aussi la probité du plus grand effort. Qu'une œuvre paraisse où l'on sent à chaque ligne le désir d'intéresser, de retenir le lecteur, voire de l'étonner — on crie aussitôt au manque de sincérité, à la facticité, à la prétention, au charlatanisme. Je ne voudrais pas que *Picrate et Siméon* échappât à ce sort. André Beaunier, critique littéraire, a certainement voulu écrire un livre modèle, meilleur que celui-ci ou celui-là, auquel on n'eût pu rien reprocher. A la lecture, la première et la dernière impressions sont telles et à un degré frappant. Je voudrais intensément ne pas me tromper, car, du coup, ce livre serait classé parmi les rares œuvres probes et méritoires d'une époque féconde en factums improvisés. Sa beauté, telle qu'elle nous apparaît, ne serait plus momentanée : lentement et solidement conçue par la volonté de l'artiste, elle serait alors douée de toutes les conditions qu'il faut pour défier les injures du temps.

LOUIS FLERI.

+ + +

Le Passé Vivant, par HENRI DE RÉGNIER.

La souplesse de cet esprit distingué est déconcertante et délicieuse. Il est parmi les intelligences les plus artistes d'aujourd'hui. Poète, c'est un évocateur des plus belles images et de plus difficiles nuances. Son vers plein d'allure et magnifique et tendre à la fois. Il a réconcilié en son œuvre le classicisme dont le caractère est l'ordre et le symbolisme moderne dont la caractéristique est une indépendance outrée. On pensera un jour qu'il fut le poète le plus significatif d'une époque où les poètes abondèrent — et en tous les sens!.. Prosateur il s'est trouvé qu'il était le fils intellectuel des siècles passés et surtout du plus charmant des siècles : le dix-huitième ! Il écrivait une langue, dont nous étions déshabitués et à laquelle nous ne fîmes aucune difficulté à nous habituer à nouveau, tant nous y reconnûmes l'excellence de ce génie latin riche et limpide, trempé d'un peu de génie gaulois, tant nous reconnûmes bien les inévitables traditions du pur génie français! ... Et c'était des histoires charmantes, qu'il nous contait chaque an et plusieurs fois par an, des histoires sensuelles, sentimentales, pittoresques et philosophiques. Elles étaient fringantes, pinçantes, ironiques, spirituelles — tristes quelquefois, de cette tristesse qui sourit, si émouvante et si amère... Il est assurément un de nos meilleurs conteurs. *La Double Maîtresse*, *Les Amants Singu-*

liers, Le Bon Plaisir, Le Mariage de Minuit, Les Vacances d'un Jeune Homme Sage, Les Rencontres de M. de Bréot, sont d'une lecture doucement et finement passionnante. Tout un passé de souvenirs intellectuels, s'y retrouve. Des images chères et connues se lèvent au coin des pages Rabelais et sa large philosophie, Voltaire et son mordant sourire, Saint-Simon et son impitoyable esprit et l'onctueux et terrible France et le caressant et sceptique Montaigne et quelques autres encore laissent flotter en cette œuvre un peu de leur âme qu'il a su comprendre et chérir... Henri de Régner, jusqu'aujourd'hui, conta en artiste surtout. Et voilà qu'en philosophe, en observateur, en intelligent traditionaliste il écrit une œuvre la plus romanesque qu'il ait encore produit et à la fois la plus substantielle. Une idée traditionaliste que la science moderne et positive n'a pu entamer se développe en un style précis et poétique, à travers une imagination splendide, et au milieu des plus riches visions d'art. Cette idée que nous sommes les fils de nos pères et que nous ne saurions échapper à l'envoûtement du passé, il l'associe à une aventure singulière. Et des faits eux-mêmes sort la troublante leçon. La liberté est un vain mot. Des écrivains de tempérament divers, d'éducation opposée, en ces dernières années, nous le donnent à entendre. Il y a des étapes qu'on ne brûle pas. Le passé, il faut s'en servir pour intensifier et élargir notre vie. En lui tournant le dos, en brisant délibérément nos lointaines attaches avec les ancêtres, nous nous retrouverons un jour si dévoyés, si dépaysés, parmi la Vie créée partout à l'image bienfaisante de la Mort, que sans force et sans courage et sans beauté nous trouverons à nos propres jours un goût âcre de cendre — et de désespoir.

Les Nuages, par YVAN STRANNIK

Ce nouveau livre d'Yvan Strannik est un beau conte d'imagination délicate et de sentimentalité subtile. Les livres de femmes généralement trop faciles, trop touffus — et trop prévus nous lassent à la fin. Vraiment on y trouve trop d'aisance et de fatuité et d'ignorance. Yvan Strannik, étrangère, de mentalité spéciale, érudite, artiste, intellectuelle et sensible est parmi les rares privilégiées qui ne gardent en littérature que les qualités de leur sexe. Beaucoup de délicatesse, de discrétion, d'élégance, une grande finesse, un goût pondéré, un esprit pénétrant, enfin un tact difficile et merveilleux. *Les Nuages* sont un récit psychologique si simple en sa forme qu'on est étonné de toutes les sensations qu'il accumule en nous. C'est un récit psychologique et ne vous en effrayez pas. Vous n'y trouverez aucune des dissertations rudes et monotones dont les romanciers « profonds » encombrant leurs histoires.. romanesques ! Vous y goûterez la joie de deviner un peu le sens de ce livre. Clair et d'une rare netteté en ses lignes, en ses observations, en ses paysages, il reste un peu mystérieux en son « fond ». C'est la psychologie insinuée, d'une âme féminine fière et discrète qui ne se livre pas, que l'auteur n'explique pas mais qu'il décrit telle qu'elle apparaît dans la vie, un peu hautaine, très calme dirait-on. Et cependant, à je ne sais

quoi de si tenu que je ne pourrai pas indiquer, cette âme se dévoile à nous, en silence. Sa digne misère sentimentale nous émeut d'avantage d'être devinée. Sa douleur cachée est belle. Cette femme a la beauté des marbres splendides en qui une âme fine et passionnée et douloureuse et orgueilleuse vivrait mystérieusement. A la vérité sentimentale s'ajoute la vérité des apparences. Peut-être que la Russie entrevue dans ces pages concises a un charme d'originalité que je ne trouve pas toujours dans les ouvrages évangéliques et socialistes dont le génie de Tolstoï a inondé le monde. Ne pensez pas que je suis excessif... Et puis Yvan Strannik écrit très bien avec une sécheresse et une précision inattendues.

En Marge des Vieux Livres, par JULES LEMAÎTRE.

Celui-là est tout-à fait un grand écrivain. Sa carrière harmonieuse et belle jusqu'en ses détours et replis, offre le spectacle d'une âme charmante et nombreuse, souple et complexe, perverse jadis par trop de raffinement, si simplifiée aujourd'hui et toujours d'une profondeur transparente. Elle est comme une eau claire au fond de laquelle nous regardons mille trésors, étonnés et doucement éblouis par tant de gentillesse unie à tant d'intelligence. Mais ce n'est pas le moment ni la place de tenter une étude complète de son œuvre et de son esprit... Sa séduction est suprême!... Critique le plus subtil, essayiste le plus ingénieux, auteur dramatique le plus psychologue, il est aussi le conteur le plus érudit. Et dans ses contes on retrouve le critique, l'essayiste, le poète et par dessus tout un homme infiniment avisé et infiniment bon. C'est en marge des livres fameux: *L'Iliade*, *L'Odyssee*, *L'Enéide*, *Les Evangiles*, *La Légende Dorée* qu'il dessine (car son style est vraiment du dessin et si pur!) ses rêveries morales et philosophiques avec une humeur tendre et narquoise où il y a des sourires humides dont on se demande si ce ne sont pas des larmes. Celui-là est tout-à-fait un grand écrivain. Sa pensée forte et précise, sous des attitudes de grâce nonchalante, son jugement sûr et pénétrant, son goût délicat, sa pondération spirituelle et cette langue si sobre et si « pleine » dont on aime jusqu'aux sournoises et voulues négligences font de lui un écrivain de la lignée des grands écrivains de France, non pas de ceux dont l'abondance, l'éclat, la richesse fastueuse et les « grandeurs de chairs » bousculent et gagnent impérieusement notre admiration, mais de ces autres écrivains, amis de la nuance, fins, élégants et qui s'insinuent et qui nous pénètrent plus profondément et plus longuement. Ce sont les artistes de la *ligne* pour les différencier des artistes de la *chair*. Jules Lemaître, Anatole France, Maurice Barrès dans un sens sont aussi grands que Paul Adam, Emile Zola, et même Balzac (je parle de l'art). Le génie français bifurque à un tournant. Rabelais d'une part, Racine, Voltaire de l'autre etc... dominent notre littérature prestigieuse, féconde et variée...

Propos Littéraires, (3^{me} série), par EMILE FAGUET.

M. Emile Faguet vient de publier la troisième série de ses *Propos Littéraires*. C'est un recueil d'articles et d'études dont quelques-uns remontent déjà à plu-

sieurs années... Emile Faguet est un homme heureux, acharné au travail, et qui doit goûter une volupté infinie dans ce labeur de « bénédictin laïque » — d'ailleurs très parisianisé. Il a l'intelligence la plus prodigieusement libre d'aujourd'hui. Il a un esprit compréhensif, vif, piquant. Il est incontestablement le critique le plus *objectif* de ce siècle. Cela fait que ses œuvres fortes et nourries nous passionnent malgré leur allure débridée et leur austère raison. Certes on aime mieux les causeries malicieuses de France, les spirituels paradoxes de Lemaître, mais je vous assure que nul mieux que Faguet n'analyse une œuvre, un livre ou un homme. C'est dans les « idées » qu'il est le critique insurpassable. La politique et la sociologie ont trouvé en lui le plus pénétrant des commentateurs — et le plus inventif! Là, il se dédommage. Par l'abondance ingénieuse de ces aperçus, par la richesse de ses arguments, par son imagination inépuisable, il apparaît comme le critique le plus lyrique que nous ayons. Et cela en dépit de ses sévères restrictions, de ses erreurs, et de son style inharmonieux, haletant, mais subtil, fortement expressif et sobre bien qu'insistant...

Jolie Personne... par ALBERT ERLANDE.

Nul n'écrit plus agréablement, aujourd'hui, en prose, que les poètes. Ils ont le verbe doux et parfumé. Des images nombreuses, un essaim varié d'images voltige autour de leurs inspirations. Ils n'écrivent pas toujours pour dire quelque chose. Souvent c'est pour fixer une vision, un souvenir ou pour chanter une chanson, sans plus. Les idées — ils en ont quelquefois, mais est-ce nécessaire? — ne les accablent pas. Ils restent légers, prêts à suivre dans le ciel le glissement silencieux des nuages, ou le vol rythmé des oiseaux. Ce sont des poètes. Ils n'ont pas besoin d'être cohérents ni même précis. On leur demande de nous bercer, de nous émouvoir ou de nous angoïsser par des musiques mystérieuses dont le sens nous échappe un peu. L'aveuglante clarté des mots qui expliquent, des phrases qui analysent, des pages qui commentent, ne pourrait que leur nuire. L'ombre amie est la complice habile qui s'insinue entre les mots, les phrases et les pages. Le charme obscur des poètes est dans leurs flottantes évocations. Les lignes trop nettes, les formes trop précises enlèvent à leurs œuvres la grâce si elles y mettent de l'intelligence. Ai-je l'air de me moquer?... Un poète — tenons compte, n'est-ce pas, des rares exceptions — surtout un poète d'aujourd'hui écrira très gentiment des romans qui seront des romans de poètes, ingénieux, originaux, un peu vagues et d'une simplicité vraiment trop mièvre. Jamais ils n'écriront une œuvre romanesque où l'intelligence aura plus de part ou tout autant que l'art. Ils soigneront leur style et leurs métaphores, laissant les fils de l'intrigue et de l'analyse se dénouer ou s'emmêler au hasard de leur imagination visiblement appliquée. La vérité humaine est d'ordre secondaire. Ils la plient aux exigences de leur talent... Vraiment nous serions mal venus de nous en plaindre. Avertis nous cherchons dans leurs livres ce que nous savons y trouver, une mosaïque de détails des plus jolis du monde, et de phrases les plus

habiles comme les plus expressives. Nous y cherchons un plaisir délicat de lettré et de sensitif. C'est énorme. Tout cela est dans ce petit livre nouveau du bon poète Albert Erlande: *Jolie personne...* L'histoire est simple, obscure comme il convient, mal composée comme il convient aussi. Mais elle est en outre pleine de la plus douloureuse sensibilité. Un peu de philosophie et de fatalité embue les pages. Et le monde qu'on y voit, on l'aperçoit à travers une intelligence juvénile qui a la faculté divine de s'étonner encore — et de nous étonner quelquefois. Bon poète, Albert Erlande deviendra peut-être un jour un bon romancier. Il n'est pour le moment que gentil. Mais que sa gentillesse est aimable? Elle dénote un talent sûr. Il n'est pas mauvais que les jeunes gens méprisent un peu le bon sens. La seule crainte c'est qu'ils ne continuent dans un âge plus mûr. Alors ils sont insupportables. L'art c'est la vérité entrevue à travers un tempérament. Et ce n'est point la vérité d'un tempérament...

GEORGES DUMANI.

+ + +

BARBAGALLO C. - *La Fine della Grecia antica*. - Bari, 1905. Laterza. - In 8° p. XVI, 531.

L'A. dichiara con franchezza di avere avuto la costante preoccupazione di esser letto, e certo, anche indipendentemente dai mezzi intrinseci impiegati per rendere il volume non acerbo al gusto nè indigesto, egli sarà letto da molti e per l'importanza dell'argomento e pei pregi intrinseci di trattazione e di forma. Poichè non è problema di piccol momento la decadenza degli Elleni, nè la ricerca delle cause che l'hanno determinata, opera che si dispensi di erudizione vasta e soda, elaborata e avvivata da una mente filosofica. Perciò il libro del Barbagallo, quale che sia il giudizio sul suo valore complessivo e definitivo, farà pensare quegli pure che nel metodo, o nei risultati, dissenta dall'autore, cui spetta lode sincera per il cosciente coraggio con cui ha affrontato l'arduo compito, senza dissimularsene le difficoltà, ma con tranquilla fiducia nelle proprie forze per superarle.

Nè a lui possono negarsi la preparazione filosofica, la cultura e l'ingegno necessari per trarsi con onore da simile impresa, e quindi è perfettamente inutile insistere sulla padronanza ch'egli dimostra del ricco per quanto frammentario materiale della tradizione; sulla facilità con cui lo integra ricorrendo alle analogie della storia moderna; sull'abilità con cui innesta nel suo dire le moltissime - forse troppe o troppo lunghe - citazioni di scritti altrui; sulla spontaneità dello stile un po' uniforme e rarissimamente - *naturam expellas furca* - retorico; sull'eleganza dell'eloquio non sempre purissimo o alieno da inutili neologismi.

L'A. pur essendo naturalmente convinto che il suo lavoro di sintesi pervade tutto l'organismo della vita greca, e che da tutte le manifestazioni di questa vita deve trarre gli elementi dimostrativi, presuppone, come data

e conosciuta, la storia della Grecia antica e passa senz'altro, anche prima di delinearci il *fatto* della decadenza, a dimostrare come siano state realmente tali quelle ch'egli ritiene le cause della decadenza degli Elleni. Le quali sono in ultima analisi: la schiavitù; l'imperialismo delle varie grandi potenze della penisola; la guerra; lo spostamento dei centri di produzione e di scambio determinato dalle conquiste di Alessandro Magno e dai nuovi regni che ne derivarono; la conquista romana. Se tale schema del libro contribuisce a dargli piuttosto il carattere di dimostrazione d'una o di varie tesi, che non quello di sintesi obbiettiva, riesce d'altro lato molto utile alla chiarezza del e idee. Si potrebbe osservare che schiavitù, guerra, imperialismo sono fenomeni troppo generali e comuni a tutti gli stati dell'antichità, e i due ultimi lo sono anche agli stati moderni, per poterne specializzare con frutto l'esame nella Grecia antica, ma la probabile risposta sarebbe che l'A. ritiene appunto che i vari popoli e la società intera non perderebbero più gli utili successivamente accumulati nel passato, quando fossero affatto eliminate le cause ch'egli sostiene aver determinato la decadenza *anche* della Grecia.

Pur facendo delle riserve sul dover convenire che le cause fissate dal Barbagallo siano state *sempre* o *sole* cause della rovina dell'Ellade, diciamo intanto ch'egli, con efficacia d'argomentazioni polemiche e con profusione di erudita cultura, analizza tutti gl'inconvenienti della schiavitù, cercando di dimostrare genericamente e nel caso speciale della Grecia, quanto al lavoro servile - costoso, improduttivo, contrario a ogni progresso dell'agricoltura e delle industrie, tendente all'accentramento della ricchezza, causa di depopolazione e di corruzione morale - sia preferibile il lavoro libero da considerarsi quindi, in opposizione a quello, elemento di prosperità e di grandezza.

I vari, contemporanei o successivi imperialismi di Atene, di Tebe, di Sparta, di Macedonia, tutti contribuirono - continua a esporre l'A. - alla rovina altrui e alla propria; nè minori effetti deleteri ebbe la guerra, fenomeno permanente può dirsi, nel mondo antico, la guerra di cui i danni generici il Barbagallo riscontra tutti in Atene e negli altri stati greci: rovina dell'agricoltura e del commercio, povertà pubblica e privata, turbolenze interne.

A facilitare il decadimento dell'Ellade contribuì potentemente - e qui entriamo nell'analisi di alcune cause specifiche - il formarsi delle nuove grandi monarchie derivate dall'impero universale d'Alessandro: l'impero seleucidico e il regno tolemaico determinarono un grave spostamento nelle sedi della produzione e del consumo, crearono nuove e potenti vie commerciali, cosicchè invece di essere tributari della Grecia, imposero anche a questa i loro prodotti.

Frattanto a dare un nuovo tracollo sopraggiungeva il predominio economico di Roma. Roma colma la misura della rovina, e l'A. tesse una fiera requisitoria contro l'imperialismo romano: l'organizzazione amministrativa delle provincie sarebbe stata un bieco brigantaggio sistematico, gli uomini

preposti a farla funzionare - i migliori - ladri senza scrupoli e senza coscienza. Da ultimo l'A. ci dipinge la Grecia ridotta nelle più deplorabili condizioni di decadenza materiale, morale, intellettuale.

Questo per sommi capi il contenuto del libro quale l'A. ha voluto che fosse; sarebbe perfettamente inutile indugiarsi nel dire quale noi o altri lo avrebbe voluto e come sarebbe stato opportuno a nostro giudizio tener conto di altre cause puramente ideali, le quali devono aver agito concomitantemente e con irreducibile reciproca relazione di fattore e prodotto, con quelle esclusivamente materiali analizzate dall'A., sarebbe inutile perchè, date abitudini mentali e di scuola e convinzioni diverse, la discussione si allargherebbe oltre i confini concessi a una recensione e lascerebbe ciascuno nella propria opinione. Ma tacendo d'ogni più generale principio metodico, si può osservare che l'A., certo in buona fede, abonda troppo nel citare le fonti letterarie antiche che servono a rafforzare il suo asserto, ma trascura completamente di esibirci le opinioni di coloro che la pensarono diversamente, nè si mostra troppo sereno nel giudicare talune persone - Cicerone ad esempio - o nello studiare taluni organismi - citeremo l'amministrazione romana in cui vede tutto e sempre nero. Una maggiore determinazione cronologica sarebbe stata desiderabile, perchè in verità non si afferra con lucida evidenza in quale periodo l'A. fa cominciare la decadenza della Grecia, e ci sembra che una più compiuta efficacia dimostrativa egli avrebbe raggiunto - poichè decadenza presuppone grandezza - se avesse anzitutto parlato di questa grandezza e delle sue cause, riuscendo a dimostrare che allora o non esistevano o per particolari condizioni non producevano gli effetti che produssero posteriormente, nè la schiavitù, nè la guerra, nè l'imperialismo.

D'altro lato, e per mala ventura fino ad oggi non è possibile, senza chiudere gli occhi alla realtà, eliminare il presupposto della guerra e dell'imperialismo, e allora, a parte singolarissime eccezioni eventualmente create da singolarissime condizioni, come potrebbe oggi o avrebbe potuto in altri tempi diventar grande e prosperare una nazione che avesse avuto tendenze assolutamente pacifiche e non espansioniste vivendo in mezzo ad altre nazioni di tendenze opposte?

Evidentemente sarebbe o sarebbe stata nel novero di *color che giammai non fur vivi*, perchè sarebbe ora e sarebbe stata allora assorbita da un'altra nazione più forte e meno scrupolosa. Cosicchè ogni fenomeno di decadenza di un popolo, e anche quello della Grecia antica, parrebbe dover essere prodotto da un meccanismo di cause, in cui entrino in determinate condizioni anche quelle studiate da Barbagallo, ma che in generale sia molto più complesso e complicato di quello ch'egli non lasci intendere.

Fino a che nel mondo dovranno viaggiare vasi di ferro e vasi di terra cotta, fa mestieri cercare di esser di ferro, fino a che ci saranno nazioni volenterose o bisognose di espandersi, per non rimanere soffocati, è inevitabile seguire la stessa via..... magari con la commedia della penetrazione

pacifica. Ma anche la penetrazione pacifica, e in generale lo sviluppo e il progresso di tutte le energie all'interno, il rispetto dei propri diritti e dei propri emigranti all'estero, la creazione d'interessi economici in territorio altrui, la diffusione dei propri commerci e della propria influenza morale non è possibile che a quegli stati i quali abbiano e facciano avere agli altri la coscienza della propria forza.

B.

REVUES FRANÇAISES.

La Revue des Idées, 15, Juillet.

— Un savant anglais M. Burke a annoncé tout récemment qu'il avait réussi à créer la vie, c'est à dire à provoquer la génération spontanée au moyen du radium, et sans le secours d'aucun germe vivant.

Depuis les fameuses discussions de Pouchet avec Pasteur on croyait la question de la génération «spontanée» tranchée définitivement. Se serait-on trompé et le radium aurait-il les propriétés que lui prête M. Burke ?

En deux mots voici ce que le savant anglais a observé :

En poursuivant ses études au Cavendish Laboratory de Cambridge sur la formation des agrégats moléculaires instables, notamment sur les corps phosphorescents, l'idée lui est venue de rechercher si des groupements dynamiquement instables pourraient être produits par l'action du radium sur des corps organiques. Il a donc préparé un bouillon de bœuf à la peptone et à la gélatine avec un peu de *el* ; il l'a fait stériliser ensuite et refroidir comme s'il voulait l'ensemencer avec quelques microbes, mais au lieu de microbes, il fit tomber un peu de bromure ou de chlorure de radium sur la couche de gélatine, dans un matras.

Le résultat a été que la gélatine présentée, au bout d'un certain temps, une apparence particulière, *celle de la gélatineensemencée*.

Il s'est formé, non des microbes, mais des corpuscules que M. Burke a appelé des *radiobes*. Si l'on stérilise à nouveau les radiobes disparaissent comme des microbes, mais à l'inverse, ils ressuscitent quelques jours après.

Que sont ces radiobes ?

M. Burke répond : ce sont évidemment quelque chose de plus que de simples agrégats, car ils sont susceptibles, non seulement de croissance, mais aussi de division, peut-être de reproduction et certainement de déchéance. Il considère les radiobes comme des corps colloïdes plutôt que cristallins et se rapprochant, par leur nature, plus des agrégats dynamiques que des agrégats statiques qui composent les cristaux. C'est de la matière qui se rapproche plus de la matière *vivante* que ne le font les cristaux.

Or ces faits avaient déjà été signalés par un savant français M. le Dr Raphaël Dubois dans plusieurs communications à la Société de Biologie et dans un précédent numéro de la *Revue des Idées*.

M. le D^r R. Dubois revient donc sur la question dans le numéro du 15 Juillet et il rapporte les résultats de quelques-unes de ses remarquables expériences. Ceux qui seront curieux d'entrer dans l'étude de ce problème nouveau d'un intérêt si considérable voudront lire les travaux du D^r R. Dubois.

Il nous suffira de dire que les radiobes de M. Burke que M. Dubois appelle *Eobes* (aurore de la vie) représentent l'état d'organisation et surtout de fonctionnement le plus analogue et peut-être le plus voisin de celui du *bioproteon* ou *matière vivante*.

« Il ne manque, dit-il, à ces corpuscules, pour être assimilables à des particules organisées vivantes, que la faculté de donner lieu à plusieurs générations successives d'être semblables à eux. Ils ne peuvent renaître que de leurs cendres et paraissent dépourvus de ce que j'ai appelé *l'énergie évolutive* ou *ancestrale*. »

La génération *spontanée* par le radium paraît donc à peu près démontrée.

— L'analyse de la note du D^r Dubois nous a entraîné trop loin pour que nous puissions donner une idée suffisante du travail du D^r Galippe sur *l'Hérédité des stigmates de dégénérescence et les familles souveraines*. C'est un chapitre d'une histoire complète que publiera prochainement en volume le D^r Galippe. Le chapitre publié par la *Revue des Idées* est consacré à la famille des Habsbourg. C'est une curieuse contribution à l'étude de l'hérédité et de la sélection pathologique.

— *L'Histoire des orchidées* par M. Noel Bernard traite du rôle des parasites (champignons filamenteux) dans l'évolution de cette famille des orchidées qui renferme tant de plantes gracieuses et originales. Pour spécial qu'il soit ce travail n'en est pas moins accessible à tous ceux qui ont quelques notions scientifiques. Sans la maladie qui tord et noue au tronc des arbres leurs greffes fantastiques, nos plus splendides orchidées n'arriveraient pas à épanouir dans l'air lourd des forêts tropicales leurs grappes de fleurs étranges prêtes à recevoir le concours des insectes pour un acte harmonieux et raffiné d'amour.

— M. Paul Gaston étudie la *Nature et la conception de la scrofule*.

— Les notes et analyses portent sur le livre de M. Charles Maurras, *l'Avenir de l'intelligence*, sur la Photographie en couleurs du spectre, négatives par transmission, sur Madagascar, sur les Civilisations anonymes, etc.

La *Revue des Idées*, nous essayons de le démontrer par nos trop courtes analyses, est le complément nécessaire de toutes les Revues. — Le prix d'abonnement pour l'Égypte est de 18 francs.

+ + +

Mercur de France, 1^{er} et 15 Juillet.

Quelques pages bien intéressantes sur *Laclos et Chamfort* de M. Caussy. L'auteur venge Chamfort des appréciations de Sainte Beuve qui, en 1851, — la date fait quelque chose à l'affaire — le maltraita fort.

« Chamfort, dit-il, aussi bien que Laclos et tant d'autres alors, avait pro-

nostiqué la Révolution. De cette prévision ne faisons pas un mérite à des gens qui ont tant travaillé à la réaliser : le mouvement de 89 eut ceci de particulier que, dès son début, avant qu'une goutte de sang fût versée, il était déjà la *Révolution*... Loin d'entrer comme Laclos, dans la Révolution pour en faire sa carrière, il n'attend d'elle que sa propre déchéance. Il applaudit, lui pensionné, à la suppression des pensions. Il écrit pour Mirabeau, lui académicien, et tant de fois lauréat académique, le fameux discours sur les académies. Et alors qu'il n'a plus pour vivre que des articles au *Mercur de France*, qu'il lui faut produire, depuis que cette publication ne sert plus de pensions à ses collaborateurs, il dénoue sa bourse de cuir, nous dit Garat, et verse aux caisses révolutionnaires les économies de vingt ans de labeur et de privations ».

« L'amertume » de Chamfort, dont on a tant parlé et qui sert de cliché lorsqu'il est question de l'auteur de *l'Eloge de Molière* et des *Produits de la civilisation perfectionnée*, doit être examinée de près et M. Caussy la réduit à sa vraie valeur.

— M. Remy de Gourmont nous conte une simple anecdote littéraire, sous ce titre: *Baudelaire et le Songe d'Athalie*. Que Baudelaire ait imité le songe d'Athalie et que cette imitation soit devenue les *Métamorphoses du Vampire*, voilà de quoi surprendre. Rien n'est pourtant plus véritable et M. Remy de Gourmont le démontre par le seul rapprochement des textes.

Les deux morceaux tournent exactement autour du même pivot.

... En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser
Et moi, je lui tendais les bras pour l'embrasser...

Quand elle eut de mes os sucé toute la moëlle
Et que languissamment je me tournai vers elle
Pour lui rendre un baiser d'amour...

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et trainés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entr'eux.

... Je ne vis plus
Qu'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus !
Je fermais les deux yeux dans ma froide épouvante....

Il n'y a ni plagiat, ni pastiche, ni emprunt, dit M. Remy de Gourmont. Ce n'est pas la transposition du tragique au comique ou l'inverse. Tout au plus pourrait-on y voir une sorte de parodie, mais tout à fait inavouée et que Baudelaire pouvait croire impénétrable.

— Dans ce même numéro (1^{er} Juillet) des lettres à *Félicien Rops* de Delvaux, de Silvestre, de Burty, etc., des vers de M. Le Carboneil, la suite des notes sur l'art japonais de Tei-San, des notes sur Moukden et la première partie d'un roman de M. Laurent Evrard: *Le Danger*.

*
* *

Dans la seconde livraison tout est à citer et à lire. D'abord un article de M. Emile Magne sur *l'Esthétique des villes*: voilà un sujet que les gens d'Égypte feraient bien d'étudier, eux qui s'occupent avec tant d'ardeur à enlaidir le Caire et les cités d'Égypte. Un article de M. Paul Louis sur la *Guerre et la Paix* — un autre de M. Jean Serc sur M. Jules Soury, le clérical athée, tombé dans le nationalisme après avoir écrit le *Bréviaire du matérialisme* et enfin, pour désillusionner les âmes sensibles, les révélations de M. Lafond à propos du dénouement de *Paul et Virginie*. Ce dénouement est faux ou tout au moins considérablement arrangé. Paul et Virginie se sont mariés et rien n'empêche de croire qu'ils ont eu beaucoup d'enfants. — Les vers dans ce numéro sont de M. Adolphe Retté, *Poèmes de la forêt*.

— M. J. C. Prod'homme étudie *Beethoven*, d'après ses « carnets de conversation ».

Ceux-ci viennent d'être publiés par M. Volkmann. On sait que Beethoven, devenu sourd, eut recours jusqu'à la fin de sa douloureuse existence à l'usage de l'écriture pour communiquer avec les personnes qui l'entouraient. Ces feuillets, recueillis, sont à la Bibliothèque royale de Berlin. Ils proviennent de la succession de Schindler, l'ami de Beethoven et son biographe. Les cahiers publiés par M. Volkmann sont inédits. C'est à peu près leur seul mérite, car ils ne nous apprennent pas grand' chose de nouveau sur le génial musicien, mais tout ce qui touche à Beethoven nous intéresse, même les plus infimes détails et à ce titre on lira les extraits des cahiers que reproduit M. Prod'homme.

— A lire toujours, les *Epilogues* de M. Remy de Gourmont, les correspondances et les revues de quinzaine.

+ + +

La Revue, 1^{er} et 15 Juillet.

Annonçons d'abord la fusion de la *Renaissance Latine*, fondée il a y quelques années par le prince de Brancovan, qui avait pris une place importante parmi les périodiques français avec la *Revue*. Ce qui atténuera les regrets causés par cette disparition c'est l'importance nouvelle que prend la *Revue* (ancienne "Revue des Revues") si intelligemment dirigée par M. Jean Finot.

— Il existe dans l'armée allemande une crise latente que décèlent certains symptômes mis en lumière par M. Reybel; une série d'incidents de plus en plus fréquents depuis 1890 semblent indiquer que le magnifique édifice militaire édifié par Guillaume I et Guillaume II se lézarde de tous côtés et les fissures s'élargissent tous les jours. En Allemagne même, le mot de *décadence* a été pro-

noué. Des esprits clairvoyants ont poussé des cris d'alarme. Dans de nombreuses brochures, dans les périodiques les maux sont dénoncés dont souffre cette armée sacro-sainte naguère aux yeux de tout bon patriote allemand. Les inquiétudes qui se font jour partout dans l'empire peuvent paraître amplement justifiées par les faits que dénoncent les Bilse, les Beyerlein et leurs imitateurs.

M. Reybel, dans son travail, étudie ces symptômes. L'armée allemande, support de la puissance impériale, est ébranlée par une crise, déchirée en deux tronçons : « d'un côté les gradés, de l'autre les soldats. La masse devient de plus en plus démocratique et échappe à ses chefs, les fils et les créatures des privilégiés. Le jour où ces derniers perdront leur pouvoir... » Mais ce jour est-il proche ?

— M. Gaston Bonnier, qui ne connaissait pas encore les expériences de M. Burke et qui ignorait évidemment les travaux de M. le Dr R. Dubois dont nous parlons plus haut, traite la question de la *Résurrection de la génération spontanée*. Le travail vient bien à son heure. C'est une préface.

— La suite du travail de M. Massis sur les procédés de travail d'Emile Zola, d'après des manuscrits, une étude de M. Faguet sur *Taine de 1870 à 1875* d'après la correspondance en cours de publication et le compte-rendu inédit des conversations tenues par Napoléon avec M. Littleton à bord du "Northumberland" en 1815 sont les principaux articles de la livraison du 1^{er} juillet.

Dans celle du 15 juillet M. G. Pellissier résume le mal qu'on a dit de l'Académie française sous ce titre : *Quelques vérités sur l'Académie française*. La matière n'est pas nouvelle et — chose à noter — jamais personne plus que les académiciens n'a médité de l'Académie.

— M. Stead nous donne quelques détails intéressants sur la *Presse enragée en Angleterre*. « Il y avait, dit-il, au 1^{er} Janvier 1904, en Angleterre et dans le pays de Galles, 117.199 personnes reconnues atteintes d'aliénation mentale... Or ces chiffres sont sans intérêt, lorsqu'on met en regard les statistiques autrement importantes qui n'ont jusqu'ici été ni recueillies ni publiées et qui pourraient nous apprendre combien de fous criminels, avec tendance au suicide, mais non encore déclarés aliénés, on pourrait rencontrer dans les bureaux des journaux de la Grande-Bretagne ».

M. Stead exagère peut-être un peu...

— Aux Archives nationales existent des cartons renfermant des lettres tombées "au rebut", égarées ou saisies, qui datent de la Révolution. Parmi ces lettres M. Paul Ginisty a retrouvé un certain nombre de papiers relatifs à des comédiens et des comédiennes, lettres d'amour et d'intrigues amoureuses, assez curieuses au point de vue des mœurs du temps. Il en publie des extraits.

Signalons encore des documents nouveaux sur les *Aventures du Cardinal de Richelieu et de la Duchesse d'Elbeuf* et une notice sur les *Bonaparte d'Amérique* par M. de Norvins.

Comme on le voit, il y a beaucoup à lire dans la *Revue* et chaque fascicule est fait pour retenir le lecteur.

+++

L'Art et les Artistes

Nous avons déjà attiré l'attention de nos lecteurs sur cette publication mensuelle consacrée à l'art ancien et moderne, qui paraît sous la direction de M. Armand Dayot.

Nous avons reçu les N^{os} 3 et 4 qui sont à la hauteur des deux premiers et qui classent définitivement *L'Art et les Artistes* au premier rang.

Par la beauté des reproductions, par le luxe de l'impression, par la valeur des études qu'ils contiennent ces deux numéros réalisent la perfection. Il faut ajouter que l'abonnement annuel pour l'Égypte est seulement de 20 francs

Le N^o 3 est consacré aux *Deux Salons*. Les notices sont de M M Maurice Guillemot, François Cruey, Leandre Vallat, Gustave Kahn et Sarradin.

Le sommaire du N^o 4 comprend : Une étude sur *Bernardin Pinturicchio*, le peintre des Borgia, par M. Georges Lafenestre, de l'Institut, l'éminent professeur au Collège de France ; les reproductions des œuvres principales du maître italien en rehaussent encore la valeur.

M. Maurice Guillemot nous fait connaître la vie et les œuvres d'un sculpteur américain *Andrew O'Connor*, auquel Paris a donné la grande naturalisation.

L'art de René Lalique est caractérisé des plus heureusement par M. Gustave Kahn et M. Armand Dayot consacre à *l'Histoire d'un tableau* une notice pleine d'enseignements. Il s'agit du tableau célèbre de Charles Hoffbauer « sur les toits », exposé au Salon de 1905, popularisé déjà par la photographie. C'est un point de départ que cette œuvre du jeune maître et en racontant les conditions d'exécution de ce tableau peint en une semaine, Armand Dayot a montré quels dons remarquables possédait M. Hoffbauer.

A chaque numéro de *L'Art et les Artistes* est annexé un supplément illustré qui n'est pas un des moindres attraits de la publication. Il contient, pour le numéro 4, les articles suivants : Le mois artistique, par Paul Steck, — les théâtres, par Gabriel Trarieux, — la musique, par Ferdinand Le Borne, — le mouvement artistique belge, par G. Vanzype, — l'art dans l'Allemagne du Nord, par Roland, — l'art dans la mode, par Lilia Roberts, etc.

 REVUES SUISSES.
Bibliothèque Universelle et Revue Suisse, Juillet.

La Macédoine et la question macédonienne par Michel Reader est résumé de deux ouvrages récents de M. Amphithéatrov et du professeur Milioukoff. Les deux écrivains russes ne sont ni l'un ni l'autre partisans de la domination moscovite dans la presqu'île Balkanique. Tous deux envisagent la

question macédonienne à un point de vue purement humanitaire et dans l'intérêt des Macédoniens.

On lira avec fruit cette analyse consciencieuse qui met en lumière un certain nombre de faits peu connus. On ne s'étonnera pas cependant d'y trouver des jugements très sévères sur la politique suivie par le clergé grec qui par ses fautes — d'après les deux écrivains russes — favorise le croissant plutôt que l'influence chrétienne.

— M. Paul Stapfer donne la seconde partie de son étude sur la *Crise des croyances religieuses*. La première partie nous avait paru plus originale que la seconde qui se termine par une attaque en règle contre "l'irréligion nationale" de la France. L'auteur a cependant fort maltraité le catholicisme et le protestantisme libéral. Comme il n'admet pas non plus une morale sans Dieu, on ne voit guère où il veut arriver.

— La seconde et dernière partie de l'article de M. Vulliemin sur *le Duc Guillaume de Wurtemberg* est intéressante.

— M. Ed. Tallichet, dans un magistral article examine la *Défaite russe et ses conséquences*.

La défaite russe est complète, et la première conséquence sera une rénovation de la Russie. En ce qui concerne l'Europe elle a eu pour conséquence l'attitude agressive de l'Allemagne.

« Ainsi, au moment même où va disparaître l'autocratie russe, et où une grande œuvre de libération doit la remplacer, Guillaume II, désormais le seul souverain qui possède un pouvoir absolu dans sa politique étrangère, deviendrait l'unique arbitre des destinées du globe ! De sorte que le relèvement du peuple russe devrait être payé par l'abaissement des peuples de l'Europe, livrés entre les mains d'un prince qui a certainement de grandes qualités, plus ou moins paralysés par des défauts plus apparents encore, et que la toute puissance rendrait particulièrement redoutable. — Cela est-il possible ? » M. Tallichet ne le croit pas. Il envisage l'éventualité d'une guerre avec la France et il fait remarquer que la situation n'est plus la même qu'en 1870. « En 1870, dit-il, l'Allemagne a obtenu un grand succès. Pourquoi ? D'abord parce que la guerre avait été préparée de longue main, avec un but précis et par des hommes de tout premier ordre, les Moltke, les Roon et tant d'autres, qui n'ont probablement pas été remplacés ».

« En outre l'élément moral, bien plus important, manquerait aujourd'hui. L'Allemagne fut alors pour l'Europe ce que le Japon vient d'être pour la Russie. Il l'a délivrée d'une menace et la France d'un élément de corruption et de dissolution qui aurait fini par l'engloutir si elle n'en avait été sauvée par une catastrophe comme celle qui va sans doute relever la Russie. Cette fois, la situation est renversée et l'Allemagne attaquerait la France, non point parce que les ambitions de celle-ci menacent ses voisins, mais parce qu'elle s'est entendue avec l'Angleterre, puis avec l'Italie, pour écarter tous les sujets de division qui existaient entre elles et s'en remettre à l'arbitrage pour les difficultés qui

pourraient surgir à l'avenir. Et ce faisant les trois puissances ont ouvert la voie à une ère nouvelle de paix et de liberté, qui répond aux aspirations actuelles du monde civilisé et peut lui permettre de merveilleux développements ».

Cette ère nouvelle M. Tallichet, qui est un noble esprit, croit à son avènement prochain ; un tel changement devrait mettre fin à tous les despotismes.

Accueillons des vœux aussi généreux et souhaitons que les destins prédits par le directeur de la *Bibliothèque Universelle* s'achèvent enfin.

REVUES ANGLAISES.

The Fortnightly Review, July 1905.

From *Extravagant economy of women*, a contribution by Mrs. John Lane, we pick these sentences : « The trouble with women is that they do not know how to spend money » « It is the men that keep alive the extravagance the beauty, and the ideality of life » « Time and trouble are of so little value to the average woman that she squanders the one and is prodigal of the other in the most appalling way ».

The case with the women occupies however nearly all this July number : *The position of woman, the Duel of the Sexes, The threatened Re-subjection of women*, etc. etc. MEMENTO : *A Morning in The Galleries* by Fred. Harrison, *Richard Minna Wagner* by W. Ashton Ellis, *the beginnings of religion and Totemism among the Australian aborigines* by J. G. Fraza, *Nostalgia*, Part III, by Grazia Deledda, etc.

LIVRES NOUVEAUX.

Général H. FREY : *Les Egyptiens préhistoriques identifiés avec les Annamites d'après les inscriptions hiéroglyphiques*. 1 vol. in 8°. Librairie Hachette et C^{ie}

+ + +

P.J. TOULET : *Mon amie Nane*, roman. Librairie du « *Mercur* de France ».

Nous en parlerons dans notre prochain numéro.

+ + +

LOUIS SCHNEIDER ET MARCEL MARESCHAL : *Schumann, sa vie et ses œuvres*. Librairie Fasquelle.

+ + +

PAUL DESJARDINS: *Catholicisme et Critique*. Réflexions d'un profane sur l'affaire Loisy. Librairie des Cahiers de la Quinzaine.

+ + +

JULIETTE ADAM (Madame): *Mes sentiments et nos idées avant 1870*. Librairie Alphonse Lemerre.

+ + +

ERNEST COUSTET: *Le développement en pleine lumière*. Paris Librairie Gauthier Villard.

Excellente étude d'un problème attachant pour tous les amateurs photographes, très claire, très concise et cependant très complète. Nous recommandons très vivement ce petit ouvrage.

+ + +

C. FABRE: *Aide-Mémoire de Photographie pour 1905*. - Paris, Librairie Gauthier Villars.

L'Aide-Mémoire de Photographie pour 1905 vient de paraître et forme le 30^e Volume des Annaires photographiques édités depuis 1876. En commençant cette publication, l'auteur a eu pour but d'écrire annuellement un Volume pouvant servir de guide à ceux qui tiennent à être au courant des progrès annuels de la technique photographique: le succès justifié de cet Annuaire montre que ce but est atteint. On ne peut que féliciter l'auteur d'avoir entrepris cette tâche et de l'avoir menée à bien pendant une si longue suite d'années. Le débutant comme le praticien trouveront dans ce volume des renseignements pratiques leur permettant d'entreprendre la campagne de 1905 avec les meilleurs appareils et les meilleurs procédés. Comme dans les Annaires précédents, l'auteur ne se borne pas à une sèche énumération de formules; il donne d'utiles conseils sur les manipulations à effectuer pour obtenir de bons négatifs et de beaux tirages.

Tous les ouvrages signalés dans « la Revue » se trouvent
à la Librairie L. SCHULER, à Alexandrie.

TABLE DES MATIÈRES

TOME I.

L'Amour et le Code, par R. C., page 93.

L'Anarchie intellectuelle, par André Beaunier, 71.

Arsinoe II, Figure e profili... d'Egitto, par E. Breccia, 24.

Auteurs (Les) applaudis, par L.F., 102.

Azhar (La crise d'El), par Mouhi Eddine, 193.

Beaunier (André). Lettres de Paris: L'Anarchie intellectuelle, 71; La France et l'Europe, 201; Le Gobinisme, 311; La vertu gobinienne, 426.

Belleli (Dr V.): Quelques réflexions sur le fondement de la morale, la question sociale et le féminisme, 263.

BIBLIOGRAPHIES - Pellissié du Rausas: *Le régime des Capitulations*, 99. - Paul Adam: *Le Serpent noir*, 102. - Gérard d'Houville: *Esclave*, 102. - O. Wilde: *Intentions*, 104. - E. De Amicis: *L'Idioma gentile*, 106. - A. L. Perera: *Saggi critici*, 107. - De Freycinet: *La Question d'Egypte*, 223. - Camille Lemonnier: *Le droit au bonheur*, 230. - Klado: *La marine russe*, 231. - Sabran Pontevès: *Les veillées du Gerfaut*, 232. - Er. Piriou: *L'Inde contemporaine*, 233. - Gabriele d'Annunzio: *La fiaccola sotto il moggio*, 233. - Riccardo Sonzognò: *Sorridente*, 235. - F. Zambaldi: *Grammatica della lingua italiana*, 236. - Léon Bocquet: *Albert Samain*, 301. - Charles Guérin: *L'Homme intérieur*, 350. - Chamfort, 351. - Jean de Gourmont: *Jean Moreas*, 352. - Santoni: *Alto Egitto e Nubia*, 352. - Albert Gayet: *Coins d'Egypte ignorés*, 452. - André Beaunier: *Picrate et Siméon*, 454. - Henri de Regnier: *Le Passé vivant*, 456. - Ivan Strannik: *Les Nuages*, 275. - Jules Lemaitre: *En marge des Vieux Livres*, 458. - Emile Faguet: *Propos Littéraires*, 3^e Serie, 458. - Albert Erlande: *Jolie personne*, 459. - Barbagallo: *La Fine della Grecia antica*, 460.

Bistolfi Leonardo, par Guglielmo Ferrero, 320.

Bourgeois (F.): Les habitations économiques et les cités jardins en Egypte, 113.

Breccia (E.): Figure e profili... d'Egitto: Arsinoe II, 21.

Canivet (R.G.): L'Amour et le Code, 93. - La question d'Egypte, 223. - Les Centenaires, 227. - L'Egypte en voyage, 348. - La séparation des Eglises et de l'Etat, 448. - Les momies animales de l'ancienne Egypte, 449.

- Capitulations (Le régime des), par Ferdinand de Martino, 99.
 Carrefour (Le), nouvelle, par Georges Dumani, 39, 166.
 Ce que l'on boit et ce que l'on doit boire, par J.B. Piot, 306.
 Centenaires (Les), par R.C., 227.
 Chantre (Ernest): Les temps préhistoriques en Egypte, 249.
 Cholera (Les microbes du) par le Dr X., 95.
 Connais-toi toi-même, par Michaud d'Humiac, 409.
- CORRESPONDANCES ETRANGÈRES** : Lettres de Paris, 71, 201, 311, 426. -
 Lettres italiennes, 80, 209, 320, 327, 433 - Lettres de Russie, 86, 339. -
 Lettres Allemandes, 215, 441. - Lettres anglaises, 333.
- Cromer (Le rapport de Lord), 101.
- Davray (Henry D) : Lettre anglaise, 333.
 Delines (Michel): Lettres Allemandes, 215, 441. - Le dernier soldat du petit Kolia, 292.
 Dumani (Georges) : Le Carrefour, nouvelle, 39, 166.
- Egypte (L') et ses conquérants, par Y., 367.
 Egypte (L') en voyage, par R.C., 348.
 Egypte (La question d'), par R.C., 223.
 Egypte : - Situation économique, 3. - Société artistique, 17 - Figure e profili, 24. - Les habitations économiques, 113. - La tuberculose, 130. - La question d'Egypte, 223. - Les temps préhistoriques, 249. - L'Egypte en voyage, 348. - Les momies animales de l'ancienne Egypte, 449.
- Esperienza (Una grande) sociale in Italia, par Guglielmo Ferrero, 209.
- Ferrero (Guglielmo) : Lettres italiennes : I progressi del teatro in Italia, 80 - Una grande esperienza sociale in Italia, 209. - Il trionfatore dell'Esposizione di Venezia, Leonardo Bistolfi, 320.
 Figure e profili... d'Egitto, par E. Breccia, 21.
 Fixité de l'Espèce et doctrine de l'Evolution, par R. Fourtau, 183.
 Fleri (Louis): La guerre russo-japonaise (Revue générale), 53. - Albert Samain, 301. - Dark, poesie, 408. - L'Inde d'aujourd'hui, 420.
 Fourtau (R): La fixité de l'Espèce et la doctrine de l'Evolution, 183 - Le "Struggle for life", 401.
 France (La) et l'Europe, par André Beaunier, 201.
- Gobinisme (Le), par André Beaunier, 311.
 Guerre Russo-Japonaise (La), par Louis Fleri, 53.
- Habitations (Les) économiques et les Cités-Jardins en Egypte, par F. Bourgeois, 113.
 Hugues (Clovis): La chanson de Jeanne-d'Arc (poésie), 180. - Sonnets, 418.

Italia: I Progressi del teatro, 80. - Una grande esperienza sociale, 209. -
 Il sentimento dell'arte, 378. - Il romanzo in provincia, 433.
 Inde (L') d'aujourd'hui, par Louis Fleri, 420.

Jullien (Léopold): La Situation Economique de l'Egypte, 3.

M. (J): Les ancêtres (poésie), 161. - Pygmalion (sonnet), 291. - Alexandrie, 408.

Martino (F. de): Le régime des Capitulations, 99.

Mazzini (Giuseppe), par G. Mundula, 316.

Meunier (Constantin), par Louis Fleri, 104.

Michaud d'Humiac: Connais-toi toi-même, 409.

Mosseri (Victor M.): La Constitution et la Fertilité de la terre arable, d'après
 les recherches récentes, 152.

Mouhi El-Dine: La crise d'El-Azhar (Revue générale), 193.

Mundula (G.): Giuseppe Mazzini, 316. - Il sentimento dell'Arte in Italia, 378.

NOTES ET CRIIQUES: 93, 223, 316, 448.

Nourrisson (Victor): Richard Wagner et Mathilde Wesendonck, 31, 157,
 280, 389.

Nourrisson (Fréd.): Marche funèbre (poésie), 51.

Olivo (Le Cas), par M^{me} N. Sierra, 327.

Perera (Armando L.): Sonetto, 165.

Peste bovine (Le bilan de la), par J. B. Piot, 93.

Piot (J.B.): Le bilan de la peste bovine, 99. - Ce qu'on boit et ce qu'on doi
 boire, 306.

POESIES: Marche Funèbre, par Fred. Nourrisson, 51. - Les ancêtres, par
 J. M., 104. - Sonnet, par Léon Suarès, 161. - Sonetto, par Armando
 L. Perera, 165. - Sonetto, par L. Poggetti, 165. - Pygmalion, par J. M.,
 291. - Sonnet, par E. R., 291. - La chanson de Jehanne d'Arc, par Clovis
 Hugues, 180. - Alexandrie, par J. M., 408. - Dark, par L. Fleri, 408. -
 Sonnets par Clovis Hugues, 418.

Poggetti (L.): Sonetto, 165.

Pravdine (M.): Lettres de Russie, 86, 339.

R. (E.): Sonnet, 291.

Réflexions (Quelques) sur le fondement de la morale, la question sociale et le
 féminisme, par le D^r V. Belleli, 263.

Revue française, anglaise, italienne, etc, 108, 236, 254, 463.

Samain (Albert), par Louis Fleri, 301.

Sentimento (Il) dell'Arte in Italia, par G. Mundula, 378.

Sierra (Mad. N.): Lettres Italiennes: Le cas Olivo 327. - Il romanzo in pro-
 vincia, 433.

- Sinano (Victor): La Société artistique d'Égypte, 17.
Situation (La) économique de l'Égypte, par L. Jullien, 3
Soldat (Le dernier) du petit Kolia, par Michel Delines, 292.
Société (La) artistique d'Égypte, par Victor Sinano, 17.
"Struggle for life" par R. Fourtau, 401.
Suarès (Léon), Sonnet, 164.
- Temps (Les) préhistoriques en Égypte, par Ernest Chantre, 249.
Terre arable (La constitution et la fertilité de la), par V. M. Mosseri, 152.
Tuberculose (La) en Égypte, par le Dr. Valassopoulo, 130.
- Valassopoulo (Dr.): La Tuberculose en Égypte, 130.
- X (Dr.): Les microbes du choléra, 96.
- Y: L'Égypte et ses conquérants, 365.
- Wagner (Richard) et Mathilde Wesendonck, par Victor Nourrisson, 31, 157,
280, 389.
-

Grands Vins de Champagne



By special Appointment to
HER MAJESTY THE QUEEN AND HIS ROYAL HIGHNESS THE PRINCE OF WALES

George Coulet Reims

EXTRA QUALITY

Seul Agent et Dépositaire
pour l'EGYPTE et le SOUDAN:

DRY

NICOLA G. SABBAG

CIGARES DE LA HAVANE

de provenance directe
et de toutes les meilleures marques.

Nicolas G. Sabbag

IMPORTATEUR GÉNÉRAL

Fournisseur de S.A. le Khédivé
et de tous les grands Clubs
et Hôtels d'Égypte.

Himalaya * * * * Tea

Qualité,
Arôme,
Pureté.

EN VENTE
DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

Nicolas G. Sabbag

IMPORTATEUR

2, Rue de la Gare du Caire, ALEXANDRIE
Téléphone N° 570.

Adresse Télégraphique: SABBAG - Alexandrie.

PHOSPHATINE FALIERES

ALIMENT
DES ENFANTS,
DES MÈRES,



DES NOURRICES,
VIEILLARDS,
ET ADOLESCENTS.

Ce produit constitue, de l'avis des Médecins, l'aliment rationnel par excellence. Il assure la bonne formation des os et facilite la dentition. Il donne aux mères et aux nourrices le surcroît des sels nécessaires à la formation des enfants. Il fournit aux convalescents et aux vieillards le phosphate indispensable pour réparer les pertes amenées par la fatigue intellectuelle ou l'usure des ans.

En vente dans toutes les Drogueries et Pharmacies

F. CHAINE, ALEXANDRIE

Représentant pour toute l'Egypte.



MAMANS ET NOURRICES

Plus de Coliques des petits Bébés —
cris et pleurs nerveux — Diarrhée —
Dentitions difficiles. — Convulsions. —
Sommeil irrégulier

SIROP TEYSSÈDRE
au Bromure de Calcium pur

PARIS - MÉDAILLE D'OR
DIPLOME D'HONNEUR

DANS TOUTES PHARMACIES ET DROGUERIES

MIGRAINES NÉVRALGIES

Une seule dose de **CÉRÉBRINE**, liqueur agréable, inoffensive, prise à n'importe quel moment d'un accès de Migraine ou de Névralgie, le fait disparaître en moins de 10 minutes sans jamais occasionner d'inconvénients.

La **CÉRÉBRINE** agit merveilleusement contre toutes les formes de la Migraine, contre les Névralgies faciales, rhumatismales, sciatiques, le Vertige stomacal et surtout contre les Coliques périodiques. — Les femmes peuvent en prendre en tout temps. — PRIX DU FLACON EN FRANCE : 5 FRANCS.

Agent général pour l'Égypte : Félix CHAÏNE, à Alexandrie et dans toutes les Pharmacies et Drogueries

TONIQUE — RECONSTITUANT
FÉBRIFUGE

QUINA-LAROCHE

ÉLIXIR VINEUX EXTRAIT COMPLET des 3 QUINQUINAS

LE MÊME
FERRUGINEUX :

Anémie,
Chlorose, Convalescences, etc.

Sept MÉDAILLES d'OR

PARIS

20, Rue des Fossés-St-Jacques
et dans les Pharmacies.

LE MÊME
PHOSPHATÉ :

Lymphatisme, Scrofule,
Développement osseux, etc.

PARFUMERIE VELOUTINE CH. FAY

9, Rue de la Paix, PARIS



Poudres de Riz
Crèmes
Fards
Crayons
Laits pour le teint
etc. etc



La Dugazon

Parfums
Extraits
Sachets
Savons
Eaux de Cologne
etc. etc.



Royal Veloutine

Représentant pour toute l'Égypte :

F. CHAÏNE, Alexandrie.

DROGUERIE MAX FISCHER

ALEXANDRIE, Rue Chérif Pacha

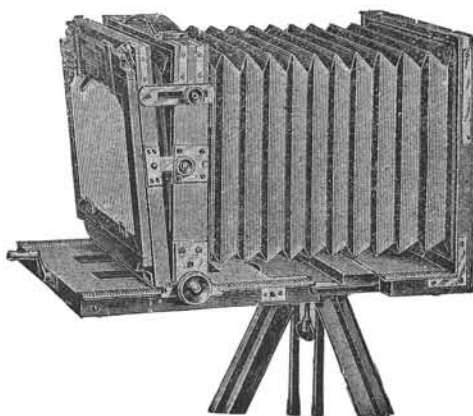
Travaux Photographiques pour Amateurs
sur papiers brillants, mat et au bromure

Développement

Retouche

Agrandissements

Réparations
d'Appareils



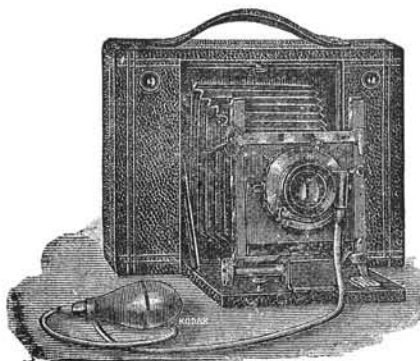
Encadrements

APPAREILS:

Kodak, Rochester, Goerz

GRAND

ASSORTIMENT D'ACCESSOIRES
pour photographie



PAPIER AU BROMURE N. P. G. — PLAQUES ILFORD & LUMIÈRE

Produits et Tabloids Photographiques

VIN QUINQUINA FERRUGINEUX
SERRAVALLO

LE MEILLEUR TONIQUE-RECONSTITUANT

Il excite l'appétit en vivifiant tout l'organisme

Recommandé par les sommités médicales
aux personnes FAIBLES, ANÉMIQUES, NERVEUSES

et en général dans les

Convalescences

PLUS DE 2000 ATTESTATIONS MÉDICALES

SAVEUR EXQUISE

J. SERRAVALLO, TRIESTE (Barcola)

En Flacons d'origine d'un demi-litre P.T. 12.

En Vente dans toutes les Pharmacies.



VIN NOURRY

IODOTANÉ

Le meilleur moyen d'administrer l'Iode

DOSE { 0.05 d'Iode
0.10 de Tanin } par cuillerée à soupe.

Succédané des Iodures et de l'Huile de Foie de Morue

LYMPHATISME

ANÉMIE

AMÉNORRHÉE

AFFECTIONS PULMONAIRES

F. COMAR & FILS, PARIS, ET TOUTES PHARMACIES.

NEUROSINE PRUNIER

(Phospho-Glycérate de Chaux pur)

Reconstituant général du système nerveux

L'emploi de la NEUROSINE PRUNIER est souverain contre la Neurasthénie, la Migraine, les Névralgies, la Phosphaturie, la Toux nerveuse, et, en général, contre la débilité du système nerveux.

Son emploi quotidien et continu ne présente aucun inconvénient, est très agréable à prendre, ne fatigue pas l'estomac, excite l'appétit et fait renaître les forces.

En vente dans toutes les Pharmacies et Drogueries

F. CHAINE, ALEXANDRIE

Représentant pour toute l'Egypte.

BIEN SPÉCIFIER LE NOM DE LA SOURCE

VICHY-CELESTINS

Maladies de la Vessie et des Reins, Goutte, Diabète.

VICHY-GRANDE-GRILLE

Maladies du Foie et de l'Appareil biliaire.

VICHY-HOPITAL

Maladies de l'Estomac et de l'Intestin.

Exiger
la Marque
ci-contre



sur le goulot
de chaque
bouteille.

FÉLIX CHAINE Représentant, 8, Rue Missalla, ALEXANDRIE.

REMÈDE D'ABYSSINIE EXIBARD



MARQUE DÉPOSÉE

en Poudre - Cigarettes - Feuilles à fumer dans la pipe
Soulage et Guérit

Catarrhe - Asthme - Oppression

et toutes affections spasmodiques des voies
respiratoires. 30 ans de Succès. Méd. d'Or et d'Argent.

TOUTES PHARMACIES ET DROGUERIES.

Félix CHAINE, agent général pour l'Égypte à Alexandrie

PALLOTTINO

PALLOTTINO

PALLOTTINO

LA REINE

DES EAUX

DE TABLE

EN VENTE PARTOUT

OUVRAGES D'ANDRÉ BEAUNIER.

La Poésie Nouvelle. — Librairie du « Mercure de France », Paris.

Picrate et Siméon. — Eug. Fasquelle Editeur, Paris, 1904.

OUVRAGES DE GUGLIELMO FERRERO.

L'Europa Giovane. — Studi e Viaggi nei paesi del Nord.

Il Militarismo (Dieci Conferenze).

Grandezza e Decadenza di Roma. — Vol. 1^o: La Conquista dell'Impero. — Vol. II: Giulio Cesare.

A Milan, Librairie Treves.

Editions françaises :

Le Militarisme et la Société Moderne. — Traduit par M. Nino Samaja. Stock, Editeur, Paris 1899.

Grandeur et Décadence de Rome. — Tome 1^{er}: La Conquête. — T. II: César. Plon-Nourrit et Cie., Editeurs, Paris 1904 et 1905.

ERNEST CHANTRE

Sous-Directeur du Muséum des sciences naturelles

Chargé de cours à l'Université de Lyon

Membre honoraire de l'Institut d'Égypte et de la Société Khédiviale de Géographie.

RECHERCHES ANTHROPOLOGIQUES SUR L'ÉGYPTÉ.

1 vol. in 4^o, illustré de nombreuses planches et gravures.

Librairie Rey, à Lyon.

Ces ouvrages se trouvent à Alexandrie à la Librairie L. Schuler.



ALEXANDRIE, EGYPTE

TYPO-LITH. V. PENASSON, A. V. HORN SUCC.

